

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

Albert CAMUS
écrivain français
(1913-1960)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont mieux résumées et commentées
dans d'autres articles du site :**

**CAMUS, "Caligula" - CAMUS, "La chute" - CAMUS, "La mort heureuse" -
CAMUS, "La peste" - CAMUS, "Le malentendu" - CAMUS, "Le mythe de
Sisyphe" - CAMUS, "Le premier homme" - CAMUS, "Les justes" -
CAMUS, "L'état de siège" - CAMUS, "L'étranger" - CAMUS, "L'homme
révolté" - CAMUS, ses autres pièces - CAMUS, ses adaptations théâtrales
- CAMUS, ses autres textes de réflexion - CAMUS, ses "Carnets" -
CAMUS, ses essais et nouvelles - CAMUS, vue d'ensemble.**

Bonne lecture !

En Algérie, colonie française depuis 1830, était né, le 28 novembre 1885, Lucien-Auguste Camus. Il descendait des premiers Français venus s'y établir. Un bisaïeul, Mathieu-Juste Cormery (nom que Camus allait donner aux personnages de son roman autobiographique, "Le premier homme"), venait d'Ardèche ; un grand-père, Claude Camus, venait du Bordelais ; mais la famille se croyait d'origine alsacienne. Il était, pour un négociant de vin d'Alger, ouvrier caviste dans un domaine viticole nommé "Le chapeau de gendarme", près de Mondovi, localité située au sud de Bône, dans le département de Constantine. Le 13 novembre 1909, il épousa, à Alger, Catherine Hélène Sintès Cardona, qui, d'origine catalane (la famille venait de Mahon sur l'île de Minorque), était née à Birkhadem le 5 novembre 1882, était en partie sourde, ne savait ni lire ni écrire, parlait peu (un sabir qui était un mélange de français et de dialecte de Mahon), était impénétrable, taciturne, résignée, soumise, douce, ne disant jamais de mal de personne, ne se plaignant jamais de l'ordre des choses et du mouvement du monde, enfermée qu'elle était dans une «étrange indifférence».

En 1911, à Mondovi, naquit leur fils aîné, Lucien Jean Étienne, et, le 7 novembre 1913, leur second fils, Albert.

En 1914, le père fut mobilisé sous l'uniforme des zouaves, et envoyé en métropole combattre les Allemands. À la première bataille de la Marne, il fut touché à la tête par un éclat d'obus qui le rendit aveugle, et le fit agoniser pendant une semaine à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc, où il mourut le 11 octobre, avant d'être enterré au cimetière militaire de l'endroit appelé "Saint-Michel". Son fils, qui ne connut de lui qu'une photographie et quelques anecdotes, allait l'évoquer dans la nouvelle "Entre oui et non" (dans le recueil "L'envers et l'endroit") et, surtout, dans son roman autobiographique, "Le premier homme".

Catherine Sintès, qui avait reçu par la poste l'éclat d'obus meurtrier qu'elle allait conserver dans une boîte à biscuits, déménagea à Alger, logeant, avec ses deux fils et ses deux frères (Étienne et Joseph), chez sa mère, qui fut, aux yeux d'Albert, une grand-mère injuste, méchante, brutale et même violente, qui allait s'occuper de l'éducation des enfants le plus souvent «avec une cravache» ("Entre oui et non" dans "L'envers et l'endroit") ou un «nerf de bœuf» ("Le premier homme") !

C'était au 17 de la rue de Lyon (aujourd'hui, rue Mohamed-Belouizdad), dans le quartier populaire de Belcourt (qui a conservé ce nom après l'indépendance de l'Algérie), à l'Est de la ville, où se mêlaient des voix françaises, espagnoles, italiennes, arabes. La famille logeait dans un deux-pièces sans eau ni électricité ; il n'y avait pas de four non plus, il fallait porter les plats chez le boulanger pour les faire cuire. Camus allait se rappeler : «Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés.» ("L'envers et l'endroit") - «Personne autour de moi ne savait lire.»

Comme Catherine n'avait, pour assurer l'existence de la famille, que sa pension de veuve de guerre, elle dut être femme de ménage, profession dont il allait avouer, dans "Le premier homme", qu'il avait eu honte d'avoir à la mentionner à l'école, et qu'il s'en sentit coupable. Avec la grand-mère, elle allait au marché Belcourt après dix heures et demie du matin, quand les commerçants commençaient à remballer, juste avant que les services municipaux aspergent au grésil les étals de sardines pour rendre les poissons impropre à la consommation.

Un des frères de Catherine quitta le foyer ; resta le second, qui, sourd et presque muet, était tonnelier. Son atelier offrit à Camus l'image d'un monde de labeur et de responsabilités. Sous la chaleureuse fraternité d'un prolétariat où se coudoyaient Européens et Arabes (toutefois, s'il était entouré d'Arabes, il ne parlait pas leur langue, et n'allait d'ailleurs créer aucun personnage arabe, faire rarement mention d'eux dans son œuvre, ce qui est gênant quand on est un écrivain nord-africain spécialiste de la communion humaine !), il se rendit compte de la dure condition de ces hommes. Aussi put-il écrire : «Je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai : je l'ai apprise dans la misère» ("Actuelles I").

S'il put dire : «La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout.» (préface du recueil "L'envers et l'endroit"), elle ne lui pesa pas parce que, autour de lui, tout le monde était logé à la même enseigne, et parce qu'elle était tempérée par le ciel pur, la présence éclatante du soleil méditerranéen, la mer éblouissante, la truculence des gens du quartier, ce qui lui fit dire encore : «La belle chaleur humaine qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de

jouissance. Je me sentais des forces infinies : il fallait seulement leur trouver un point d'application. Ce n'était pas la pauvreté qui faisait obstacle à ces forces : en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien. L'obstacle était plutôt dans les préjugés ou la bêtise.» (préface du recueil "L'envers et l'endroit"). Ses amis étaient les fils du coiffeur espagnol, du balayeur arabe. Il jouait aux billes avec des noyaux d'abricots, au milieu des cordes à linge, des mouches et des ânes chargés de sacs.

Il fut un gamin espiègle qui aimait la splendeur du soleil sur la mer, les baignades, le football, les blagues et les mots. Il confia : «*J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse. Puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable*» ("L'été"). Alors que, chez lui, il n'y avait pas un seul livre, il fréquenta la bibliothèque municipale de Belcourt, étant alors enthousiasmé par la série des "*Pardaillan*", de Michel Zévaco, mais lisant aussi Verne, Dickens, Dumas, Balzac et Zola.

Commençant à acquérir une éducation qui allait être uniquement française, il alla à la «communale» de Belcourt, où son instituteur du cours moyen 2e année, Louis Germain, un rescapé des champs de bataille qui prenait en affection les orphelins de guerre, l'éveilla à la vie intellectuelle et aux exigences morales. Il est probable que Camus ait vu en lui un père de substitution. Or Louis Germain remarqua la précocité de celui qui, élève brillant mais chahuteur, ayant une réputation de forte tête, était le meilleur de la classe en français ; surveillant son orthographe, sa syntaxe, et ne laissant rien passer, il l'incita donc à un apprentissage rigoureux de la langue et de l'écriture. De plus, cet homme bon lui donna bénévolement, ainsi qu'à trois de ses camarades, des cours supplémentaires pour les aider à préparer le concours d'accès aux bourses du lycée ; de ce fait, il lui permit de profiter d'un privilège exceptionnel pour un garçon de son quartier, d'échapper au déterminisme social.

Ce fut ainsi que, en 1924, il put entrer en sixième au "Grand lycée d'Alger" ("Lycée Bugeaud" après 1930, aujourd'hui "Lycée Émir Abdelkader"), situé à Bab-el-Oued, donc à l'Ouest de la ville. Ce fut en dépit de l'opposition de son milieu où régnait un violent préjugé contre les études, un de ses grands-oncles ayant même menacé d'un coup de fusil quiconque ferait de lui un «intellectuel» ! D'ailleurs, son frère aîné, Lucien, qui était un joueur de football meilleur que lui, mais qui travaillait moins bien en classe, comprit, à l'âge de seize ans, qu'il n'était pas fait pour l'étude, devint donc coursier ; et, de ce fait, les deux frères, dont les routes avaient divergé, n'allaièrent se revoir qu'épisodiquement.

Au lycée, il découvrit les inégalités sociales et la honte de ses vêtements, de sa condition de pauvre, de la profession de sa mère.

En 1930, à l'âge de dix-sept ans, il obtint haut la main son baccalauréat, et s'inscrivit en «hypokhâgne» (en argot scolaire, classe de préparation à l'École normale supérieure [lettres], précédant la «khâgne»). Cette année-là, il lut "*La voie royale*" et "*La condition humaine*" de Malraux, "*La douleur*" d'André de Richaud, livre qui détermina pour une part sa vocation littéraire : «*Je le lus en une nuit, selon la règle et, au réveil, nanti d'une étrange et neuve liberté, j'avancais hésitant sur une terre inconnue. Je venais d'apprendre que les livres ne versaient pas seulement l'oubli et la distraction [...] Il y avait une délivrance, un ordre de vérité où la pauvreté, par exemple, prenait tout à coup son vrai visage. "La douleur" me fit entrevoir le monde de la création.*»

Passionné de football, il était entré, même s'il était un peu frêle, dans l'équipe, «*tant aimée*», des juniors du "Racing Universitaire d'Alger" où il s'illustra en tant que gardien de but ; il allait, en novembre 1957, interviewé par le journal "Franc-Tireur" au Parc des Princes, alors qu'il assistait à un match Paris-Monaco, indiquer avoir goûté «*la joie des victoires si merveilleuses lorsqu'elles s'allient à la fatigue qui suit l'effort*», ajoutant : «*Ce que je sais de plus sûr à propos de la morale et de ses obligations, c'est au football que je le dois.*» Il confia encore que, si sa santé le lui avait permis, il aurait choisi de devenir footballeur ; il affirmait qu'un terrain de football est un des rares lieux où on peut retrouver l'innocence de l'enfance.

Cependant, au soir d'un jeudi pluvieux, en revenant en sueur d'un match âprement disputé, il dut, dévoré de fièvre, s'aliter. Alors qu'il avait déjà ressenti de la fatigue, qu'il avait déjà subi de fréquentes toux, qu'il avait déjà expectoré des crachats sanguinolents, qu'il avait déjà parfois perdu connaissance, il reçut ces cruels diagnostics : déchirure au poumon, puis tuberculose, entendit les

médecins le condamner car, à cette époque, on mourait de cette maladie. Si, du fait de la mort de son père à la guerre, il était pupille de la nation, et bénéficiait en conséquence de soins gratuits, il reste qu'il allait devoir passer par des consultations, des radiographies, des hospitalisations, des insufflations, un pneumothorax, des cures de repos ; qu'un difficile cycle existentiel commençait, et, avec lui, la vision tragique de l'absurdité d'une vie qui risquait d'être brève. D'autre part, il dut désormais s'éloigner des terrains de football. Il écrivit, dans la préface de "L'envers et l'endroit" : «*Cette maladie sans doute ajoutait d'autres entraves, et les plus dures, à celles qui étaient déjà les miennes. Elle favorisait finalement cette liberté de cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé du ressentiment.*»

En 1930, toutefois, il ne fit qu'un bref séjour à l'hôpital. Mais, son état exigeant des soins continuels, il quitta la maison familiale pour venir vivre chez son oncle, Gustave Accault, qui tenait une «boucherie anglaise», était un bourgeois installé dans le quartier Michelet. Il put donc manger de la viande régulièrement. Surtout, ce père de remplacement, qui était un anarchiste voltairien, fréquentant les loges des francs-maçons et, passionné de littérature, possédant une étonnante bibliothèque, lui fit découvrir Anatole France, son auteur préféré, et "Les nourritures terrestres" d'André Gide. Mais Camus allait avouer : «*Je lisais tout, confusément, en ce temps-là ; j'ai dû ouvrir "Les nourritures terrestres" après avoir terminé "Lettres de femmes" ou un volume des "Pardaillan". Les invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. À Alger, à seize ans, j'étais saturé de ces richesses ; j'en souhaitais d'autres, sans doute. [...] Je rendis le livre à mon oncle et lui dis qu'il m'avait, en effet, intéressé. Puis je retournai aux plages, à des études distraites et des lectures oisives, à la vie difficile aussi qu'était la mienne. Le rendez-vous était manqué.*» ('Rencontres avec André Gide', texte publié dans l'"Hommage de la N.R.F", en novembre 1951). Il n'allait apprécier l'écrivain que plus tard.

Il se lia alors à une famille d'Alger, les Bénisti, Louis, peintre et sculpteur, son frère, Lucien, leurs épouses respectives, et allait échanger avec eux une correspondance qui se prolongea jusqu'en 1958, qui permet de mieux connaître l'homme (il s'excusait de s'exprimer, ici et là, «naïvement», mais demandait aux autres la même sincérité), l'écrivain qui était en train de naître (il disait à ses amis se sentir «gros de nouvelles transformations») et l'importance d'un certain nombre de problèmes qui le tourmentaient. Le noyau le plus important de cette correspondance est constitué par les lettres qu'il écrivit à Louis Benisti, qui était de dix ans plus âgé que lui, entre le 20 janvier 1935 et le 25 septembre 1942 ; on devine une vraie complicité entre eux. Malgré le caractère amical de ces échanges, il composa des phrases ciselées comme des maximes, qui laissaient présager certaines des formules qu'il allait avoir dans ses articles de "Combat" et dans ses livres : «*L'éloignement et le silence sont des choses qui bravent l'amitié.*» - «*C'est tout l'effort et toute la beauté de la vie que d'essayer de rendre à chaque minute sa valeur de miracle.*» - «*Ce déguisement de vie quotidienne qui m'empêche parfois de donner le profond de moi-même.*» - «*Nous ne connaissons des êtres que leurs gestes, jamais leurs affirmations.*» ; il évoqua «*cette redécouverte de soi-même qui naît d'une solitude dans un pays neuf.*»

1931

Camus publia, dans la revue "Sud", son premier texte, une nouvelle intitulée '**"Le dernier jour d'un mort-né"**', en écho au '*Dernier jour d'un condamné à mort*' de Hugo.

1932

En classe de «première supérieure» ou «khâgne», Camus fut un élève d'autant plus assidu qu'il avait un professeur de philosophie exceptionnel, Jean Grenier, collaborateur à la "Nouvelle Revue française" ("N.R.F.") fraîchement débarqué à Alger, passionné de théâtre, qui lui apprit à analyser des textes ; l'eveilla au doute, à l'inquiétude, au sens du mystère et du sacré ; l'incita à une certaine ironie dans la manière d'aborder les problèmes de l'existence, et à un ton de scepticisme grave ; le galvanisa ; lui ouvrit de nouvelles portes, l'initiant à la musique classique, lui offrant une édition

complète d'"*À la recherche du temps perdu*", le mettant en rapport avec des écrivains, en particulier le poète Max Jacob. De ce fait, Camus lut alors Épictète, Kierkegaard, Tolstoï, Dostoïevski (en constatant que l'idée que «sans Dieu tout est permis» traverse son œuvre, en particulier, "Les possédés" et "Les frères Karamazov"), Nietzsche (dont, ayant épingle une photo de lui au mur de son bureau, ayant fait sa devise d'un de ses aphorismes : «Il faut se méfier de toute pensée qui ne vient pas de la tête du corps», souscrivant à son diagnostic d'un nihilisme européen, il s'affirma le disciple). De plus, il entama alors un journal, composa des poèmes, et les soumit à son maître. Fidèle à celui qui était devenu un ami, il allait échanger avec lui une correspondance qui dura jusqu'en 1960 ; il allait lui dédier "*La mort dans l'âme*", "*L'envers et l'endroit*", "*L'homme révolté*". Il indiqua : «*On retrouvera toujours l'écho de la pensée de Grenier dans tout ce que j'écrirai. Et j'en suis très heureux.*» - «*Il m'a ouvert la porte de l'art.*»

Un jour de cette année-là, alors qu'il faisait une promenade dans Alger avec son ami, Max-Pol Fouchet, ils virent qu'un autobus avait écrasé un enfant ; or, Camus, montrant le ciel à son ami, lui dit : «*Tu vois, il se tait !*», ce qui prouverait que, pour lui, le ciel n'était pas vide mais muet devant le malheur des êtres humains, et que c'était inacceptable.

Lors du réveillon de Noël, chez les Bénisti, il rencontra Simone Hié, la fille d'un médecin, jeune femme racée, véritable starlette algéroise à l'étourdissante beauté et au fume-cigarette provocateur, qui était la fiancée de son ami, Max-Pol Fouchet.

1933

De mars à juin, Camus publia quatre articles dans la revue "Sud", portant sur Bergson, Nietzsche, la musique («*La musique est l'expression parfaite d'un monde idéal qui s'exprimerait à nous par le moyen de l'harmonie.*»).

À l'âge de vingt ans, il aurait dû faire son «service militaire», mais, du fait de sa tuberculose, une «commission de réforme» l'en exempta.

Cette année-là, Jean Grenier publia "*Les îles*", recueil de courts essais qui impressionna grandement Camus, comme il allait l'indiquer dans sa préface à la réédition en 1959 : «*L'ébranlement que j'en reçus, l'influence qu'il exerça sur moi, et sur beaucoup de mes amis, je ne peux mieux les comparer qu'au choc provoqué sur toute une génération par "Les nourritures terrestres".*» ; il ajouta : «*À l'époque où je découvris "Les îles", je voulais écrire, je crois. Mais je n'ai vraiment décidé de le faire qu'après cette lecture. D'autres livres ont contribué à cette décision. Leur rôle achevé, je les ai oubliés. Celui-ci, au contraire, n'a pas cessé de vivre en moi depuis vingt ans que je le lis.*»

En octobre, il commença des études de philosophie à la Faculté des lettres d'Alger, où il retrouva Jean Grenier ; où il eut aussi pour maître René Poirier, qui allait publier "*Le nombre*" (1938), pont remarquable entre la philosophie et la mathématique formaliste avancée ; qui porta sur lui ce jugement : «*Écrivain plus que philosophe*».

Il fréquenta des intellectuels et des artistes algériens. À la terrasse des cafés, ses nouveaux amis l'initieront au roman dit «américain», à l'art moderne, au socialisme.

Persuadé qu'il allait mourir jeune, il se donna quatre ans pour accomplir son grand œuvre, tout en doutant de son talent, de sa vocation, de son succès.

Jeune homme sensuel, attiré par les jolies femmes, il entreprit, même si elle était la fiancée de Max-Pol Fouchet, de faire la conquête de Simone Hié, aimant sa liberté, sa fantaisie et... ses robes transparentes ! Cependant, elle était morphinomane, et, pour la séduire, il dut lui procurer des ampoules de morphine fournies par un ami pharmacien. Comme il annonça son projet de mariage

avec elle, il se brouilla avec son oncle, ce qui l'obligea à changer de domicile (expérience qui allait faire encore souvent plus tard).

Malgré le prêt d'honneur qui lui avait été accordé par l'université, il dut, pour subsister, occuper de petits emplois (vendeur d'accessoires d'automobiles, employé chez un courtier maritime et à la préfecture, météorologue d'ailleurs auteur d'un rapport à l'"Institut météorologique" sur les pressions atmosphériques dans le Sud algérien), donner des cours particuliers.

1934

Camus obtint ses certificats de psychologie et d'études littéraires classiques.

Il commença à fréquenter la librairie d'Edmond Charlot, qu'il avait appelée "Les vraies richesses" en hommage à Giono. C'était le lieu de rendez-vous des étudiants algérois.

Le 16 juin, au grand dam d'une belle-famille qui ne lui voyait pas d'avenir, il épousa Simone Hié, considérant d'ailleurs comme «une expérience» ce mariage qui lui apportait une certaine aisance matérielle et la possibilité d'habiter un beau quartier.

Une aggravation de sa maladie que, selon le témoignage de Max-Pol Fouchet, il considérait «métaphysique», l'obligea à une immobilisation qui renforça sa vocation d'écrivain.

Cette année-là, il publia, dans la revue universitaire "Alger étudiant", un texte consacré à une sculpture de Louis Bénisti.

Le 25 décembre, il fit cadeau à Simone du "**Livre de Mélusine**", conte (qui n'augurait rien de bon, d'autant plus que, dans l'histoire traditionnelle de cette fée mi-femme mi-serpent, il introduisait un chevalier condamné à l'impuissance !) qu'il avait composé pendant l'année. Il lui dédia aussi "**Les voix du quartier pauvre**", texte qui allait être repris presque mot pour mot dans "**L'ironie**", un des textes du recueil "**L'envers et l'endroit**".

1935

En mai, Camus commença à prendre des notes dans des cahiers d'écriture (qu'on allait publier sous le titre de "Carnets" pour ne pas les confondre avec ses autres œuvres posthumes publiées sous la référence "Les cahiers Albert Camus"). Pour de plus amples renseignements, voir, dans le site, "CAMUS, ses "Carnets"".

Cette année-là fut prise à Tipasa, village du littoral situé à soixante-cinq kilomètres à l'ouest d'Alger, où se trouvent les ruines d'une cité romaine, une photographie où il est en compagnie de Simone Hié et de Mireille Bénisti, photo qui prouve son amour du lieu.

Cette année-là encore, Jean Grenier lui conseilla la lecture du roman de Louis Guilloux, "*Le sang noir*".

En juin, il obtint sa licence ès lettres section philosophie. Il se prépara donc à l'agrégation de philosophie ; mais il dut, pour pouvoir faire le concours, passer des examens médicaux, et, à deux reprises, on lui refusa le certificat médical d'aptitude qui était indispensable, à cause de cette tuberculose mal soignée qu'il allait toujours traîner avec lui comme une tare, d'autant plus qu'il n'allait jamais se suffisamment ménager.

Au cours de l'été, il fit, sur un cargo, avec sa femme, un voyage vers la frontière tunisienne. Mais, alors que le port d'Alger était encore en vue, il fut malade, cracha du sang, dut être débarqué au port le plus proche, et revenir en autocar.

Il entreprit pourtant un autre voyage, de nouveau avec sa femme, vers les Baléares, la terre de ses ancêtres. À son retour, il nota les sentiments éprouvés, et souligna la sensualité du peuple espagnol, image exaltante de la vie, qu'il identifia avec toutes les contradictions de la condition humaine. Il nota aussi : «*Ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur*». Le souvenir de ce séjour apparaît dans la nouvelle “Amour de vivre” du recueil “*L'envers et l'endroit*” (voir, dans le site, “CAMUS, ses essais et nouvelles”).

Donnant des cours de philosophie, il envoya à une de ses élèves une longue lettre qui était non seulement la correction d'une dissertation portant sur l'opposition entre Valéry et Pascal, mais un véritable traité de dissertation philosophique !

On lui décrocha un médiocre emploi de rédacteur à la préfecture, auquel il renonça rapidement car on lui avait reproché de renier, dans ses rapports, le «pur style administratif». Il connut alors la pire misère, celle du sans-travail.

À la fin de l'été, avec l'aval sinon le conseil de Jean Grenier, mais après moult hésitations, il adhéra au Parti communiste algérien, en ayant toutefois cette restriction : «*Dans l'expérience (loyale) que je tenterai, je me refuserai toujours à mettre, entre la vie et l'homme, un volume du "Capital".*» Il n'était donc pas marxiste, l'enseignement de Jean Grenier l'ayant d'ailleurs pour toujours immunisé contre la soumission à toute orthodoxie. Il adhéra pour plusieurs raisons : il voulait rester fidèle à son milieu ; à l'époque, le parti campait sur une ligne anticolonialiste, antifasciste et antimilitariste ; sentant la montée du fascisme, il voulait se battre pour la défense de la démocratie. Il y fut alors chargé de la propagande dans les milieux musulmans. C'était un acte courageux car, à l'époque, les révolutionnaires étaient rares à Alger. La police le ficha, et assista à son premier discours qu'il donna dans un cinéma, et où il développa l'idée d'un théâtre militant, étant ovationné par le public.

1936

Comme le théâtre était la forme d'art qu'il préférait (il l'aimait pour la même raison qu'il aimait le football : le goût de l'équipe, de la camaraderie dans l'effort, de la fraternité heureuse, dans laquelle il avait besoin de se ressourcer périodiquement, et il voyait aussi l'occasion bénie d'approcher de femmes), et, comme il était devenu membre du Parti communiste, avec d'autres étudiants plus ou moins imprégnés de marxisme, de jeunes intellectuels révolutionnaires, mais aussi des artistes et des ouvriers généralement militants, il fonda la troupe du “Théâtre du Travail”, qui voulait toucher le public ouvrier et qui, par sa programmation et son esthétique, annonçait le “Théâtre National Populaire” de Jean Vilar. Il y fut non seulement comédien, animateur, concepteur, adaptateur et metteur en scène, mais aussi costumier, peintre, machiniste et même souffleur. Il allait dire plus tard avoir appris l'essentiel de ce qu'il savait sur les planches de ce théâtre, ainsi que sur l'herbe du terrain de football du “R.U.A.”, et indiquer que cette période avait été l'une des plus belles de sa vie. Il y était entouré de jolies femmes (Blanche Balain, Jeanne Sicard, Marguerite Dobrenn). Il allait indiquer, en 1959, dans “*Pourquoi je fais du théâtre*” : «*En 1936, ayant réuni une troupe d'infortune, j'ai monté dans un dancing populaire d'Alger des spectacles qui allaient de Malraux à Dostoïevski en passant par Eschyle.*»

En janvier, le “Théâtre du Travail” joua, «*au profit des chômeurs*», une adaptation du roman de Malraux, “*Le temps du mépris*” paru l'année précédente.

En février, Camus, ayant été nommé secrétaire général de la “Maison de la Culture” d'Alger, qui était tenue par le parti communiste, le jour de l'inauguration, prononça une allocution intitulée “*La culture*

indigène. La nouvelle culture méditerranéenne” où, où, tout en reconnaissant qu’«on ne saurait parler de culture dans un pays où neuf cent mille habitants sont privés d’écoles, et de civilisation, quand il s’agit d’un peuple diminué par une misère sans précédent et brimé par des lois d’exception et des codes inhumains», il attribua à l’Algérie une importance culturelle que personne ne lui avait auparavant donnée, et que personne ne lui a donnée depuis. De plus, en nietzschéen qu’il était, il voulait que le dionysisme algérien vienne s’opposer à l’apollinisme européen ; autrement dit, que le goût de la vie, de la nature, du soleil, de la mer, du plaisir à être qui caractérise les Méditerranéens en général, et les Algériens en particulier, vienne abolir le goût de la mort, la passion pour l’intellectualisme, le tropisme de la cérébralité chers aux Européens, car, en adepte de «la théorie des climats», il considérait que «*la nouvelle culture méditerranéenne*» pourrait vivifier une Europe septentrionale qui, ne bénéficiant pas de la lumière du Sud, a perdu la clarté venue de Grèce, assombrie et dénaturée au fil des siècles parce qu’ils virent le triomphe des arts, des techniques et de la barbarie scientifique qui souffraient de meurtre et d’abstraction, pour lui, une seule et même maladie ; il pensait que la grande santé de son pays pourrait guérir un vieux monde épuisé, voué à la pulsion de mort, aurait pu être un modèle pour une Europe qui en aurait été revivifiée et aurait, à son tour, porté haut les valeurs de la vie.

En avril, il écrivit, en collaboration avec quatre amis (cela fut présenté comme un «*essai de création collective*»), une pièce en quatre actes, “**Révolte dans les Asturies**”, célébrant l’insurrection des mineurs d’Oviedo qui, en 1934, avaient proclamé une république ouvrière et paysanne rapidement écrasée (pour plus de précisions, voir, dans le site, “CAMUS, ses autres pièces”).

En mai, les élections législatives en France portèrent au pouvoir “le Front Populaire”, ce qui fit souffler un vent nouveau sur tout le pays et jusque dans la colonie algérienne, d’autant plus que ce mouvement politique de gauche présentait le projet Blum-Viollette qui visait à ce que vingt mille à vingt-cinq mille musulmans puissent devenir citoyens français tout en gardant leur statut personnel lié à la religion. Aussi Camus fut-il de tous les rassemblements, défendant le projet, plaident pour le respect des «indigènes», de leurs droits matériels et de leur culture, soutenant les nationalistes, militant pour l’instauration d’une franche communauté interraciale.

Le même mois, alors que, sous l’injonction de l’U.R.S.S., le parti communiste algérien avait changé de ligne, avait renoncé à l’anticolonialisme au nom de l’antifascisme, Camus qui, fidèle à ses convictions, continuait de défendre des musulmans nationalistes, signa un manifeste de protestation, et, en conséquence, fut traité de déviationniste, puis d’agent provocateur trotskiste.

Ayant parallèlement rédigé sa thèse de philosophie intitulée “*Métaphysique chrétienne et néoplatonisme*”, une étude des rapports entre l’hellenisme et le christianisme à travers les œuvres de Plotin (philosophe néo-platonicien du IIIe siècle né en Égypte) et de saint Augustin (Algérien du IVe siècle qui fut un théologien chrétien, qu’il définit : «*Grec par besoin de cohérence, chrétien par les inquiétudes de sa sensibilité*»), ce même mois de mai, il obtint son diplôme d’études supérieures de philosophie.

Le 17 juillet, la guerre d’Espagne ayant été déclenchée par l’invasion du pays par les troupes de Franco, il se sentit lié, non seulement par une communauté d’origine (du fait de sa mère) mais, surtout, par la solidarité de classe et par l’idéal de liberté, aux combattants républicains qui, dans un grand élan de foi révolutionnaire, s’engageaient dans une lutte sans merci.

Fin juillet et août, il fit, avec des amis et Simone Hié, un voyage en Europe centrale pour y juger par lui-même de la situation politique. En août, alors que les “Jeux olympiques” de Berlin venaient de s’achever, ils passèrent par Dresde, mais il n’allait pas dire un mot du régime hitlérien ! Ils se rendirent ensuite en Tchécoslovaquie où ils séjournèrent à Prague ; or, alors que les autres participants au voyage entreprirent une descente en kayak de la rivière Vltava, activité qui lui était interdite à cause de sa tuberculose, il se retrouva seul et pratiquement sans argent dans cette ville

inconnue dont les habitants impassibles, «boutonnés jusqu'au cou», s'obstinaient à ne rien comprendre à son mauvais allemand, et il éprouva un profond sentiment de solitude et d'exil, cette pénible expérience allant lui servir de matière pour sa pièce *"Le malentendu"* (voir, dans le site, ["CAMUS, "Le malentendu"](#)), pour son roman *"La mort heureuse"* (voir, dans le site, ["CAMUS, "La mort heureuse"](#)), et pour sa nouvelle *"La mort dans l'âme"* (voir, dans le site, ["CAMUS, ses essais et nouvelles"](#)). Ils revinrent par l'Italie.

Au cours de ce voyage, il tomba par inadvertance sur une lettre destinée à Simone Hié, qui lui fit découvrir qu'elle le trompait avec un médecin qui lui fournissait sa drogue. Aussi se sépara-t-il d'elle (gardant cependant son chien, Kirk [pour Kierkegaard], et ses chats, Cali et Gula !), ce qui le rendit très malheureux. Mais il demanda aussitôt le divorce.

De retour en Algérie, il s'installa dans un appartement de la rue Michelet, à Alger, et se lança à corps perdu dans l'écriture, se disant : «*J'ai beaucoup à faire et cette richesse m'étonne.*» ; se faisant la double promesse de n'être infidèle ni à la beauté ni aux humiliés ; commençant à composer les textes qui allaient constituer le recueil *"L'envers et l'endroit"*. Mais il se consacra aussi à la politique, notant dans ses *"Carnets"* : «*L'art n'est pas tout pour moi.*»

En novembre, "Le Théâtre du Travail" joua *"Les bas-fonds"* de Gorki ; en décembre, ce fut *"Le secret"* de Ramon J. Sender, dramaturge et romancier espagnol.

À la fin de l'année, Camus put, dans un de ses *"Carnets"*, faire ce bilan : «*une année brûlante et désordonnée, un an de vie effrénée et surmenée.*»

1937

Au début de l'année, Camus, du fait de son physique de jeune premier, fut contacté par la troupe théâtrale de "Radio-Alger" qui, au cours de l'été, se produisait dans les villages d'Algérie. Il hésita puis accepta de jouer, sous le pseudonyme d'Albert Farnèse, des classiques, surtout Molière, mais aussi la pièce de Théodore de Banville, *"Gringoire"*, où il tint le rôle d'Olivier Le Daim.

En janvier, il mit au point le plan d'une pièce de théâtre intitulée *"Caligula"*, envisageant de tenir lui-même le rôle.

En mars, "Le Théâtre du Travail" joua *"Prométhée enchaîné"* d'Eschyle, *"La femme silencieuse"* de Ben Jonson et *"Don Juan"* de Pouchkine, où Camus tint le rôle ; en avril, ce fut *"L'article 330"* de Courteline.

Aux "Éditions Charlot", où Camus était d'ailleurs devenu conseiller en édition, il publia, dans la collection "Méditerranéennes", des textes autobiographiques :

Mai 1937
"L'envers et l'endroit"

Recueil de cinq textes

"L'ironie"
"Entre oui et non"
"La mort dans l'âme"
"Amour de vivre"
"L'envers et l'endroit"

Pour des résumés et des commentaires, voir, dans le site, "CAMUS, ses nouvelles et essais"

En juin, apparut le titre du roman auquel Camus travaillait : "*La mort heureuse*".

En juillet, il fut exclu du parti communiste ou le quitta, forgeant, à cette occasion-là, son refus des dogmatismes et du manichéisme, sachant dorénavant, en même temps qu'Orwell mais bien avant Sartre et les staliniens français, que le communisme soviétique n'œuvrait pas pour la liberté et le bonheur des peuples.

De ce fait, il fut évincé de la "Maison de la Culture", et "Le Théâtre du Travail" fut dissous.

En août, il vint, pour se soigner, pour la première fois dans cette France où le Français d'Algérie qu'il était pouvait se sentir un étranger. Il séjourna à Lucinges, en Haute-Savoie, puis à Embrun, dans les Hautes-Alpes.

En septembre, profitant d'un billet à tarif réduit, il voyagea en Italie (Gênes, Pise, Florence). On trouve des souvenirs de ce voyage dans la nouvelle "*Le désert*" (dans le recueil "*Noces*").

Il fut nommé professeur au "Collège Leclerc" de Sidi Bel-Abbès, fit le déplacement, puis se ravisa, «*devant ce qu'avait de définitif une semblable installation*» ("*Carnets I*"), craignant la solitude et l'ennui.

Il songea à écrire un essai sur Malraux. Il lut Spengler.

En octobre, avec Blanche Balain, Jeanne Sicard et Marguerite Dobrenn, il fonda une autre troupe appelée "Le Théâtre de l'Équipe" qui, en décembre, présenta "*La Célestine*" de Fernando de Rojas.

En décembre, lui et son ancien camarade de «khâgne», Claude de Fréminville, créèrent une éphémère maison d'édition appelée "Cafre" ("Ca" pour Camus, "fre" pour Féminville) qui publia quatre ouvrages.

1938

En février, "Le Théâtre de l'Équipe" joua "*Le retour de l'enfant prodigue*", une adaptation de la nouvelle d'André Gide (avec Jean Negroni), et "*Le paquebot Tenacity*" de Charles Vildrac. En mai, ce fut "*La machine infernale*" de Cocteau, et l'adaptation, par Jacques Copeau, du roman de Dostoïevski, "*Les frères Karamazov*", où Camus tint le rôle d'Ivan, l'intellectuel athée, le nihiliste qui file vers la folie après avoir incité à tuer le père.

En octobre, comme il ne voulait pas être professeur, il décida, pour subvenir à ses besoins, de se lancer dans un métier paradoxalement plus dangereux pour sa santé, mais combien plus enrichissant, le journalisme, qui allait lui inculquer le sens du concret et le dégoût de la formule hermétique. Or, tandis que régnait sur l'Algérie une presse coloniale qui défendait le racisme, le despotisme capitaliste, la bonne conscience des bien-pensants, et la vulgarité intellectuelle, avait été fondé un journal de huit grandes pages, "Alger républicain", qui, proche des milieux socialistes, était le premier quotidien de gauche en Algérie, militant pour des réformes du régime colonial, entendant lutter contre le fascisme et l'hitlérisme, soutenant le programme du "Front populaire", et, en particulier, le projet Blum-Viollette, qui allait être enterré par le lobby des colons algériens.

Par l'homme de lettres (apprécié par Malraux et Paulhan) et journaliste Pascal Pia, dont l'expérience à "Paris-Soir" était reconnue, qui était venu de la capitale pour constituer la rédaction, Camus fut engagé à un âge où, aujourd'hui encore, la plupart des futurs journalistes ne sont que stagiaires. Il confia à son ami, l'éditeur Edmond Charlot : «*Je fais du journalisme - les chiens écrasés et du*

reportage - quelques articles littéraires aussi. Vous savez mieux que moi combien ce métier est décevant. Mais j'y trouve cependant quelque chose : une impression de liberté. Je ne suis pas contraint et tout ce que je fais me semble vivant.» Il allait y donner plus de cent cinquante articles.

En écrivant ses «articles littéraires», lui, qui allait vivre plus tard le supplice de se trouver pris entre deux feux, le connut déjà. En effet, d'une part, il rendit hommage au Bernanos des «*Grands cimetières sous la lune*» (un pamphlet contre les phalanges de Franco et leurs alliés fascistes et nazis, qui allaient sous peu prendre le pouvoir dans toute l'Europe), tandis que, d'autre part, il publia, le 20 octobre, sur «*La nausée*» de Sartre un article généralement élogieux, car il y déclara : «*Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images [...] C'est ici un premier roman d'un écrivain dont on peut tout attendre. Une souplesse si naturelle à se maintenir aux extrémités de la pensée consciente, une lucidité si douloreuse, révèlent des dons sans limites. Cela suffit pour qu'on aime "La nausée" comme le premier appel d'un esprit singulier et vigoureux dont nous attendons avec impatience les œuvres et les leçons à venir.*» ; mais, ce qui annonçait leurs divergences futures, il considérait que la tragédie de notre humaine condition ne vient pas de ce que la vie «est misérable», mais, au contraire, de ce qu'elle est «*bouleversante et magnifique*» : «*Sans la beauté, l'amour et le danger, il serait presque facile de vivre*» ; il reprochait à Sartre d'avoir «*insisté sur ce qui lui répugne dans l'homme, au lieu de fonder sur certaines de ses grandeurs des raisons de désespérer.*», de partir de la laideur, du sordide, du visqueux, de l'obscène, pour fonder le tragique ; et il disait combien il se sentait éloigné de son pessimisme.

Considérant que le journalisme doit être un instrument au service des gens, dans d'autres articles tranchant nettement sur ceux de la presse conformiste algérienne, ce qui lui valut l'hostilité de tous les gens en place, il prit le parti des travailleurs victimes du système colonial, écrivant : «*Il est méprisable de dire que ce peuple n'a pas les mêmes besoins que nous*». En décembre, il décrivit sa visite, dans le port d'Alger, du «*La Martinière*», un cargo reconvertis en prison flottante qui emmenait les bagnards vers la Guyane, et dénonça les conditions inhumaines dans lesquelles se faisait ce transport : «*Il ne s'agit pas ici de pitié, mais de tout autre chose. Il n'y a pas de spectacle plus abject que celui d'hommes ramenés au-dessous de la condition d'hommes.*» Sur le même ton frémissant et concis, il rendit compte de procès (qui allaient l'inspirer pour «*L'étranger*») dans lesquels se déployait l'horreur colonialiste : au sujet de l'affaire El-Okbi, il démontre l'innocence de ce musulman qui était accusé de l'assassinat du grand muphti (dignitaire religieux musulman) d'Alger, par les autorités pour des raisons manifestement politiques car il était nationaliste ; dans l'affaire Hodent, il prit la défense de cet agent technique de la «*Société indigène de prévoyance*» qui, étant chargé de lutter contre la spéculation sur les blés, se vit reprocher de faire du zèle, fut faussement accusé d'avoir détourné des stocks pour les revendre. Il choisit même de faire des reportages dans des lieux dont personne ne parlait, où personne ne l'attendait, s'intéressant aux invisibles.

Cette année-là, il entretint plusieurs liaisons amoureuses simultanées avec Lucette-Françoise Maeurer (une étudiante en pharmacologie), Yvonne Duclair (une étudiante en philosophie), Blanche Balain, surtout Christiane Galindo qui, belle, brune et bronzée, dactylographia, sans rechigner, le premier jet du roman qu'il écrivait, «*La mort heureuse*». Chacune d'elles savait qu'il ne voulait pas se marier, qu'elle avait des rivales. Il allait toute sa vie garder des liens avec elles.

Or il était venu vivre dans la demeure que Marguerite Dobrenn habitait avec ses amies, Jeanne Sicard et Christiane Galindo. Érigée sur les hauteurs d'Alger, la «maison Fichu» tenait son nom de l'ancien propriétaire. Quant au surnom de «*maison devant le monde*», il fut donné à une gouache et à des croquis par Louis Bénisti, familier du lieu, intime de Camus et des jeunes femmes. Ils y menèrent une vie de bohème, fantaisiste et heureuse.

Cette année-là encore, il répéta à Lucien Bénisti qu'il était fatigué d'Alger, lui exprima son désir de voyage, lui parla beaucoup d'art, de théâtre, lui affirma sa volonté «*d'être un écrivain*» («*J'ai un grand désir de travail, de réflexion, et d'activité*»), en évoquant son projet d'un «cycle de l'absurde», une trilogie d'œuvres, une pièce de théâtre, un essai et un roman, consacrées à ce thème. Comme son ami lui demanda son avis sur un roman qu'il avait écrit, l'amitié ne le rendant ni aveugle ni

accommodant, il lui déclara sans détours : «Ce n'est pas un roman. Il y a dans le roman des fils entrecroisés, un carrefour intérieur, des destinées qui se croisent et se séparent. Tu as fait une histoire. C'est une nouvelle à la fois courte et longue. [...] Il n'y a pas a priori de bons sujets il n'y a que de bonnes œuvres». Pourtant, "Plaine chaude" allait être publié par Edmond Charlot en 1944.

Il acheva la rédaction d'une œuvre qu'il n'allait pas publier :

1938

"La mort heureuse"

Roman

Le petit employé algérois Patrice Mersault, à la demande de Zagreus et contre une somme d'argent, le tue, mais a du mal à en profiter, et accueille sa propre mort avec satisfaction.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "La mort heureuse"

En décembre, fut publié le premier numéro de la revue "Rivages" que Camus dirigeait, dont il avait rédigé le manifeste où il affirmait qu'elle se voulait «*de culture méditerranéenne*».

Cette année-là, Grenier publia "Essai sur l'esprit d'orthodoxie", qui est une mise en garde contre les ravages de l'idéologie. Cela allait être «un garde-fou» pour Camus qui allait toujours préférer se dire artiste, écrivain ou journaliste plutôt que philosophe.

Cette année-là encore, il lut "Moby Dick" d'Herman Melville, qui fit une très forte impression : il admira la narration d'une lutte exemplaire contre le destin : «*L'histoire du capitaine Achab lancé de la mer australe au septentrion à la poursuite de Moby Dick, la baleine blanche qui lui a coupé la jambe, peut se lire comme la passion funeste d'un personnage fou de douleur et de solitude. Mais elle peut aussi se méditer comme l'un des mythes les plus bouleversants qu'on ait imaginé sur le combat de l'homme contre le mal et sur l'irrésistible logique qui finit par dresser l'homme juste contre la création et le créateur lui-même, puis contre ses semblables et contre lui-même*» (dans l'anthologie "Les écrivains célèbres" [1952]). Le livre allait exercer une influence sur sa manière de traiter le sujet de "La peste". Dans "Le mythe de Sisyphe", il en fit une œuvre «vraiment absurde», et ailleurs classa l'auteur «*parmi les plus grands génies de l'Occident*».

Surtout, il découvrit Kafka, qui l'impressionna au point qu'on peut penser que c'est la lecture du "Procès" et du "Château" qui le conduisit à abandonner "La mort heureuse" pour passer à un autre livre qui allait être "L'étranger".

1939

En février, fut publié le deuxième numéro de la revue "Rivages".

Le 19 février, animant une émission littéraire à Radio-Alger, Camus annonça la venue à Alger de l'écrivain Claude Aveline dont on dit que le roman "Le prisonnier" (1936) l'aurait fortement inspiré dans l'écriture de "L'étranger".

En mars, "Le Théâtre de l'Équipe" présenta "Le baladin du monde occidental" de John Mellington Synge, où il tint le rôle de Christy Mahon.

Le 25 avril, dans un texte intitulé “**Contre l’impérialisme**”, il critiqua ouvertement le “Code de l’indigénat” (un recueil de mesures discrétionnaires destinées à faire régner le «bon ordre colonial» parmi «les sujets français», c'est-à-dire les Africains noirs, les Malgaches, les Algériens, les Antillais, les Guyanais, les Vietnamiens, les Mélanesiens, etc.), révéla tous les scandales de l’administration des indigènes, préconisa «*l’alliance dans le respect mutuel avec nos frères musulmans*», dénonça «*les grands colons qui voulaient que l’unique loi fût la leur*», ajoutant ce beau défi : «*Nous ne nous inclinerons, nous, que devant le seul pouvoir légal et régulier : celui de la France démocratique et républicaine*». Dans d’autres articles, lui qui, du fait de sa filiation maternelle et de ses idées, se sentait proche des républicains espagnols, indiqua : «*Ce qui attache tant de nous à l’Espagne républicaine ce ne sont pas de vaines affinités politiques, mais le sentiment irrépressible que de son côté se trouve le peuple espagnol, si pareil à sa terre, avec sa noblesse profonde et son ardeur à vivre.*», prit parti contre Franco.

Le 12 mars, il donna une critique du recueil de nouvelles de Sartre, “*Le mur*”, où il affirma que, si l’existence n’a pas de justification, il nous appartient précisément de lui imposer nos propres valeurs : «*Constater l’absurdité de la vie ne peut être une fin, mais seulement un commencement.*»

Il publia, aux “Éditions Charlot”, d’autres textes autobiographiques :

Mai 1939
“**Noces**”

Recueil de quatre courts essais

“**Noces à Tipasa**”
“**Le vent à Djémila**”
“**L’été à Alger**”
“**Le désert**”

Pour des résumés et des commentaires, voir, dans le site, “CAMUS, ses essais et nouvelles”.

Le journaliste qu’était Camus se rendit dix jours en Kabylie, région du Nord de l’Algérie, à l’Est d’Alger, peuplée de Berbères et non d’Arabes. Il enquêta sur le terrain, le parcourant à pieds, faisant étape dans les villages, chez des amis du journal, recueillant ainsi beaucoup de données (comme les salaires des ouvriers agricoles, le nombre d’écoles, de médecins par rapport au pourcentage de population) ; il croisa tout cela, ne négligeant pas, après s’être trompé, de rectifier (ce que les journalistes ne font pas toujours !) ; enfin, il publia, dans “*Alger républicain*”, du 5 au 15 juin, une série de onze longs articles intitulée “**Misère de la Kabylie**” (qu’on retrouve dans “*Actuelles III*” - voir, dans le site, “CAMUS, ses autres textes de réflexion”). Ces reportages façonnèrent à jamais sa sensibilité d’homme révolté par l’injustice.

Il rencontra Francine Faure, une jeune femme d’Oran, dont le père était lui aussi mort à la première bataille de la Marne. Âgée de vingt-six ans, ayant un beau visage aux hautes pommettes, étant pleine de retenue et sachant se faire désirer de ses amoureux, elle était, de plus, une excellente pianiste, inimitable dans Bach (dans une lettre, il lui fit ce commentaire sur cette musique : «*C’est comme cela qu’il faudrait écrire. Mais il y faut un cœur pur et c’est la chose au monde que je n’aurai jamais.*»), et une mathématicienne, parfois enseignante suppléante. Elle le frappa au cœur, et il commença une correspondance avec elle.

Comme, le 23 août, fut signé le pacte germano-soviétique, il fut l’un des premiers à le dénoncer dans “*Alger républicain*”.

Poursuivant son projet d'œuvres consacrées au thème de l'absurde, il entreprit la rédaction d'un essai philosophique (qui allait être "Le mythe de Sisyphe") et d'un roman (qui allait être "L'étranger"), que, déjà ambitieux, il entendait voir publiés ensemble.

Il devait partir en vacances en Grèce, avec sa fiancée, Francine Faure. Les "Carnets" de cette époque montrent qu'il prépara son voyage en accumulant des notes sur les classiques grecs, les mythes, les légendes. Il avait déjà les billets pour le bateau qui devait lever l'ancre le 2 septembre. Mais, la veille, fut promulguée la déclaration de guerre de la France contre l'Allemagne. Le voyage fut donc annulé. Il y fit allusion dans "Prométhée aux enfers" (1946), essai figurant dans le recueil "L'été" : «*L'année de la guerre je devais m'embarquer pour refaire le périple d'Ulysse. [...] projet somptueux de traverser une mer à la rencontre de la lumière.*», et dans "Retour à Tipasa" (1952), nouvelle figurant dans le même recueil : «*Le 2 septembre 1939, en effet, je n'étais pas allé en Grèce, comme je le devais. La guerre en revanche était venue jusqu'à nous, puis elle avait recouvert la Grèce elle-même.*»

Avec les autres membres de la rédaction d'"Alger républicain", il fut convoqué au Gouvernement général de l'Algérie afin d'y recevoir les consignes toutes fraîches de la censure à appliquer en temps de guerre, qu'il parvint un temps à contourner en jouant du second degré.

Malgré son pacifisme profond, il souhaita s'engager. Mais, le 9 septembre, il fut réformé à cause de son état de santé, et allait l'être encore le 11 novembre.

Comme "Alger républicain" fut assommé sous les coups de l'administration, lui succéda, le 15 septembre, un quotidien d'un seul feuillet (deux pages), "Le soir républicain", dont il fut le rédacteur en chef, y plaçant des articles sous des pseudonymes, dont celui de Jean Mersault, écrivant en particulier : «*Les hommes de 1914 n'avaient pas autant de raisons que nous de céder à la fatalité. Ils pouvaient croire qu'ils faisaient cette guerre pour qu'elle soit la dernière. Jamais plus cet espoir ne sera le nôtre... Et dans cette heure mortelle, si nous nous retournons vers quelque chose, ce n'est pas vers l'avenir, mais vers les images fragiles et précieuses où la vie garderait son sens : joie des corps dans les jeux du soleil et de l'eau, fraternité des hommes dans un espoir insensé. Cela seul était valable. Cela seul est encore valable, mais n'est plus possible.*»

En octobre, il rencontra Yvonne Ducaillar, une jeune femme qui préparait un diplôme d'études supérieures de philosophie à la faculté d'Alger, avec laquelle il allait longtemps échanger des lettres quelque peu amoureuses, qui lui ont permis de s'exprimer sur toutes sortes de questions à la fois intimes et intellectuelles : sur les rapports entre hommes et femmes, sur ses angoisses et ses espoirs de créateur, sur le lien social.

Dans un article qui aurait dû paraître dans le numéro de "Le soir républicain" du 25 novembre 1939, il eut cette formule hardie : «*La vérité et la liberté sont des maîtresses exigeantes parce qu'elles ont peu d'amants.*»

Cette année-là parut le troisième numéro de la revue "Rivages", qui était consacré à Federico Garcia Lorca, avec des textes d'Audisio et Cassou. Mais il fut saisi et détruit par les autorités de Vichy.

1940

Le 10 janvier, "Le soir républicain", qui était de plus en plus censuré pour ses positions antimilitaristes, fut interdit.

Du fait de son agitation anticonformiste, le Gouvernement général de l'Algérie manifestait à Camus une hostilité larvée qui se cristallisa : il se vit refuser tout emploi, reçut le «conseil» de quitter Alger, et,

comme ce conseil ressemblait à une expulsion (il put, plus tard, indiquer avoir été le premier journaliste expulsé d'Algérie), qu'il fut aussi encouragé à oser l'exil par une lettre de Montherlant à qui il avait adressé un exemplaire de "Noces", se rendit en France en ayant dans ses bagages le manuscrit de "Caligula" et les notes pour le roman qui allait être "*L'étranger*".

Le 16 mars, il arriva à Paris où il s'installa dans une chambre sans fenêtre d'un hôtel miteux de Montmartre, l'"Hôtel du Poirier", 16 rue de Ravignan (à l'angle de la rue Berthe ; il n'existe plus). Dans ses "Carnets", cet Algérien déraciné, dérouté, anxieux, Parisien malgré lui, indiqua à quel point il trouvait la ville «*haïssable*», car lui, qui ne fut jamais à l'aise loin d'une liberté ensoleillée, y souffrit du climat de «*l'Europe humide et noire*» (dans l'essai "*Prométhée aux enfers*" écrit en 1946) et de «*la terrible solitude*» dans ce «*désert pour le cœur*», sur «*la banquise parisienne*», cet homme à la santé fragile découvrant non seulement la grisaille, la pluie, mais aussi la méchanceté des gens, leur goût du dénigrement et du mensonge systématiques, qui étaient encore accusés par la défaite. Il disait à son ami algérois, Emmanuel Roblès, lui aussi écrivain : «*Chez nous quand la nuit tombe, nous éprouvons le besoin de sortir dans la rue. Ici, au contraire, nous ne pensons qu'à nous enfermer.*» Dans son essai "*L'énigme*" (dans le recueil "*L'été*"), il se fit sarcastique : «*Paris est une admirable caverne, et ses hommes, voyant leurs propres ombres s'agiter sur la paroi du fond, les prennent pour la seule réalité. Ainsi de l'étrange et fugitive renommée que cette ville dispense.*» Cette première impression allait rester ineffaçable car il n'eut jamais de mots tendres pour Paris.

En avril, à Yvonne Duclair, à laquelle il racontait sa solitude parisienne, son angoisse devant la guerre qui s'approchait ; qui, par plaisanterie, l'appelait «*étranger*» tandis qu'il l'appelait «*étrangère*», il annonça qu'il avait terminé "*L'étranger*". En fait, l'écriture du roman s'étendit jusqu'au 8 mai.

Le 10 mai, il publia, dans la revue "La lumière", un article intitulé "**Jean Giraudoux ou Byzance au théâtre**" où il définit sa conception du «*grand théâtre*» (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)").

Comme Pascal Pia avait été ré-embauché par Pierre Lazareff à "Paris-Soir", il l'y fit entrer aussi, comme maquettiste et secrétaire de rédaction, car il se refusa à écrire dans ce quotidien populaire quotidien au tirage d'un million et demi, qu'il trouvait indigne de lui. Il s'installa alors à l'"Hôtel Madison", 143 boulevard Saint-Germain. Le soir, il continuait d'écrire.

L'équipe de "Paris-Soir" fuyant devant l'avancée des troupes allemandes, il se retrouva avec elle, le 12 juin, à Clermont-Ferrand.

Il y fit la connaissance de Gilbert Gil, un jeune comédien qui avait l'intention de remonter à Paris et d'y mettre en scène des œuvres du théâtre ancien, ce qui était difficile sans les adapter. Il lui parla de la pièce "*Les esprits*" de Pierre Larivey, et Camus en fit une adaptation (voir, dans le site, "[CAMUS, ses adaptations théâtrales](#)") et écrivit même à ses anciens camarades du "Théâtre de l'Équipe", à Alger, pour la leur présenter, et ils la jouèrent en 1946.

Devant cette invasion de la métropole, il se demanda : «*La terre que j'aime, l'Algérie, pourrait-elle être la dernière terre libre de France?*» Mais l'espoir d'un repli des pouvoirs publics à Alger ou d'une dissidence des autorités locales fut déçu : la journée de deuil national célébrée en Algérie le 25 juin consacra le ralliement des colons au gouvernement du maréchal Pétain, et le bombardement par les Britanniques de la flotte française en rade de Mers el-Kébir écarta définitivement la tentation de la dissidence.

En septembre, l'équipe de "Paris-Soir" vint s'établir à Lyon. Camus y noua une amitié avec le journaliste René Leynaud, qui allait lui inspirer le personnage de Rambert dans "*La peste*" avant qu'il apprenne que ce résistant avait été fusillé par les Allemands. C'est à Lyon qu'il apprit qu'il avait obtenu son divorce d'avec Simone Hié.

Ce même mois, il commença à rédiger “*Le mythe de Sisyphe*”.

Le 3 décembre, après de longues tergiversations, à Lyon, il épousa Francine Faure, civilement, dans une grande simplicité, en compagnie de quatre typographes du journal.

À la fin de l'année, il confia le manuscrit de “*L'étranger*” à son ami Pascal Pia, qui avait ses entrées chez Gallimard, le plus prestigieux éditeur français.

1941

En janvier, le contrat de travail de Camus avec “Paris-Soir” fut rompu. Lui et Francine s'embarquèrent pour Oran, où ils habiterent au premier étage du 67, rue d'Arzew (actuellement Larbi-Ben-M'hidi - l'immeuble est très précisément décrit dans “*La peste*”), le principal boulevard de la ville. Elle devint institutrice. Il fut pion quelques mois dans un établissement privé, et enseigna le français à des enfants juifs qui étaient chassés de l'enseignement public car leurs parents avaient été privés de la citoyenneté publique, le régime de Vichy ayant abrogé le décret Crémieux qui, en 1870, avait attribué d'office la citoyenneté française aux «Israélites indigènes d'Algérie». De la ville, il allait chanter les couleurs chaudes et contrastées, en faire, dans son roman, “*La peste*”, la «cité heureuse» où le fléau envoie mourir ses rats. Néanmoins, il s'y ennuya, écrivant à Jean Grenier en 1942 : «*Les journées sont bien longues ici. Pour le moment, je suis inactif dans la ville la plus indifférente du monde.*» Cependant, il fit quelques voyages à Alger.

Le 21 février, il manifesta une grande joie : «*Terminé Sisyphe. Les trois Absurdes sont achevés. Commencements de la liberté.*» En fait, il commença aussitôt à préparer la rédaction de “*La peste*”.

Plus tard au printemps, il se lia avec Nicola Chiaromonte (1905-1972), un intellectuel italien militant antifasciste et anticommuniste, ami d'Alberto Moravia et d'Andrea Caffi, qui, exilé, était de passage à Oran, s'apprêtant à rejoindre les États-Unis pour quelques années. Cette amitié naquit «*d'un rapport humain des plus beaux et vrais : l'hospitalité*». Ils allaient entretenir une correspondance. Ainsi, à New York, en lisant “*Le mythe de Sisyphe*” et “*L'étranger*”, Chiaromonte se découvrit une profonde parenté d'esprit et de préoccupation avec l'écrivain français. Après Hiroshima, ayant lié d'étroites relations avec la gauche anticonformiste états-unienne en prenant part à la fondation de la revue pacifiste “*Politics*”, il sollicita la collaboration intellectuelle de son ami français, se montra désireux de nourrir avec lui un nécessaire «commerce social» ; de cet effort partagé allaient naître des communautés de réflexion, en particulier les “Groupes de liaison internationale”, fragiles «îlots de résistance» contre la déferlante des idéologies et la restauration des dictatures. Camus lui écrivit : «*Nous sommes comme des témoins en passe d'être accusés. Mais je ne veux pas vous laisser croire que je manque d'espoir. Il y a certaines choses pour lesquelles je me sens une obstination infinie.*»

En août, il fut chargé, par l'éditeur Charlot, d'une collection intitulée “Poésie et théâtre”, où il publia notamment le “*Romancero gitano*” de Lorca, et des proses de Tristan Corbière.

Le 19 décembre, lui, qui n'avait pas la fibre nationaliste ni l'âme guerrière, décida de s'engager, de se battre contre le mensonge, pour des «*nuances qui ont l'importance de l'homme même*» (première “*Lettre à un ami allemand*” - voir, dans le site, “CAMUS, ses autres textes de réflexion”) ; il allait raconter : «*Je me souviens très bien du jour où la vague de révolte qui m'habitait a atteint son sommet. C'était un matin à Lyon et je lisais dans un journal l'exécution de Gabriel Péri*», qui était un résistant communiste.

1942

Malraux, qui était lecteur chez Gallimard, qui avait fait une lecture méticuleuse, bienveillante et même passionnée de "L'étranger", qui pressentit, en ce jeune auteur encore inconnu en France, un «écrivain important», recommanda la publication de son roman chez le plus prestigieux éditeur français. Se répandit alors dans tout Saint-Germain-des-Prés cette rumeur : «Camus, c'est Hemingway plus Kafka. Ce type arrive comme un miracle.» Ainsi parut :

Mai 1942
"L'étranger"

Roman de 160 pages

En Algérie, à notre époque, le jeune Meursault s'est trouvé, à la suite d'un malheureux concours de circonstances, assassin par hasard. Il continue à se sentir «*innocent*». Et, étant indifférent à son propre destin comme il a été indifférent à la mort de sa mère, s'interdisant de privilégier l'avenir au détriment du présent, et les sentiments au détriment des sensations, il est condamné à mort par une société à laquelle il se sent étranger.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "L'étranger"".

"L'étranger" obtint aussitôt un grand succès, et Camus apparut comme un jeune héros comblé de dons. Cependant, la gloire fulgurante dont il bénéficia eut pour conséquence d'ensevelir le roman sous les opinions hâtives, les jugements expéditifs, les notes, les commentaires, les gloses, tout ceci créant un catalogue de clichés parmi lesquels chacun fit son choix.

Or, à Oran, il fit une rechute de tuberculose, cracha du sang, son second poumon étant désormais atteint. Pour son médecin, il devait s'éloigner du climat humide du Nord de l'Algérie, et il lui conseilla un hiver en France. Francine étant enseignante, ils durent attendre le mois d'août suivant pour aller résider dans la pension de famille que la belle-mère de la tante de Francine, madame Oettly, tenait au Panelier, à quatre kilomètres du Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. Il évoqua ainsi ce séjour : «*En somme de grandes journées vides et silencieuses où le travail trouve son compte*». Il se rendit tous les douze jours environ à Saint-Étienne pour y faire des insufflations. Il travailla à "La peste" et au "Malentendu", lut Joyce et Schopenhauer.

Au début octobre, à la rentrée scolaire, Francine repartit enseigner en Algérie où Camus comptait la rejoindre fin novembre.

L'éditeur Charlot l'associa à son affaire en tant que lecteur et conseiller littéraire.

Il publia :

Octobre 1942
"Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde"

L'ouvrage s'ouvre par une interrogation sur le suicide, que refuse l'auteur (même s'il est «*le seul problème philosophique vraiment sérieux*») au nom d'une éthique du «*vrai*». En effet, pour lui, la vie consiste à accepter le non-sens du monde, et à trouver le bonheur au sein même de l'absurde. Si le personnage mythique de Sisyphe, qui représente la condition humaine, a été condamné par les dieux

à rouler son rocher en haut d'une montagne pour le voir perpétuellement retomber, «*il faut imaginer Sisyphe heureux*».

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "Le mythe de Sisyphe".

L'essai comportait un appendice qui était une réflexion sur l'œuvre de Kafka. Mais, comme avait été établie, par le régime de Vichy, à des fins de contingentement et de censure, une "Commission de contrôle du papier d'édition", il dut en être amputé parce que l'écrivain était juif.

"*Le mythe de Sisyphe*" confirma la valeur de Camus. Mais il fut attaqué à la fois par les chrétiens et par les marxistes. Si le clan des intellectuels parisiens groupés autour de Sartre dut constater qu'il n'était pas seulement un romancier, il prétendit toutefois à son «incompétence philosophique» parce qu'il n'était pas agrégé de philosophie, ce qui, aujourd'hui, fait tristement sourire. Surtout, les existentialistes lui faisaient grief de sa «philosophie de l'absurde» qu'ils jugeaient bourgeoise, réactionnaire, désespérante, détournant de l'action et de l'engagement.

Le 7 novembre, les Alliés débarquèrent en Algérie et au Maroc, ce qui eut pour conséquence l'occupation du Sud de la France par les Allemands, et l'impossibilité, pour Camus, de toute retraite ; il resta bloqué au Panelier, séparé de sa femme et sans aucun revenu. Le 11 novembre, il constata, dans un de ses "*Carnets*", que lui et bien d'autres étaient pris «*comme des rats !*». Il songea à fuir par l'Espagne ; mais les risques d'arrestation à la frontière ou d'internement dans les prisons ibériques étaient élevés, et sa santé restait précaire.

Il continua d'écrire "*La peste*", roman dans lequel il transposa la souffrance que lui infligeaient la guerre et la séparation d'avec sa femme et son pays.

S'il était prisonnier dans une France totalement asservie au nazisme, il découvrit, en Haute-Loire, les multiples solidarités qui animaient le territoire, et faisaient, particulièrement du Chambon-sur-Lignon, un haut lieu de refuge pour les juifs persécutés. Une résistance précoce se déployait, de Saint-Étienne à Lyon, et il s'en approcha, tissant des amitiés définitives avec nombre de résistants, de Pierre Fayol rencontré au Panelier jusqu'à René Leynaud qui l'accueillit à Lyon, en passant par le poète Francis Ponge (dont il admirait "*Le parti pris des choses*" qui venait de paraître, et avec lequel il commença une correspondance), le père dominicain Bruckberger et, bien sûr, Pascal Pia. La lâcheté du gouvernement de Vichy face au nazisme et sa politique antisémite le révulsait.

1943

En janvier, Camus passa deux semaines à Paris, logeant à l'"Hôtel Aviatic" (toujours debout 105 rue de Vaugirard). Ce fut alors que Pascal Pia lui obtint une place au comité de lecture de Gallimard. Un bureau l'attendait au siège, rue Sébastien-Bottin, et une chambre (chauffée !) à l'"Hôtel Mercure", 22 rue de la Chaise (il n'existe plus).

En juin, il fut à nouveau à Paris. Il rencontra alors Sartre, à la générale de sa pièce "*Les mouches*" ; allaient se développer entre eux une amitié, un vrai sentiment de tendresse, protectrice chez Sartre (qui écrivit alors, au sujet de son nouvel ami, qu'il était «l'admirable conjonction d'une personne, d'une action et d'une œuvre»), admiratrice chez Camus ; tous deux détestaient l'argent, le conformisme, l'ordre établi ; ils passèrent ensemble de nombreuses soirées dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés, en particulier le fameux "Café de Flore" où se retrouvait le Tout-Paris littéraire, philosophique, culturel, artistique. Pour Camus, dont la notoriété était toute récente, c'était une forme de reconnaissance que d'être accepté dans le cercle d'amis du couple formé par Sartre et Simone de Beauvoir qui éprouvait envers le jeune homme à la fois méfiance (elle sentait chez lui une liberté par rapport à l'orthodoxie existentialiste) et enthousiasme, sinon attirance sexuelle (elle fit tout pour coucher avec lui ; mais, comme il l'indiqua plus tard, elle n'était pas son genre !).

En plus de Sartre et de Simone de Beauvoir, il rencontra les esprits les plus brillants du temps : Louis Aragon et Elsa Triolet (qui lui inspira ce commentaire : «*La plupart des femmes, quand elles écrivent, le font sans réfléchir.*»), Paul Ricoeur, Jean Paulhan, Brice Parain, Michel Leiris, Raymond Queneau, Armand Salacrou, Boris Vian, Picasso, Mouloudji, Morvan Lebesque, etc.. Mais, s'il tira un très légitime orgueil de cette ascension sociale subite et de ses nouveaux amis «prestigieux», s'il les a éblouis par sa beauté, son assurance, , il demeura simple, intègre et bon.

Il eut alors l'occasion de voir, pour la première fois, la comédienne d'origine espagnole Maria Casarès qui, âgée de vingt ans, ayant le théâtre dans la peau, étant tout juste diplômée de la Comédie-Française, jouait, au "Théâtre des Mathurins", dans la pièce "*Le voyage de Thésée*" de Georges Neveu, où sa ferveur, son émotion frissonnante, sa gestuelle saccadée, sa violence retenue, ainsi que sa voix rauque et chevrotante, embrasaient les spectateurs.

Pour un numéro de la revue "Confluences" portant sur les "Problèmes du roman", il publia une étude intitulée "**L'intelligence et l'échafaud**" où il exprima son admiration pour l'art classique (en particulier, le roman français et, surtout, "*La princesse de Clèves*") (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)").

À Francis Ponge, qui lui avait écrit : «Les catholiques sont le contraire de ce nous sommes (eux des étouffeurs, des éteigneurs ; nous des suscitateurs de la conscience et de l'énergie humaine, ou de la virilité)», et qui lui demandait quelles étaient ses «relations "profondes" avec les catholiques», il répondit, dans une lettre datée du 21 août : «*J'ai beaucoup à dire sur le catholicisme, mais il me semble que je ne suis pas d'accord avec vous sur la façon dont il faut le critiquer. Si sa philosophie n'est pas la mienne, si je me sens capable d'argumenter contre elle, je ne lui prête nullement des intentions méprisables.*» Tout était dit, ou presque, des rapports complexes que Camus entretint toute sa vie avec les chrétiens.

Il entra dans le "Comité national des écrivains", organe de la Résistance littéraire, émanation du "Front national des écrivains", qui avait été créé en 1941 sur l'instance du parti communiste français.

Certains de ses nouveaux amis étaient membres de réseaux de la Résistance contre l'occupant allemand. Aussi, quand il vit sa santé s'améliorer, lui, qui connaissait le prix des engagements collectifs, qui avait déjà développé une forte pensée politique traversée d'inquiétude et de lucidité, qui était convaincu que la Résistance, même si la lutte se faisait contre un ennemi infiniment supérieur, se devait de défendre les valeurs humaines qui étaient menacées par ce danger fondamental pour les sociétés démocratiques et pour la dignité humaine qu'était le nazisme, coupable de tyrannie et d'asservissement des populations, s'engagea, l'impératif de la lutte active emportant ses dernières réticences. Pascal Pia, qui s'employait dans le mouvement "Combat", l'y fit entrer. Il fut muni de faux papiers au nom d'Albert Mathé, puis d'Albert Bauchard. Mais il allait indiquer, dans une lettre du 8 novembre 1949, à René Lalou : «*Je n'ai jamais touché une arme*». La seule aventure à laquelle il participa eut lieu lorsque le mari de Marguerite Duras, Robert Antelme, fut arrêté : il fit le guet en bas du 5 rue Saint-Benoît, tandis que Mascolo (le compagnon de Marguerite Duras) récupéra, au troisième étage, des dossiers de la Résistance.

Il occupa alors un poste de responsabilité nationale à la direction et à la rédaction du journal clandestin lui aussi appelé "Combat", qui avait été créé en décembre 1941 par le mouvement ; qui était diffusé sous le manteau dans tout le pays. Il y écrivit à partir de mars 1944 ; cependant, comme les articles n'étaient pas signés ou l'étaient de pseudonymes, car on souhaitait faire une œuvre collective et on était clandestin, il est malaisé d'évaluer sa participation. Il reste que, son style étant remarquable, du fait de sa phrase vive, vibrante même, de sa façon directe de parler de choses essentielles, le public sut vite que l'éditorialiste anonyme de "Combat" était le plus souvent le jeune auteur de "*L'étranger*" et du "*Mythe de Sisyphe*".

Il est probable qu'il fut l'auteur d'un article publié en avril dans "Combat" clandestin (no 56), et intitulé "*Les hors-la-loi*", où on lisait : «Qu'est-ce que la Milice? [organisation politique et paramilitaire créée par le régime de Vichy pour lutter contre la Résistance.] Elle défend la peau et les intérêts, la honte et les calculs d'une petite fraction de Français dressés contre la France et menacés d'être exterminés par la victoire. [...] La Milice est à elle-même son propre tribunal. Elle s'est jugée et condamnée à mort. Les sentences seront exécutées.»

En juillet, «pour éclairer un peu le combat aveugle où nous sommes et par là le rendre plus efficace», il écrivit une "**Lettre à un ami allemand**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion") qui allait être publiée anonymement en décembre, dans le n°2 de "La revue libre", qui était clandestine.

Cette année-là fut publiée, à Lyon, dans la revue "L'arbalète", "**L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion"), le texte qui avait été exclu de la publication du "*Mythe de Sisyphe*" en 1942.

À la fin de l'année, il commença à remplir sa fonction de lecteur aux "Éditions Gallimard". Très fier de son bureau dans un tel lieu, à côté de collègues tels que Malraux, Paulhan, Parain, Queneau, il y reçut, en particulier, son compatriote d'Algérie, Jean Daniel, qu'il incita à publier, dans la revue "Caliban" qu'il avait fondée avec des amis, le roman de Louis Guilloux, "*La maison du peuple*", pour lequel il écrivit une préface (on y lit : «*La grandeur d'un artiste se mesure aux tentations qu'il a vaincues.*»). Ainsi se noua une amitié de toute la vie. Ses journées de travail étaient bien remplies, et il ne parvint à consacrer à la rédaction de son nouveau roman, "*La peste*", qu'une heure ou deux la nuit.

1944

Sartre, ayant écrit, pour qu'y joue sa maîtresse, Wanda Kosakiewicz, sa pièce intitulée "*Huis clos*", il en confia la mise en scène à Camus, qui devait aussi y tenir le rôle de Garcin. Les répétitions commencèrent dans la chambre 10 de l'"Hôtel La Louisiane", 60 rue de Seine, où Simone de Beauvoir venait d'emménager,. La séduction de Camus ayant opéré, Sartre écrivit alors à Simone de Beauvoir : «À quoi pensait Wanda en courant après Camus? Que voulait-elle de lui? Est-ce que je n'étais pas beaucoup mieux? Et si gentil? Elle devrait faire attention.» En conséquence, l'accord entre Sartre et Camus fut rompu, la mise en scène fut confiée à Raymond Rouleau, qui monta la pièce au "Théâtre du Vieux-Colombier" en mai, avec Michel Vitold, Tania Balachova et Gaby Sylvia. Cette aventure aurait été l'un des événements qui détériorerent l'amitié entre les deux hommes.

En février, Camus fit paraître, sous le pseudonyme de Louis Neuville., dans le numéro 3 des "Cahiers de la Libération", une seconde "**Lettre à un ami allemand**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Il fut le metteur en scène de la pièce "*Le désir attrapé par la queue*" de Picasso, qui fut jouée le 19 mars chez Michel Leiris, les interprètes étant Louise Leiris, Michel Leiris, Zanie Aubier, Jean Aubier, Simone de Beauvoir (à un moment, il se moqua d'elle et elle se vexa !), Jean-Paul Sartre, qui se produisaient devant Picasso, Jacques Lacan, Pierre Reverdy, Valentine Hugo, et Maria Casarès, que Camus retrouva donc. Il apprit alors que, fille d'un riche avocat espagnol qui avait été ministre de la guerre dans le gouvernement républicain, qui avait été contraint de démissionner en 1936 lors de l'éclatement de l'insurrection de Franco, et qui avait, avec sa famille, s'était réfugiée à Paris où, la voix rauque et le théâtre dans la peau, elle avait étudié au Conservatoire, et s'était révélée une comédienne exceptionnelle, commençant sa carrière en 1942. Âgée de vingt-deux ans, elle était très belle, avait un tempérament fougueux, volcanique même. En païens sensuels et étincelants, voraces devant la vie, ces deux hispaniques, ivres l'un de l'autre, tombèrent amoureux, unis par «*un ardent sentiment, pur et dur comme la pierre*». Leur passion était mêlée d'admiration mutuelle. Ni l'usure des

jours, ni les aventures et les amantes et amants de circonstance n'allaient assombrir cette belle histoire, dont on suit le déroulement dans leur correspondance (voir pages 76-77).

Le même mois, il fit paraître, dans l'hebdomadaire "Libertés", une troisième "**Lettre à un ami allemand**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

En mai, il publia dans "Combat" clandestin (no 57) un article intitulé "**Pendant trois heures ils ont fusillé des Français**", et dénonçant le massacre du village d'Ascq où quatre-vingt-six hommes avaient été fusillés en représailles contre le déraillement d'un train allemand, organisé par la Résistance.

Le même mois, il publia, dans "Les Lettres françaises" (no. 16), un article intitulé : "**Tout ne s'arrange pas**".

Le 20 mai fut publié chez Gallimard "*Le malentendu*" suivi de "*Caligula*", avec ce prière d'insérer : «*Grâce à une situation ("Le malentendu") ou à un personnage (Caligula) impossible, ces pièces tentent de donner vie aux conflits apparemment insolubles que toute pensée active doit d'abord traverser avant de parvenir aux seules solutions valables.*»

Le 6 juin, le jour même du débarquement allié en Normandie, Camus et Maria Casarès devinrent amants.

Ce mois-là, il put loger dans un studio que Gide (qui était alors à Alger) avait rue Vaneau ; et il put y continuer de confectionner "Combat". Or, un jour, il risqua d'être pris dans un contrôle de police, et échappa de peu à l'arrestation en confiant un dossier sur "Combat" à Maria Casarès. Il alla alors se cacher 29 rue Chalgrin, chez des amis algérois.

Le 24 juin eut lieu la première de :

1944
"Le malentendu"

Pièce de théâtre

Jan, qui a quitté, il y a longtemps, sa mère et sa sœur, est revenu chez elles. Mais ne s'étant pas fait reconnaître, il est absurdelement tué par elles, qui ne peuvent survivre à ce crime.

Pour un résumé plus précis et pour une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "Le malentendu".

Si la pièce reçut un accueil mitigé, et fut vivement critiquée par la presse collaborationniste, la renommée de Camus s'accrut encore.

Le 1^{er} juillet, se sentant menacé, il quitta Paris pour se réfugier dans une maison de Verdelot (Seine-et-Marne) appartenant à Brice Parain.

Ce mois-là, il écrivit une quatrième "**Lettre à un ami allemand**" mais ne la publia pas (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Comme les événements se précipitaient, le 21 juillet, il écrivit à Maria Casarès : «*Mais avec tout cela je ne crois pas qu'il faille renoncer à quoi que ce soit - je ne vois pas pourquoi la fin de la guerre serait la fin de ce que nous sommes.*»

À la Libération, lors de l'insurrection parisienne, "Combat" s'empara des locaux du "Pariser Zeitung", le quotidien publié par les Allemands, 100 rue de Réaumur. Le journal, dont tous les journalistes étaient polyvalents, écrivant sur tous les sujets et dans tous les genres, se voulait la «*voix de la France nouvelle*», et, notion chère aux yeux de Camus, refusait d'être apparenté à une couleur politique.

Il devint rédacteur en chef, et la tâche était écrasante : aux multiples charges matérielles du fonctionnement d'un grand quotidien s'ajoutait la responsabilité morale dont il se sentait investi en composant ses articles et ses éditoriaux.

Dans le numéro du 19 août, il donna un éditorial qu'il décida de ne pas signer pour montrer l'aspect collectif de la publication qui se voulait probe, rigoureuse et indépendante des puissances d'argent comme du pouvoir politique. Il y écrivait : «*Paris fait feu de toutes ses balles dans la nuit d'août. Dans cet immense décor de pierre et d'eaux, tout autour de ce fleuve aux flots lourds d'histoire, les barricades de la liberté, une fois de plus, se sont dressées. Une fois de plus, la justice doit s'acheter avec le sang des hommes. Ceux qui n'ont jamais désespéré d'eux-mêmes ni de leur pays trouvent sous ce ciel leur récompense. Cette nuit vaut bien un monde, c'est la nuit de la vérité.*» Mais il répudiait la violence pour elle-même : «*Le temps témoignera que les hommes de France ne voulaient pas tuer et qu'ils sont entrés les mains pures dans une guerre qu'ils n'avaient pas choisie.*» ; il liait donc étroitement politique et morale. Déjà, il prit de la hauteur vis-à-vis de la guerre, des événements du quotidien : «*Le Paris qui se bat ce soir veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice, non pour la politique, mais pour la morale, non pour la domination de leur pays, mais pour sa grandeur.*»

Le 21 août, le journal sortit de la clandestinité, avec un éditorial de Camus, intitulé "**Le combat continue**", où on lut : «*Aujourd'hui, au moment où nous paraissions, la Libération de Paris s'achève. Après cinquante mois d'occupation, de luttes et de sacrifices, Paris renaît au sentiment de la liberté, malgré les coups de feu qui soudain éclatent à un coin de rue. Mais il serait dangereux de recommencer à vivre dans l'illusion que la liberté due à l'individu lui est sans effort ni douleur accordée. La liberté se mérite et se conquiert [...] Ce ne serait pas assez de reconquérir les apparences de liberté dont la France de 1939 devait se contenter. Et nous n'aurions accompli qu'une infime partie de notre tâche si la République française de demain se trouvait comme la Troisième République sous la dépendance étroite de l'argent. Il faut que surgisse de cinq années d'humiliations le jeune visage de la grandeur retrouvée.*»

Ce jour-là, il donna aussi un article intitulé "**De la Résistance à la révolution**" où il proclamait que l'œuvre de la Résistance ne serait pas achevée tant qu'elle n'aurait pas abouti à la révolution, qui avait été préparée pendant quatre ans : «*Tout au bout de sa révolte triomphante, la Résistance en vient à souhaiter la révolution, et si le souffle de cette révolte ne tourne pas court, elle fera cette révolution.*»

Dans son article du 22 août, intitulé "**La nuit de la vérité**", il déclara : «*Dans la plus belle et la plus chaude des nuits d'août, le ciel de Paris mêle aux étoiles de toujours les balles traçantes, la fumée des incendies et les fusées multicolores de la joie populaire.*» Mais il évoqua aussi les morts et leur sacrifice : «*Rien n'est donné aux hommes et le peu qu'ils peuvent conquérir se paie de morts injustes. Mais la grandeur de l'homme n'est pas là. Elle est dans sa décision d'être plus fort que sa condition. Et si sa condition est injuste, il n'a qu'une façon de la surmonter, qui est d'être juste lui-même.*»

L'éditorial du 23 août, intitulé : "**Ils ne passeront pas**" [allusion au "No pasarán" des républicains espagnols] commençait par : «*Au quatrième jour de l'insurrection...*»

Le 24 août, le journal fut librement diffusé à Paris, avec en première page un éditorial de Camus intitulé : "**Le sang de la liberté**" ; où il écrivit : «*Unis dans la même souffrance pendant quatre ans,*

nous le sommes encore dans la même ivresse, nous avons gagné notre solidarité.» Mais il voulut déjà préparer l'avenir, affirmant que le combat avait été «*le terrible enfantement d'une révolution*», qu'il s'agissait d'aller jusqu'au bout de cet espoir : «*On ne peut pas espérer que des hommes qui ont lutté quatre ans dans le silence et des jours entiers dans les fracas du ciel et des fusils consentent à voir revenir les forces de la démission et de l'injustice sous quelque forme que ce soit. Nous pensons que toute politique qui se sépare de la classe ouvrière est vainue. La France sera demain ce que sera sa classe ouvrière. [...] La tâche des hommes de la Résistance n'est pas terminée. Le temps qui vient maintenant est celui de l'effort en commun.*» Il voyait déjà le danger de l'après-guerre, et mettait en garde contre toute tentation de laxisme, de retour au passé : «*Ce ne serait pas assez de reconquérir les apparences de liberté dont la France de 1939 devait se contenter. Et nous n'aurions accompli qu'une infime partie de notre tâche si la République française de demain se trouvait comme la Troisième République sous la dépendance étroite de l'argent.*» Camus lut ensuite cet éditorial pour la radio.

Dans l'éditorial du 30 août, intitulé : “**Le temps du mépris**”, il écrivit : «*Trente-quatre Français torturés, puis assassinés à Vincennes, ce sont là des mots qui ne disent rien si l'imagination n'y supplée pas. [...] En 1933 a commencé une époque qu'un des plus grands parmi nous [Malraux] a justement appelée le temps du mépris.*»

Le 21 septembre, Malraux rendit visite à “Combat” qui allait souvent lui offrir une tribune, le faisant d'ailleurs aussi pour Georges Bernanos, Michel Leiris, Georges Bataille, Roger Grenier, Henri Calet, Alexandre Astruc, Georges Altschuler, Jean-Paul Sartre (auquel Camus allait proposer d'écrire des articles sur la Résistance qu'il n'avait pas faite, mais qui le firent passer pour avoir été un résistant !).

Dans son éditorial du 12 octobre, il considéra : «*Il n'y a pas d'ordre sans équilibre et sans accord. Pour l'ordre social, ce sera un équilibre entre le gouvernement et ses gouvernés. Et cet accord doit se faire au nom d'un principe supérieur. Ce principe, pour nous, est la justice. Il n'y a pas d'ordre sans justice et l'ordre idéal des peuples réside dans leur bonheur. Le résultat, c'est qu'on ne peut invoquer la nécessité de l'ordre pour imposer ses volontés. Car on prend ainsi le problème à l'envers. Il ne faut pas seulement exiger l'ordre pour bien gouverner, il faut bien gouverner pour réaliser le seul ordre qui ait du sens. Ce n'est pas l'ordre qui renforce la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre.*» Camus y reprit cette formule de Goethe qu'il avait déjà citée en 1943 dans son étude sur le roman classique, “*L'intelligence et l'échafaud*” : «*Mieux vaut une injustice qu'un désordre.*» (plus exactement : «*J'aime mieux commettre une injustice que souffrir un désordre.*»)

Dans son éditorial du 8 septembre, il définit cette mission : «*Il s'agit pour nous tous de concilier la justice avec la liberté. Que la vie soit libre pour chacun et juste pour tous, c'est le but que nous avons à poursuivre. Entre des pays qui s'y sont efforcés, qui ont inégalement réussi, faisant passer la liberté avant la justice ou bien celle-ci avant celle-là, la France a un rôle à jouer dans la recherche d'un équilibre supérieur. / Il ne faut pas se le cacher, cette conciliation est difficile. Si l'on en croit du moins l'Histoire, elle n'a pas encore été possible, comme s'il y avait entre ces deux notions un principe de contrariété. Comment cela ne serait-il pas? La liberté pour chacun, c'est aussi la liberté du banquier ou de l'ambitieux : voilà l'injustice restaurée. La justice pour tous, c'est la soumission de la personnalité au bien collectif. Comment parler alors de liberté absolue?* [...] Cet effort demande de la clairvoyance et cette prompte vigilance qui nous avertira de penser à l'individu chaque fois que nous aurons réglé la chose sociale et de revenir au bien de tous chaque fois que l'individu aura sollicité notre attention. [...] Le christianisme dans son essence (et c'est sa paradoxale grandeur) est une doctrine de l'injustice. Il est fondé sur le sacrifice de l'innocent et l'acceptation de ce sacrifice. La justice au contraire, et Paris vient de le prouver dans ses nuits illuminées des flammes de l'insurrection, ne va pas sans la révolte.

Dans son éditorial du 17 septembre, il demanda : «*Que fait le peuple allemand?*» et répondit : «*Le peuple allemand continue de dormir dans le crépuscule de ses dieux.*»

En octobre, Francine vint rejoindre son mari. Ils s'installèrent à Bougival, 26, rue du Chemin de fer. Il cessa alors sa relation avec Maria Casarès.

Dans son éditorial du 3 novembre, intitulé "**Le pessimisme et le courage**", il définissait cette exigence : «*Nous croyons que la vérité de ce siècle ne peut s'atteindre qu'en allant au bout de son propre drame. Si l'époque a souffert de nihilisme, ce n'est pas en ignorant le nihilisme que nous obtiendrons la morale dont nous avons besoin. [...] Nos camarades communistes et nos camarades chrétiens nous parlent du haut de doctrines que nous respectons. Elles ne sont pas les nôtres, mais nous n'avons jamais eu l'idée d'en parler avec le ton qu'ils viennent de prendre à notre égard et avec l'assurance qu'ils y apportent. Cette coïncidence dans quelques esprits d'une philosophie de la négation et d'une œuvre positive figurait le grand problème qui secouait douloureusement toute l'époque. Mais c'est un problème de civilisation. Il s'agit de savoir si l'homme, sans le secours de l'éternel ou de la pensée rationaliste, peut créer à lui seul ses propres valeurs. Or les civilisations ne se font pas à coups de règle sur les doigts. Elle se font par la confrontation des idées, par le sang de l'esprit.*»

Dans son éditorial du 22 novembre, il donna cette définition : «*La justice est à la fois une idée et une chaleur de l'âme. Sachons la prendre dans ce qu'elle a d'humain, sans la transformer en cette terrible passion abstraite qui a mutilé tant d'hommes. Tuer la liberté pour faire régner la justice revient à réhabiliter la notion de grâce sans l'intercession divine et restaurer, par une réaction vertigineuse, le corps mystique sous les espèces les plus basses.*»

Dans son éditorial du 4 décembre, il stipula : «*Nous sommes décidés à supprimer la politique pour la remplacer par la morale. C'est ce que nous appelons une révolution.*»

Dans son éditorial du 9 décembre 1944, il protesta contre la répression de l'insurrection des résistants communistes, par le gouvernement provisoire d'union nationale dirigé par Georges Papandréou, qui avait été appuyé militairement par les forces britanniques.

Dans son éditorial du 18 décembre, parlant du pacte franco-soviétique signé à Moscou par de Gaulle, il déclara : «*Tel qu'il est défini, il n'y a rien à manifester à son égard qu'un accord total et sans réserve.*» Mais il souligna la nécessité d'une organisation mondiale «*où les nationalismes disparaîtront pour que vivent les nations, et où chaque État abandonnera la part de sa souveraineté qui garantira sa liberté.* [...] Une économie internationalisée, où les matières premières seront mises en commun, où la concurrence des commerces tournera en coopération, où les débouchés coloniaux seront ouverts à tous, où la monnaie elle-même recevra un statut collectif, est la condition nécessaire de cette organisation.»

Cette année-là, dans "**Sur une philosophie de l'expression**", il fit un compte rendu, paru dans "Poésie 44", de l'ouvrage de Brice Parain, "*Recherches sur la nature et la fonction du langage*", écrivant : «*L'idée profonde de Parain est une idée d'honnêteté : la critique du langage ne peut éluder ce fait que nos paroles nous engagent et que nous devons leur être fidèles. Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde. Et justement la grande misère humaine qui a longtemps poursuivi Parain et qui lui a inspiré des accents si émouvants, c'est le mensonge.* [...] Mais l'interrogation de Brice-Parain est encore plus impérieuse. Car, en fait, il s'agit de savoir si même nos mots les plus justes et nos cris les plus réussis ne sont pas privés de sens, si le langage n'exprime pas, pour finir, la solitude définitive de l'homme dans un monde muet.»

Cette année-là encore, il donna une "**Introduction aux Maximes de Chamfort**", préface à une édition de ses "*Maximes et anecdotes*" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)").

Dans son éditorial du 9 janvier 1945, Camus rappela les positions de "Combat" : «*Nous avons toujours dit que la Libération n'était pas la liberté, que le combat contre l'ennemi nazi se confondait pour nous avec la lutte contre les puissances d'argent.*» Mais il refusait une rupture révolutionnaire qu'il jugeait en contradiction avec la démocratie restaurée. Il indiqua aussi : «*Nous n'avons jamais cessé d'affirmer que la politique des alliances ne suffisait pas et que notre seul but était une organisation mondiale qui assure enfin la paix des peuples.*»

Plus tard, il constata l'échec de «l'épuration» [nom donné, en France et dans d'autres pays d'Europe, à l'ensemble des mesures prises, au terme de la Seconde Guerre mondiale, pour sanctionner des actes de collaboration commis pendant la période de l'occupation allemande] : les procès étaient sélectifs, frappaient durement les intellectuels ; les verdicts étaient incohérents ; les chefs historiques de la Résistance étaient écartés au profit des caciques de la IIIe République ; communistes et gaullistes confisquaient l'épuration à des fins de suprématie politique. Pour lui, la justice devait avoir une finalité de réconciliation, sans exacerbation des conflits.

Du 22 au 25 janvier, il participa à la première conférence fédéraliste européenne à la "Maison de la Chimie".

Comme une conférence avait eu lieu, du 4 au 11 février, à Yalta, entre Staline, Churchill et Roosevelt, et qu'elle entérina les nouvelles frontières des pays européens et le partage des zones d'occupation en Allemagne, le 16 février, dans son éditorial, il prévit les suites de cet accord : «*Le lecteur mal informé pourrait penser qu'il s'agit d'une question de pure forme. En fait, elle engage tout l'avenir du monde.*»

Dans son éditorial du 15 mars, intitulé "**Défense de l'intelligence**", il vit «ce goût de l'homme sans quoi le monde ne sera jamais qu'une immense solitude.»

Ce jour-là, au cours d'une réunion organisée par l'"Amitié française", "Salle de la Mutualité", il fut à la tribune en compagnie de Sartre, et fit une allocution où il dénonça le risque d'un retour offensif du racisme, déclarant en particulier : «*Pendant quatre ans, tous les matins, chaque Français recevait sa ration de haine et son soufflet. C'était le moment où il ouvrait le journal.*» (voir "Actuelles I").

Dans son éditorial du 5 mai, il envisagea : «*En Afrique du Nord comme en France, nous avons à inventer de nouvelles formules et à rajeunir nos méthodes si nous voulons que l'avenir ait encore un sens pour nous.*»

Alors que, le 8 mai, était célébrée la victoire contre le nazisme, en Algérie, à Sétif et à Guelma, eurent lieu des manifestations où fut réclamée l'indépendance du pays, et furent perpétrées des tueries de Français auxquelles répondirent des massacres d'Algériens qui virent, d'ailleurs, retournées contre eux, par un gouvernement issu de la Libération, les armes dont ils s'étaient eux-mêmes servi pendant trois ans, contre le nazisme, pour libérer Marseille, Lyon, Paris et Strasbourg. Camus se rendit en Algérie, retrouva sa mère, et, surtout, fit, pendant trois semaines, un périple de 2500 kilomètres et une enquête qui lui permit de publier, à son retour, dans le journal "Combat", une série de six articles intitulés "*Crise en Algérie*" qui parurent les 13-14, 15, 16, 18, 20-21 et 23 mai. Il y dénonçait l'état lamentable où se trouvait son pays, indiquant que les causes du soulèvement étaient la famine, la misère et l'injustice, de légitimes aspirations politiques, écrivant en particulier : «*Quand des millions d'hommes meurent de faim, cela devient l'affaire de tous*» - «*Sur le plan politique, je voudrais rappeler que le peuple arabe existe*» ; incriminant les colons qui restaient perpétuellement sourds aux revendications indigènes, et qui sabotaient les timides réformes édictées par la métropole ; décrivant l'amertume des Arabes et des Berbères, leur refus d'une assimilation qu'ils auraient acceptée vingt ans plus tôt mais qui ne leur apparaissait plus que comme une nouvelle «machine coloniale».

Rejetant une image conventionnelle du rebelle, il proposa à l'opinion française ignorante ou hostile un honnête portrait du chef du "Parti du manifeste pour la liberté", Ferhat Abbas, Algérien de culture française, esprit «*logique et passionné*» ; il démontra le caractère raisonnable et modéré de son projet auquel s'était ralliée la majorité musulmane. Il en appela à l'intelligence du gouvernement en demandant pour l'Algérie «*le régime démocratique dont jouissent les Français*», mais sans aborder la question de l'indépendance, ce démocrate, en théorie partisan du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ayant du mal à l'accepter en ce qui concernait le peuple algérien ! Il conclut : «*À tout prix il faut apaiser ces peuples déchirés et tourmentés par de trop logues souffrances [...] C'est la force infinie de la justice, et elle seule, qui doit nous aider à reconquérir l'Algérie et ses habitants.*» Mais ces paroles furent perdues dans la tempête : «*On a préféré y répondre par la prison et la répression. C'est une pure stupidité.*» Il fut, à ce moment-là, un des seuls journalistes français à fournir aux lecteurs le moyen de comprendre le fond du problème posé par ces événements.

Au cours de l'été, il rencontra, chez Gallimard, le romancier Louis Guilloux ; ils devinrent amis et allaient le rester pour la vie.

Il publia, dans "Almanach des lettres et des arts", "***Préface à une anthologie de l'insignifiance***" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Du 23 juillet au 15 août, il assista au procès du maréchal Pétain qui devait, devant la Haute Cour de justice, répondre de sa direction du gouvernement de Vichy. Alors que, dans "Le Figaro", l'écrivain très catholique Mauriac, qui était de ceux tout prêts à accorder le pardon, écrivit : «Ne reculons pas devant cette pensée qu'une part de nous-mêmes fut peut-être complice, à certaines heures, de ce vieillard foudroyé», Camus rétorqua dans "Combat" : «*En tant qu'homme, j'admirerai peut-être M. Mauriac de savoir aimer des traîtres, mais en tant que citoyen, je le déplorerai. M. Mauriac ne veut pas ajouter à la haine, et je le suivrais bien volontiers. Mais je ne veux pas qu'on ajoute au mensonge et c'est ici que j'attends qu'il m'approuve.*» ; il considérait que la miséricorde n'est que faiblesse quand elle entrave une justice devenue nécessaire. La Haute Cour condamna Pétain à la peine de mort, à l'indignité nationale, à la confiscation de ses biens ; mais, tenant compte du grand âge de l'accusé, elle émit le vœu que la condamnation à mort ne soit pas exécutée, et ce vœu fut écouté par le général de Gaulle, qui commua la peine en détention à perpétuité.

Quand, le 7 août, une bombe nucléaire, la première, éclata sur Hiroshima, l'unanimité fut assez parfaite dans l'ensemble de la presse qui d'abord se réjouit du fait qu'ainsi le Japon était acculé à la capitulation ; puis qui, même si, dans cet immense désastre, des êtres humains avaient, en quelques millionnièmes de seconde, été volatilisés, et n'avaient laissé qu'une ombre sur les murs, s'extasia devant la prouesse technique qui semblait comme la preuve objective d'un avenir radieux pour une humanité qui allait enfin être débarrassée à tout jamais des contraintes du travail, la matière se révélant une source inépuisable d'énergie qu'il serait possible d'utiliser partout sans limite, sans effort, sans danger. Or la seule voix discordante fut celle de Camus. Tout en souhaitant la capitulation des Japonais, il fut, dans son éditorial de "Combat", le 8 août, l'unique journaliste occidental à dénoncer le bombardement ; à prendre la mesure philosophique de l'événement, portant ce jugement : «*Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif et l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte qui se met d'abord au service de*

la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles.» Il envisagea l'attitude à avoir désormais : «*Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction de Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouirons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État. Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. La cité doit être faite à la mesure de l'homme. Seul un ordre supra national peut garantir le respect de la personne humaine.*» Cette prise position lui valut de violentes critiques.

Dans son éditorial du 30 août, il revint sur «l'épuration», considérant qu'elle était «manquée» et «déconsidérée». Si elle était nécessaire, il fallait des juges impartiaux et des procès à fondement juridique solide, où on ne se livre pas à l'exercice de la vengeance, aux règlements de comptes, aux exécutions expéditives, mais qu'on rende justice aux martyrs de la Résistance ; bien qu'adversaire de la peine de mort, il se disait partisan d'une répression rapide et limitée dans le temps ; il voulait enfin qu'on en profite pour, dans une optique révolutionnaire, rompre avec l'ordre capitaliste et les lois de Vichy. Par ailleurs, s'intéressant au sort d'écrivains collaborateurs, il défendit les antisémites Rebatet, Cousteau (qui furent condamnés à mort et exécutés) et Béraud (qui fut condamné à mort avant d'être gracié par de Gaulle).

Pourtant, le 9 septembre, il signa une pétition du "Comité national des écrivains", qui demandait «le juste châtiment des imposteurs et des traîtres».

Le 5 septembre, Francine donna naissance à des jumeaux, Catherine et Jean. Fou de joie, Camus confia : «Nous venons d'avoir une fille et un garçon en une seule fois.» Pour la famille, l'éditeur Gallimard aménagea en appartement des bureaux qu'il occupait au 18, rue Séguier. Mais «*la hauteur vraiment extraordinaire des plafonds*» rendait l'ensemble extrêmement difficile à chauffer, surtout en ces temps d'après-guerre où régnait la pénurie, et il allait se moquer de ces volumes verticaux dans sa nouvelle "*Jonas ou L'artiste au travail*", qui figure dans le recueil "*L'exil et le royaume*" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses essais et nouvelles](#)").

Le 8 septembre, il écrivit dans "Combat" : «*Je n'ai pas beaucoup de goût pour la trop célèbre philosophie existentialiste, et pour tout dire, j'en crois les conclusions fausses. Mais elles représentent du moins une grande aventure de la pensée.*»

Comme le 16 septembre, avait été publiée, par le journal communiste "Les lettres françaises", une «liste noire» de plusieurs dizaines de noms d'écrivains, parmi lesquels Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle, Giono, Guitry, Jouhandeu, Maurras, Montherlant, avec d'autres (Mauriac, Colette, Anouilh, Claudel, Paulhan, Valéry), il signa, en décembre, une lettre au général de Gaulle demandant la grâce de Brasillach, qui, ayant été le partisan d'un fascisme à la française, avait été condamné à mort et fut fusillé. Et il démissionna du "Comité national des écrivains", en dénonçant son intransigeance vindicative.

Il fit jouer :

26 septembre 1945
“*Caligula*”

Drame en quatre actes

Maître absolu de Rome, l'empereur Caligula a eu, après la mort de sa sœur et amante, Drusilla, la révélation de l'absurdité de la condition humaine. Il veut désormais exercer sa propre liberté contre l'ordre des humains et des dieux, niant le bien et le mal, accumulant les extravagances et les crimes, se transformant en un tyran sanguinaire, jusqu'à ce qu'il tombe sous les coups de son ami, Cherea, et des patriciens qu'il avait bafoués et humiliés depuis trois ans.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, “CAMUS, “*Caligula*”

La pièce fut un indiscutable succès, qui donna comme un coup de fouet sur la vie théâtrale parisienne qui avait tendance à s'endormir. Elle fit du comédien qui avait interprété le rôle, Gérard Philipe, une vedette qui allait être longtemps adulée.

Camus publia :

Octobre 1945
“*Lettres à un ami allemand*”

Quatre textes

C'est un réquisitoire contre le nazisme, le nationalisme, le racisme, le despotisme, le nihilisme.

Pour plus de précision, voir, dans le site, “CAMUS, ses autres textes de réflexion”

En octobre, Sartre, fondant la revue “Les temps modernes”, proposa à Camus d'y participer. Mais il refusa.

Le 15 novembre, interviewé par “Les nouvelles littéraires”, il stipula : «*Non, je ne suis pas existentialiste. Sartre et moi nous nous étonnons toujours de voir nos deux noms associés. Nous pensons même publier un jour une petite annonce où les soussignés affirmeront n'avoir rien en commun et se refuseront à répondre des dettes qu'ils pourraient contracter respectivement. Car, enfin, c'est une plaisanterie. Sartre et moi avons publié tous nos livres sans exception avant de nous connaître. Quand nous nous sommes connus, ce fut pour constater nos différences. Sartre est existentialiste, et le seul livre d'idées que j'ai publié, “Le mythe de Sisyphe”, était dirigé contre les philosophes dits existentialistes.*

Comme, le 16 novembre, fut fondée l’”Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture” (ou “U.N.E.S.C.O.”), il devint un des cinquante-huit membres de son “Conseil exécutif”.

Le 20 décembre, il donna à “Servir” une interview où il déclara : «*L'existentialisme a deux formes : l'une avec Kierkegaard et Jaspers débouche dans la divinité par la critique de la raison, l'autre, que j'appellerai l'existentialisme athée, avec Husserl, Heidegger et bientôt Sartre, se termine aussi par une divinisation, mais qui est simplement celle de l'histoire considérée comme le seul absolu. On ne croit plus en Dieu, mais on croit à l'histoire. Pour ma part, je comprends bien l'intérêt de la solution religieuse, et je perçois très particulièrement l'importance de l'histoire. Mais je ne crois ni à l'une ni à l'autre, au sens absolu. Je m'interroge et cela m'ennuierait beaucoup que l'on me force à choisir*

absolument entre saint Augustin et Hegel. J'ai l'impression qu'il doit y avoir une vérité supportable entre les deux.» Il eut donc le courage d'avouer ses incertitudes.

Le 23 décembre, il adressa une première lettre au romancier Roger Martin du Gard, qui était en particulier l'auteur de la série de romans, "Les Thibault", et qui avait obtenu le Prix Nobel de littérature en 1937. Ce fut le début d'une correspondance entre eux.

Cette année-là, il donna une préface pour le livre d'André Salvet, "Le combat silencieux", qui rapportait quelques aventures de la Résistance.

Cette année-là encore, "Le mythe de Sisyphe" fut republié, augmenté, cette fois, de l'étude sur Kafka intitulée "**L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion")

Le déferlement des totalitarismes, la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation, qui avaient rendu Camus encore plus sensible à l'existence de l'autre, l'amènerent à mettre en situation sa constatation de l'absurdité de la condition humaine, et l'évolution de sa réflexion philosophique se manifesta dans son essai de 1945, "**Remarque sur la révolte**" qui parut dans un ouvrage collectif intitulé "L'existence", et qui est très proche du premier chapitre de "L'homme révolté" (pour plus de précision, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

1946

Comme, le 17 janvier, s'était tenue la première session des membres permanents du "Conseil de sécurité" de la future "Organisation des Nations Unies", c'est-à-dire l'U.R.S.S., les États-Unis, la Chine, la France, et la Grande-Bretagne, qui auraient, seuls, le droit de veto, Camus protesta : «*Les Cinq garderaient ainsi et toujours la liberté de mouvement qui serait toujours refusée aux autres.*»

À la fin du mois, épousé par ses cent cinquante éditoriaux et articles, il interrompit provisoirement sa collaboration à "Combat". On put lui reprocher de se retirer de la cité, d'être traître à sa révolte ; c'était une accusation injuste : il quittait le combat politique (qu'il n'avait d'ailleurs jamais mené à la manière des professionnels du domaine, où les meilleurs, d'ailleurs, risquent de se perdre) puisque le moment était venu de choisir entre le mensonge et les valeurs réelles de la conscience qu'il voulait sauver. Il avait voulu se tenir dans un «no man's land» politique entre le bloc de l'Ouest et le bloc de l'Est, récusant l'anticommunisme, mais prenant sa distance à l'égard des méthodes et de la doctrine du parti, prônant le choix, entre communisme et capitalisme, de la troisième voie d'une gauche indépendante. Mais, cet espoir paraissant illusoire en un temps où la guerre froide se profilait, le journal allait, au fil des mois, perdre des abonnés.

Invité par les "Relations culturelles du ministère des Affaires étrangères" à donner une série de conférences en Amérique du Nord, Camus y vint en mars-juin, et ce fut aussi l'occasion de fêter la publication de "The stranger", titre donné aux États-Unis à la traduction en anglais, par Stuart Gilbert, de "L'étranger". Il arrivait d'une Europe encore ravagée par les séquelles de la Deuxième Guerre Mondiale. Il était précédé d'une réputation de héros de la Résistance. Il était aussi reconnu comme le représentant d'une nouvelle manière de penser, commentée un mois plus tôt par Hannah Arendt dans un article composé avec Sartre, intitulé "Qu'est-ce que cette philosophie qu'on appelle existentialisme?" Camus détestait cette étiquette, mais il n'y pouvait pas grand-chose.

Au cours de son voyage en bateau, il rédigea un texte intitulé "**La crise de l'homme**" où il déclarait en particulier : «*On ne pense pas mal parce qu'on est un meurtrier. On est un meurtrier parce qu'on pense mal. C'est ainsi qu'on peut être un meurtrier sans avoir jamais tué apparemment. Et c'est ainsi que, plus ou moins, nous sommes tous des meurtriers. La première chose à faire est donc le rejet pur et simple, par la pensée et par l'action, de toute forme de pensée réaliste et fataliste. C'est le travail de chacun de nous.*» - «*C'est parce que le monde est malheureux dans son essence que nous*

devons faire quelque chose pour le bonheur ; c'est parce qu'il est injuste que nous devons œuvrer pour la justice ; c'est parce qu'il est absurde enfin que nous devons lui donner ses raisons.» - «*La décadence du monde grec a commencé avec l'assassinat de Socrate. Et on a tué beaucoup de Socrate en Europe depuis quelques années. C'est une indication. C'est l'indication que seul l'esprit socratique d'indulgence envers les autres et de rigueur envers soi-même est dangereux pour les civilisations du meurtre. Nous ne voulons pas de n'importe quelle Europe.*» - «*Notre Europe est aussi celle de la vraie culture.*»

Ce texte fut en public pour la première fois le 28 mars lors d'une soirée à l'université Columbia de New York, qui attira plus de 1500 personnes, au cours de laquelle on fit une quête pour les orphelins français, qui, d'ailleurs, fut volée, d'où la nécessité d'une seconde quête qui rapporta beaucoup plus d'argent, incident mêlé de gangstérisme, qui avait ravi Camus, qui disait y avoir vu «*l'Amérique de ses rêves*». Il rencontra alors le jeune Français Michel Vinaver avec lequel il allait échanger une importante correspondance, aidant celui qui voulait devenir écrivain et qui allait être un représentant de ce qu'on allait appeler «le théâtre de l'absurde». Camus fut ensuite ce texte, dans une version légèrement augmentée, à d'autres occasions lors de son séjour aux États-Unis, à Philadelphie et à Boston où il donna aussi des conférences dans les universités.

Il eut, en particulier, pour auditrices de jeunes étudiantes évidemment émoustillées, et son guide, qui se nommait Patricia Blake, qui, à vingt ans, était ravissante et accorte, qui était une employée du magazine «Vogue» de New York, fit oublier à l'écrivain adulé la vieillesse qui, selon lui, s'annonçait : il avait trente-trois ans ! Il fut bien reçu, accueilli avec grâce par, entre autres, le «New Yorker», la «Partisan review», le «New York Herald Tribune» qui le proclama «l'écrivain le plus audacieux en France aujourd'hui», tandis que «Vogue» publiait de lui un portrait captivant, où il était photographié par Cecil Beaton. Les États-Uniens, prenant à tort cet enfant d'ouvrier né en Algérie pour le nec plus ultra de la sophistication française, étaient totalement séduits par son «glamour». Mais l'effet de séduction ne semble pas avoir été complètement réciproque, car lui, qui ne retourna jamais à New York, se rappela plus tard les trois mois passés dans cette ville avec un mélange d'admiration et de perplexité. Il fut frappé par l'abondance matérielle visible autour de lui, en contraste radical avec les graves privations qui régnait encore dans la France d'après-guerre. Après avoir visité «Times Square», il écrivit dans un de ses «Carnets» : «*Le soir, traversant Broadway en taxi, las et fiévreux, je suis littéralement abasourdi par le déluge de lumières.*» Stupéfié par un énorme panneau publicitaire pour «Camel» montrant un «GI» en train de fumer une cigarette, il s'émerveilla : «*de la vraie fumée !*» En 1947, il écrivit encore : «*J'ai mes idées sur d'autres villes, mais à propos de New York, je n'ai gardé que d'intenses et passagères émotions. Je ne sais toujours rien sur NY, ni si on évolue là-bas au milieu d'un monde de fous ou parmi les gens les plus raisonnables du monde.*» Il fit le tour des soirées littéraires. Il visita aussi Chinatown, Coney Island, Harlem. Il fut fasciné par le quartier misérable du «Bowery» avec ses rangées de vitrines de robes de mariée immaculées juxtaposées à des bouges sordides comme «Sammy's Bowery Follies», ce qui lui inspira cette réflexion : «*Un Européen a envie de dire : finalement, la réalité.*» Il se moqua des cravates : «*Il faut le voir pour le croire. Un tel mauvais goût est carrément inimaginable.*» Il prit un intérêt bizarre pour les pompes funèbres avec leur message allègre : «*Mourez, on fera le reste*» ; il acheta même des magazines spécialisés pour pompes funèbres, dont l'un intitulé «Sunnyside» («Le côté ensoleillé»). Son sens de l'humour ayant été remarqué par un journaliste du «New Yorker», il lui répondit : «*Ce n'est pas parce qu'on a des idées pessimistes qu'on doit agir de manière pessimiste. Il faut passer le temps malgré tout. Regardez Don Juan.*» Et, à New York, il fit ce qu'il faisait habituellement à Paris : boire, danser, et séduire les femmes.

Il quitta New York en juin.

À son retour, très conscient de sa popularité aux États-Unis, dans une lettre à son éditeur, il lui déclara : «*Vous savez, je peux avoir un contrat pour un film quand je veux.*»

Il composa un texte, «*Pluies de New York*», qui parut pour la première fois en 1947 dans une revue de Lausanne, et fut repris en 1965 (voir, dans le site, [CAMUS, ses essais et nouvelles](#)).

Il vint aussi au Québec, admirant «*le prodigieux paysage de Québec*», notant : «*À la pointe du cap Diamond [sic] devant l'immense trouée du Saint-Laurent, air, lumière et eaux se confondent dans des proportions infinies. Pour la première fois dans ce continent, j'ai l'impression réelle de la beauté et de*

la vraie grandeur. Il s'intéressa aussi à l'Histoire du pays : «*Il me semble que j'aurais quelque chose à dire sur Québec et sur ce passé d'hommes venus lutter dans la solitude poussés par une force qui les dépassait*». Mais il fut déçu aussi parce que, alors qu'il avait été invité à donner, le 28 mai, à Montréal (où il s'ennuya !), une conférence sur le thème de «*La crise de l'Homme*», elle fut, du fait de menaces reçues de la part de pétainistes, annulée par l'organisateur. En 1958, dans une lettre à Maria Casarès qui était à Montréal, il confia : «*Étrange pays dont j'ai rapporté une sorte d'étonnement consterné. [...] Mais je pense que tu ne détesteras pas Québec.*»

À son retour, il trouva refuge en Vendée au château des Brefs, la maison de Mme Gallimard.

Il découvrit Simone Weil en lisant *«L'enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain»*, ouvrage qu'il allait, en juin 1949, présenter dans le «*Bulletin de la N.R.F.*», comme l'un des livres «*les plus importants qui ait paru depuis la guerre*», jetant «*une lumière puissante sur l'abandon où se débat l'Europe*». Et, en particulier pour faire connaître la pensée de Simone Weil, il obtint de fonder, chez Gallimard, la collection *«Espoir»* qu'il présenta ainsi : «*Nous sommes dans le nihilisme. Peut-on sortir du nihilisme? C'est la question qu'on nous inflige. Mais nous n'en sortirons pas en faisant mine d'ignorer le mal de l'époque ou en décidant de le nier. Le seul espoir est de le nommer au contraire et d'en faire l'inventaire pour trouver la guérison au bout de la maladie. Cette collection est justement un inventaire.*» Il y publia d'abord, en mai, le roman autobiographique de Violette Leduc, *«L'asphyxie»*, le recueil de nouvelles de Colette Audry, *«On joue perdant»* et *«Feuillets d'Hypnos»*, le recueil du poète René Char avec lequel il noua une amitié qui allait être de toute une vie, nourrie par une correspondance (deux cents lettres) qui est marquée par la complicité de style et de morale entre ces deux «frères» en écriture qui s'étaient découverts tard ; qui se respectaient, se vouvoyaient ; qui suivaient des chemins parallèles ; qui maintinrent une proximité attentive et réciproque ; qui, à l'heure où d'autres s'engageaient vers le communisme, cherchèrent une autre voie, solitaire. Surtout, il fit paraître huit livres de Simone Weil : *«L'enracinement»* en 1949, *«La connaissance surnaturelle»* en 1950 ; *«La condition ouvrière»* en 1951 ; *«Lettre à un religieux»* en 1951 ; *«La source grecque»* en 1953 ; *«Oppression et liberté»* en 1955 ; *«Écrits de Londres et dernières lettres»* en 1957 ; *«Écrits historiques et politiques»* (sur lesquels il travaillait avant sa mort) en 1960.

Il rencontra le Hongrois devenu britannique Arthur Koestler qui, après avoir été, peu de temps certes, membre du parti communiste allemand et même agent du «*Komintern*» [l'*Internationale communiste* dont la plaque tournante, pour l'Europe occidentale, était à Berlin], avait, en 1938, après l'exécution de Boukharine [dirigeant de l'*Internationale communiste* liquidé par Staline] démissionné, puis avait dénoncé le stalinisme dans son livre, *«Le zéro et l'infini»*, terrible réquisitoire contre la «justice» stalinienne, et s'était établi en France, où il fréquentait les milieux intellectuels parisiens et les cafés à la mode de Saint-Germain-des-Prés, alors que le parti communiste l'accusait d'être un «agent de l'*Intelligence Service*» britannique, et que la gauche non-communiste se méfiait de cet empêcheur de penser en rond, toujours aux abois.

Camus tomba amoureux de Mamaine Paget, la compagne de Koestler.

En août, à Gaétan Picon venu l'interviewer pour «*Le Figaro littéraire*», il se plaignit : «*Les journalistes veulent que je sois existentialiste !*».

Cet été-là, il découvrit, dans les collines du Luberon, pays rocailloux, grillé de soleil, une terre méditerranéenne ressentie à pleins pores, qui lui rappelait la terre rouge de son Algérie natale dont il retrouvait aussi la lumière.

Le 1^{er} octobre, dans «*Le Figaro littéraire*», il prit publiquement la défense de Boris Pasternak, et salua sa contribution à la culture universelle.

Ce mois-là, il se brouilla avec le philosophe français Merleau-Ponty à propos de l'article de celui-ci intitulé "Le yogi et le prolétaire" dans lequel il voyait une justification des procès de Moscou.

Le 29 octobre, il participa à une réunion chez André Malraux, à Boulogne-sur-Seine, où se trouvaient Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Arthur Koestler et Manès Sperber, juif allemand qui avait fui l'Allemagne de Hitler. La discussion porta sur la nécessité de définir une morale politique minimale. Koestler et Sartre en vinrent aux poings.

Du 19 au 30 novembre, il publia dans "Combat" une série de huit articles titrée "***Ni victimes ni bourreaux***" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)") où il montrait qu'il était un témoin essentiel des événements, un des guides moraux de la France libérée, un critique capital de la période de l'après-guerre, un franc-tireur du pessimisme viril qui correspondait à l'époque ; qu'il s'orientait vers une unique valeur : le courage dans la lutte contre l'injustice. Dans "*Vers le dialogue*", en particulier, il signala : «*Ce qui nous broie aujourd'hui, c'est une logique historique que nous avons créée de toutes pièces et dont les nœuds finiront par nous étouffer.*»

Le dimanche 1er décembre, il prit la parole au couvent des dominicains de l'avenue de Latour-Maubourg pour y prononcer une conférence intitulée "***L'incroyant et les chrétiens***" qui allait être placée dans "*Actuelles II*" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)"). Julien Green, qui était présent, nota dans son "*Journal*" (tome V) : «Malade et visiblement las, Camus parle cependant d'une façon que je trouve fort émouvante de ce qu'on attend des Catholiques dans la France de 1946. Il est émouvant bien malgré lui, sans aucune tentative d'éloquence; c'est son honnêteté qui fait cela. Il parle rapidement, simplement, avec des notes. Dans son visage un peu blême, le regard est triste, et triste également son sourire. [Il déclare] «*Je suis votre Augustin d'avant la conversion. Je me débats avec le problème du mal et je n'en sors pas.*»

1947

En janvier, sur la recommandation de son médecin, Camus quitta Paris dont le climat lui était néfaste, et vint séjourner trois semaines à Briançon où il nota cette impression : «*Le soir qui coule sur ces montagnes roides finit par glacer le cœur.*»

Ce mois-là, fut déclenchée une grève des imprimeurs de "Combat".

Alors qu'une première mésentente entre Camus et Sartre était apparue sur la question de l'attitude à adopter envers le régime soviétique, Camus pensant qu'on devait condamner les goulags comme avaient été dénoncés les camps nazis, tandis que Sartre prenait plutôt le parti de l'Union soviétique, afin de ne pas nuire à la gauche française, en février, il publia, dans "Combat", un article intitulé "***Démocratie et modestie***" où, dénonçant les conséquences dévastatrices de l'idéologie marxiste qui écrasait les peuples sous la férule d'une dictature dite du prolétariat, il opposa l'idée d'une démocratie vouée à un processus continu de construction : «*La démocratie est l'exercice social et politique de la modestie. La démocratie n'est pas le meilleur des régimes. Elle en est le moins mauvais. Nous avons goûté un peu de tous les régimes et nous savons maintenant cela. Mais ce régime ne peut être conçu, créé et soutenu que par des hommes qui savent qu'ils ne savent pas tout, qui refusent d'accepter la condition prolétarienne et ne s'accommoderont jamais de la misère des autres, mais qui justement refusent d'aggraver cette misère au nom d'une théorie ou d'un messianisme aveugle.*» ce texte allait être placé dans "*Actuelles II*" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)").

La grève, ayant duré jusqu'en mars, porta un coup fatal au journal qui traversait déjà d'insurmontables problèmes financiers.

Le 15 mars, Camus prit seul la direction de "Combat", et donna un éditorial intitulé "***La République sourde et muette***".

À la fin de mars, fut déclenchée, sur l'île de Madagascar, alors colonie française, une insurrection accompagnée de massacres de colons français et de Malgaches non-indépendantistes, et suivie d'une terrible répression conduite par l'armée française qui fit plusieurs milliers de morts, et contre laquelle s'éleva Camus : «*Le fait est là, clair et hideux à la vérité : nous faisons dans ces cas-là ce que nous avons reproché aux Allemands de faire.*»

Le 22 avril, il affirma dans son éditorial : «*Le parti dont nous nous sentons le plus proche, avec les déceptions que cela comporte, est le parti socialiste.*»

Le 7 mai, dans un éditorial intitulé "***Anniversaire***", il indiqua : «*Ce qui crève les yeux, c'est qu'avant d'être une menace, l'Allemagne est devenue un enjeu entre la Russie et l'Amérique. Et les seuls problèmes urgents de notre siècle sont ceux qui concernent l'accord ou l'hostilité de ces deux puissances.*»

Mais il ne put tenir "Combat" plus longtemps. Le 3 juin, le journal fut repris par le résistant et journaliste de gauche Claude Bourdet et l'homme d'affaires franco-tunisien Henri Smadja qui allaient continuer à en faire le lieu d'expression de ceux qui persistaient à croire qu'on pouvait créer en France un mouvement populaire de gauche non communiste. Dans un dernier éditorial intitulé "***À nos lecteurs***", Camus proclama : «*Entrés pauvres dans ce quotidien, nous en sortons pauvres. Mais notre seule richesse a toujours résidé dans le respect que nous portions à nos lecteurs.*» Si son prestige était immense, car il était l'exemple de la pensée lucide et du courage, les partisans de la grande presse triomphèrent car ils attendaient depuis longtemps l'échec de ce jeune homme qui entendait donner des leçons aux vieux routiers. Il avait écrit dans "Combat" cent soixante-cinq articles signés, authentifiés, ou légitimement attribuables, dont des éditoriaux flamboyants. Tout en offrant un modèle d'écriture, d'élégance, de probité, de lucidité, de qualité, il avait, sur de multiples sujets (la politique intérieure, la politique coloniale, la politique étrangère ; les droits, les devoirs et le rôle d'une nouvelle presse), informé et réagi, s'était montré un journaliste conscient de ses responsabilités dans une époque où, au sortir de l'Occupation, il fallait à la fois réorganiser la vie quotidienne, et dessiner l'avenir de la France et de l'Europe. Tentant de donner au monde qui se refaisait les trois buts de la justice, de l'honneur et du bonheur, il avait été un des guides moraux de la France libérée ; il s'était élevé contre tous les formalismes, contre l'esprit colonialiste, contre la violence ; il s'était déclaré pour le socialisme, pour la paix ; il avait voulu rester le témoin de la liberté pure. À un détracteur, il répondit : «*"Combat" a été l'honneur de la presse française. [...] Nous avons essayé d'être à la hauteur d'une terrible époque et de ne pas retourner, dans les affaires de presse, aux vomissements de l'avant-guerre.*»

Au mois de juin, fut publié "*J'ai choisi la liberté : La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique*", livre du transfuge soviétique Viktor Kravchenko, qui dénonçait le système de l'U.R.S.S., faisait des révélations sur la collectivisation de l'agriculture, sur les camps de prisonniers. L'U.R.S.S. et le parti communiste français protestèrent contre la publication de ce livre, qui fut un immense succès d'édition et l'occasion d'une polémique politique à laquelle participa Camus.

Il publia :

Juin 1947
“La peste”

Roman de 320 pages

Dans les années quarante, la ville d'Oran, en Algérie, est atteinte par une épidémie de peste apportée par des rats. Le criminel Cottard se réjouit car, ainsi, il sera oublié. Le père Paneloux, un jésuite, voit dans le fléau une punition infligée par Dieu. Les autorités légales ayant fait faillite, le docteur Rieux organise la lutte médicale, met sur pied des «formations sanitaires», aidé par quelques hommes de bonne volonté :

- le modeste Grand ;
- le journaliste Rambert qui, hédoniste et étranger à la ville, aurait d'abord voulu s'échapper avant de comprendre qu'il est concerné lui aussi, qu'*“il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul”* ;
- Tarrou qui fait une pathétique confidence au sujet de son père, un avocat général qui a osé demander la tête d'un «*homme vivant*», ce qui a fait de lui un révolté qui, déçu de la révolution, se voudrait *“un saint laïque”*.

Le père Paneloux, tout à fait décontenancé quand la peste emporte un enfant, donc un être innocent, se joint à eux au moment où le mal commence à se résorber tout en restant toujours susceptible de réapparaître, comme le signale celui qui se révèle être le narrateur : le docteur Rieux.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, “CAMUS, “La peste””

“La peste” connut, dès sa publication, un immense succès, cent mille exemplaires étant vendus en trois mois. Le roman obtint le “Prix des critiques”.

En juillet, il indiqua à ses amis, Janine (qui avait été la secrétaire du comité de lecture de Gallimard le jour de 1941 où *“L'étranger”* avait été accepté) et Michel Gallimard (le neveu de Gaston Gallimard auquel une grande complicité le liait car il était tuberculeux comme lui) : *“On est venu me proposer la Légion d'honneur. J'ai refusé dignement, disant que je préférerais un bon d'automobile.”*

Il se changea les idées en faisant, au volant d'une voiture qu'il baptisa «Desdémone», un tour de la Bretagne. À Saint-Brieuc, il rencontra Louis Guilloux, qu'il considérait comme un maître, et il se recueillit pour la première fois sur la tombe de son père, au cimetière Saint-Michel.

Puis il séjourna à Lourmarin, minuscule village du Luberon suspendu entre les champs de lavande et le cri incessant des grillons, et qui, pour lui, qui était contraint de ménager une santé toujours déficiente, procurait le calme, était aussi pour l'écrivain le lieu le plus propice à la réflexion.

Quand, à la fin de 1947, fut fondé, entre autres par Sartre, le "Rassemblement Démocratique Révolutionnaire" (R.D.R.), parti de gauche qui entendait refuser tout à la fois «les pourrissements de la démocratie capitaliste, les faiblesses et les tares d'une certaine social-démocratie et la limitation du communisme à sa forme stalinienne», il refusa de s'y joindre, mais participa à des rencontres. Ce parti d'intellectuels actifs mais coupés des masses populaires devenues passives ne dura guère plus d'un an, après quoi Sartre, par haine du gouvernement bourgeois, par réaction contre la stérilité d'un anticommunisme systématique, allait proposer un «compagnonnage» avec le Parti communiste, arguant que les excès et les défauts de celui-ci ne devaient pas faire oublier aux gens de gauche qu'il constituait le seul parti prolétarien en France.

Cette année-là vraisemblablement, il écrivit une pochade non datée et signée d'un pseudonyme, Antoine Bailly :

1947
'L'impromptu des philosophes'

Pièce de théâtre

Elle tournait en dérision la mode de l'existentialisme sarrien qui sévissait à Paris dans l'après-guerre.

Pour plus de précision, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres pièces.

Cette année encore, Camus donna une préface aux "*Poésies posthumes*" de René Leynaud, le journaliste résistant fusillé par les Allemands, qu'il avait connu à Lyon.

Il donna aussi une préface à "*Laissez passer mon peuple*", œuvre de Jacques Méry, dans laquelle il dénonçait les atrocités nazies, évoquant «*la femme stérilisée par les S.S., l'homme qu'on a fait coucher contre sa sœur nue, la mère qui tenait son enfant contre elle pendant qu'on lui cassait la tête, celle qu'on a invitée à l'exécution de son mari, les rescapés des fours, tous ceux qui ont tremblé, jour après jour, des années durant, qui ne sont plus chez eux nulle part*» ; constatant qu'on les avait frappés, qu'on les frappait encore «*au milieu d'un grand silence ou d'un bavardage pharisien*».

1948

En janvier, Camus écrivit un article intitulé "***Les meurtriers délicats***", portant sur un groupe de terroristes russes auteurs, en 1905, d'un attentat contre le grand-duc Serge, gouverneur despotique de Moscou, ce qui allait être le sujet de sa pièce, "*Les justes*", tandis que l'article, corrigé, allait constituer un chapitre de son essai, "*L'homme révolté*".

Le 19 janvier, devant toujours soigner sa tuberculose, il se rendit au sanatorium du "Grand Hôtel" à Leysin en Suisse où il rejoignit Michel Gallimard qui était lui aussi malade. Il y resta jusqu'au 7 février.

En mars, Camus et sa femme firent un voyage en Algérie.

En mai, ils furent en Angleterre, où il donna une conférence à Londres

Le 6 juin, Camus et Maria Casarès se croisèrent boulevard Saint-Germain : elle était devenue une vedette, et vivait avec le comédien Jean Servais, qu'elle quitta pour Camus qui allait, pendant douze ans, se partager entre elle et son épouse qui dut subir une liaison qui était publique.

Le 24 juin, Martin du Gard écrivit à Gide : «Camus [...] est celui de sa génération qui donne le plus grand espoir. Celui qu'on peut ensemble admirer et aimer.»

Dans un article de juillet 1948, intitulé "***Réflexions sur une démocratie sans catéchisme***", Camus soutint : «*La démocratie, c'est l'exercice social et politique de la modestie [...]. La démocratie, qu'elle soit sociale ou politique, ne peut se fonder sur une philosophie qui prétend tout savoir et tout régler, pas plus qu'elle n'a pu se fonder sur une morale de conservation absolue. [...] Le démocrate est modeste, il avoue une certaine part d'ignorance, il reconnaît le caractère en partie aventureux de son effort, et que tout ne lui est pas donné. Et, à partir de cet aveu, il reconnaît qu'il a besoin de consulter les autres pour compléter ce qu'il sait par ceux qui le savent [...]. Quelque décision qu'il soit amené à prendre, il admet que les autres, pour qui cette décision a été prise, puissent en juger autrement et le lui signifier. [...] On ne vit pas que de haine, on ne meurt pas toujours les armes à la main.*»

Il passa l'été à L'Isle-sur-la-Sorgue, au domaine "La Palerme".

Le 1^{er} septembre, il nota dans un de ses "Carnets" : «*Je suis près d'avoir mené à leur terme la série d'ouvrages que j'avais le projet d'écrire voici dix ans. Ils m'ont mis au point de savoir mon métier. Maintenant que je sais que ma main ne tremblera pas, je vais pouvoir laisser aller ma folie.*»

Jean-Louis Barrault, qui, dès 1941, avait eu l'intention de s'inspirer du "*Journal de l'année de la peste*" de Daniel Defoe pour monter un spectacle autour du mythe de la peste, eut tout naturellement l'idée d'en demander un à Camus sur ce thème, pour les comédiens qu'il réunissait à l'époque (notamment Maria Casarès, Madeleine Renault et lui-même). Ce fut :

27 octobre 1948
"L'état de siège"

Drame en trois parties

Dans Cadix, petite ville paisible, survient la peste, incarnée par un homme, qui instaure «*l'état de siège*», impose un régime totalitaire apportant ordre, contrôle et surveillance. Tous les habitants semblent se plier à la terreur engendrée par cet état, tous, sauf Diego, qui décide de ne plus avoir peur, et de se révolter.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "L'état de siège".

La pièce fut très froidement accueillie, et n'allait avoir que vingt-trois représentations.

Partisan d'un gouvernement mondial, Camus s'intéressa au cas de Garry Davis, ex-pilote des forces aériennes des États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale, qui, son avion ayant été abattu, s'était retrouvé en Allemagne sous les ruines ; avait, bouleversé par cette vision d'horreur, déchiré son passeport pour se déclarer «citoyen du monde» ; avait suscité un mouvement demandant la création d'un gouvernement mondial. Camus devint membre du "Conseil de solidarité de Garry Davis". Le 19 novembre, il se rendit, avec André Breton, au secrétariat général de l'O.N.U. (qui siégeait alors au Palais de Chaillot) pour demander sa libération. Le 9 décembre, à la veille de l'adoption par l'O.N.U. de la "Déclaration universelle des droits de l'homme", il participa à une grande réunion tenue au "Vélodrome d'Hiver", se trouvant à la tribune avec Garry Davis, Jean Paulhan, l'abbé Pierre, Emmanuel Mounier, Vercors, Claude Bourdet, David Rousset, André Breton. Le 13 décembre, il participa au «meeting» de soutien tenu, à la "Salle Pleyel", auquel participaient aussi André Breton, Jean-Paul Sartre, David Rousset, le romancier états-unien Richard Wright, le romancier allemand Theodor Plievier, le romancier italien Carlo Levi ; il y prononça une allocution dont le texte allait être repris dans "Actuelles" sous le titre '***Le témoin de la liberté***' (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Cette année-là, il publia sa série de huit articles de 1946, dans "Combat", sous le titre '***Ni victimes ni bourreaux***' (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

L'universitaire et homme politique de gauche Roger Quilliot consacra à sa pensée politique un article qui parut dans "La revue socialiste".

Cette année-là encore, Camus écrivit une pièce radiophonique, "***Les silences de Paris***", qui portait sur la vie dans la capitale durant la Seconde Guerre mondiale.

Il participa aussi à une émission radiophonique intitulée "*Ce soir le rideau se lève sur... René Char*", où il présenta le recueil de poèmes de son ami, "*Feuillets d'Hypnos*", en saluant la force de vie d'une

poésie qui surgit des décombres de la guerre, la lumière toute grecque qui imprègne ces textes traversés par le vent salubre, loin de «*l'odeur de cave qui monte des villes en ruines*».

Cette année-là, il manifesta à plusieurs reprises son indignation à l'égard des camps soviétiques.

1949

Le 24 janvier commença le procès Kravchenko que celui-ci intentait contre l'hebdomadaire communiste "Les lettres françaises" qui l'avait accusé d'être un désinformateur et un agent des États-Unis. Si ce procès était à bien des égards caractéristique des débuts de la guerre froide, Camus, à qui on demanda de venir défendre le dissident, estima qu'il «*ne lui appartenait pas de venir faire un discours sur la Russie soviétique en général ou sur les communistes*».

Le 31 janvier, au siège du gouvernement républicain espagnol en exil, à Paris, il fut nommé commandeur de l'"Ordre de la Libération de l'Espagne".

En février, il déposa, à l'ambassade d'Espagne à Paris, une pétition contre la condamnation à mort de l'anarchiste Enrique Marco Nadal dont la peine fut, le 1er avril, commuée en celle de trente ans de prison.

Il rédigea la préface du catalogue de l'exposition consacrée au peintre Balthus qui allait se tenir en mars-avril à la "Galerie Pierre Matisse" à New York. Il y écrivit : «*Presque toutes ses femmes endormies ont l'air de victimes. Ce sont des égorgées décentes. Quant aux autres, anciennes décapitées, elles gardent de leur récente résurrection un air rêveur qui les accorde à cet univers scandaleusement naturel.*» Ce fut un des très rares commentaires sur la peinture que fit Camus qui, en fait, rendait ainsi la politesse à celui qui avait brossé les décors et dessiné les costumes de sa pièce, "L'état de siège" !

Le 26 février fut publié, dans "Combat", un appel de Camus et Breton "Pour sauver dix intellectuels grecs", des militants communistes condamnés à mort.

Le 14 mars, il donna sa dernière contribution à "Combat" : une lettre de protestation contre la peine de mort, co-signée par René Char, intitulée "**Seuls les simples soldats trahissent**".

En avril, il fonda, avec René Char, une revue appelée "Empédocle", et, dans le premier numéro, donna un texte intitulé "**Le meurtre et l'absurde**", une version de ce qui allait être l'introduction de "L'homme révolté".

"Le deuxième sexe" de Simone de Beauvoir ayant paru le 24 mai, Camus déclara que ce livre est «*une insulte au mâle latin*».

Du 30 juin au 31 août, il fit un voyage en Amérique du Sud, (Brésil, Uruguay, Argentine, Chili) au cours duquel il fut très déprimé (à cause d'un conflit avec Maria Casarès) et fortement grippé, ce qui entraîna une nette dégradation de son état de santé. Au retour, il commença une thérapie médicamenteuse contre le retour agressif de sa tuberculose, et dut s'imposer un repos forcé pendant deux ans.

En juillet, avait paru, dans la revue "Défense de l'Homme", une interview intitulée "*Dialogue pour le dialogue*".

En octobre, il pensa à un roman sur l'amour, indiquant dans un de ses "Carnets" : «*Il y a un honneur dans l'amour. Lui perdu, l'amour n'est rien.*» Mais ce fut un de ses projets de romans qui n'eurent pas de suite.

Il écrivit un court texte qui allait devenir la nouvelle “*La mer au plus près*”, incluse dans le recueil “*L'été*” (voir, dans le site, [“CAMUS, ses essais et nouvelles”](#)).

Le 6 novembre, il commença une thérapie médicamenteuse contre le retour agressif de sa tuberculose.

Le 8 novembre, dans une lettre à l'écrivain René Lalou, il lui indiqua : «*Je trouve à Sartre le plus grand et le plus persuaſif des talents, mais ses livres n'ont jamais eu la moindre influence sur moi pour la raison fort simple que nos climats sont incompatibles. Du point de vue de l'art, disons seulement que le ciel du Havre n'est pas celui d'Alger.*»

Cette année-là, il fut horriﬁé quand David Rousset, résistant qui avait été déporté en Allemagne et avait publié “*L'univers concentrationnaire*”, ouvrage fondamental sur les camps nazis, révéla, dans “*Le Figaro littéraire*”, l'existence, en U.R.S.S., de camps de travail correctif dans un système général alimenté par les internements de masse sur simple décision administrative, et demanda la création d'une commission internationale d'enquête.

La même année, il publia et préfaça, avec un grand respect, “*L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*” de Simone Weil, œuvre interrompue par l'ascèse et la mort, la qualifiant d'«*un des livres les plus lucides, les plus élevés, les plus beaux qu'on ait écrits depuis fort longtemps sur notre civilisation. Ce livre austère, d'une audace parfois terrible, impitoyable et en même temps admirablement mesuré, d'un christianisme authentique et très pur, est une leçon souvent amère, mais d'une rare élévation de pensée.*» Il admirait aussi Simone Weil parce qu'elle avait vécu la condition ouvrière, et l'avait déﬁnie par le déracinement. Voyant en elle “*le seul grand esprit de notre temps*”, il fut l'un des premiers à avoir révélé l'importance de ses écrits, et à lui avoir rendu un hommage vibrant.

Il fit jouer :

15 décembre 1949

“Les justes”

Drame en cinq actes

À Moscou, en 1905, un groupe de révolutionnaires socialistes projette d'assassiner le grand-duc Serge, qui règne en despote sur la ville, afin de lutter contre la tyrannie exercée sur le peuple russe. Mais l'un d'eux, après avoir renoncé à tuer le grand-duc pour épargner des enfants innocents, éprouve des scrupules et des tourments intimes, puis passe à l'acte, et marche au supplice avec fermeté.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, “CAMUS, “*Les justes*”

La pièce n'ayant remporté qu'un demi-succès, Camus comprit que ses réalisations dramaturgiques n'étaient pas à la mesure de ses intentions. Pour le théâtre, il n'allait plus écrire que des traductions ou des adaptations scéniques d'auteurs admirés.

1950

Ayant connu une aggravation de son état de santé, pour «*se refaire une santé*», de janvier à juillet, Camus séjourna à Cabris, près de Grasse, mais il y travailla à “*L'homme révolté*”.

Le 28 février, il écrivit à Maria Casarès : «*Je t'en supplie, n'oublie pas le bonheur. N'oublie pas que même si nous sommes diminués, mutilés, limités, nous sommes faits pour le bonheur, et qu'il est là, chaque jour, à chaque instant, qui nous guette, si nous ne nous raidissons pas, si nous y consentons*»

Il publia "Les justes" et :

Juin 1950
"Actuelles, chroniques 1944-1948"

Recueil d'articles

Composé principalement d'articles de "Combat", il «résume l'expérience d'un écrivain mêlé pendant quatre ans à la vie publique de son pays».

Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion".

En juillet, Camus alla poursuivre sa convalescence dans les Vosges.

En août et septembre, il séjourna à Saint-Jorioz, en Haute-Savoie.

Les Gallimard ayant récupéré l'appartement de la rue Séguier pour y loger un membre de leur famille, il dut déménager, avec femme et enfants, au 29, rue Madame, dans un appartement beaucoup plus simple qu'ils allaient occuper jusqu'en 1954.

1951

En janvier, Camus retourna à Cabris y reprendre sa cure, et y resta jusqu'à la fin mars.

Le 12 février, à Raoul Guyader, le père d'Alain Guyader (un jeune homme de dix-sept ans qui avait tué un camarade de lycée, et s'était justifié en revendiquant avoir suivi la même conduite que Meursault) qui lui demandait d'intervenir lors du procès, il écrivit une lettre où il lui signifia : «*Mon métier, monsieur, ne consiste pas à accuser les hommes. Il consiste à les comprendre, à donner voix à leur malheur commun [...] Ce procès pour ma part ne me parlera que de malheur. Le malheur de votre enfant et le vôtre, celui, horrible, de l'homme qui a versé le sang, enfin celui de ne pouvoir juger et par conséquent d'être soi-même jugé d'une certaine façon.*»

Le 7 mars, il nota dans un de ses "Carnets" : «*Terminé la première rédaction de "L'homme révolté". Avec ce livre s'achèvent les deux premiers cycles. 37 ans. Et maintenant, la création peut-elle être libre?*» Était ainsi sous-entendue l'idée d'un «cycle de la révolte» comprenant lui aussi un essai, "L'homme révolté", un roman, "La peste" et les pièces de théâtre "L'état de siège" et "Les justes".

Ce mois-là ou en avril, il écrivit à Sartre une lettre autographe, découverte en 2014, qui témoigne, par son ton amical (elle commence par «*Mon cher Sartre*» ; elle se poursuit par : «*Je vous souhaite ainsi qu'au Castor [le surnom donné par Sartre à Simone de Beauvoir] de beaucoup travailler [...] Faites-moi signe à votre retour et nous passerons une soirée dégagée*» ; elle se termine par «*Je vous serre la main*»), des excellentes relations qu'entretenaient alors les deux intellectuels. À cette époque, Sartre préparait la mise en scène de sa pièce "Le diable et le bon Dieu", et Camus lui recommanda une actrice, «*Arminda Valls, amie de Maria [Casarès] et de moi, républicaine espagnole, qui est une merveille d'humanité*». C'était un courrier qui ne révèle rien d'autre qu'une relation d'amitié littéraire

entre les deux hommes, un non événement, donc, qui eut pourtant les honneurs de reprises enthousiastes dans la plupart des plus grands médias.

En juin, il publia un fragment de "L'homme révolté" portant sur Lautréamont, dont il disait que sa «révolte adolescente» et «nihiliste», celle «d'un collégien presque génial», s'est manifestée dans le «refus de la conscience rationnelle», le «retour à l'élémentaire», «la rage d'anéantissement» de Maldoror, «le Maudit» qui a «tous les prestiges du dandy métaphysique», ce qui entraîna une protestation d'André Breton.

En juin, éclata la guerre de Corée qui accentua encore le clivage des intellectuels, Camus recommandant de préserver la chance de la paix en refusant d'aider aux forces bellicistes.

En août, il séjournait, avec sa famille, au Panelier.

Ce mois-là parut un entretien donné pour le dernier numéro de la revue "Caliban", où il affirma son respect pour le journalisme, et sa fierté d'appartenir à «une des plus belles professions que je connaisse», déclarant : «*Loin de refléter l'état d'esprit du public, la plus grande partie de la presse française ne reflète que l'état d'esprit de ceux qui la font. À une ou deux exceptions près, le ricanement, la gouaille et le scandale forment le fond de notre presse. À la place de nos directeurs de journaux, je ne m'en féliciterais pas : tout ce qui dégrade en effet la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude. Une société qui supporte d'être distraite par une presse déshonorée et par un millier d'amuseurs cyniques, décorés du nom d'artistes, court à l'esclavage malgré les protestations de ceux-là mêmes qui contribuent à sa dégradation.*» Il affirmait encore : «"Cornbat" a été un succès. Il n'a pas disparu. Il fait la mauvaise conscience de quelques journalistes. Et parmi le million de lecteurs qui ont quitté la presse française, quelques-uns l'ont fait parce qu'ils avaient longtemps partagé notre exigence. Nous referons "Combat", ou l'équivalent, un jour, quand la situation économique sera stabilisée. Nous avons fait pendant deux ans un journal d'une indépendance absolue et qui n'a jamais rien déshonoré. Je ne demandais rien de plus. Tout porte fruits, un jour ou l'autre. C'est une question de choix. Si les écrivains avaient la moindre estime pour leur métier, ils se refuseraient à écrire n'importe où. Mais il faut plaire, paraît-il, et pour plaire se coucher. Parlons franc : il est difficile apparemment d'attaquer de front ces machines à fabriquer ou à démolir des réputations. Quand une gazette, même ignoble, tire à six cent mille exemplaires, loin de l'offenser, on prie son directeur à dîner. C'est pourtant notre tâche de refuser cette sale complicité. Notre honneur dépend de l'énergie avec laquelle nous refuserons la compromission.»

Après avoir publié un autre fragment portant sur Nietzsche, il publia :

Octobre 1951
"L'homme révolté"

Essai en cinq parties

Camus, voulant montrer comment l'absurde peut être dépassé, en se basant sur une recherche dans l'Histoire et dans la littérature, étudie les deux refus que sont la révolte, un refus positif, et les révoltes, qui sont des refus négatifs parce qu'elles tombent dans le nihilisme, sacrifient le réel au profit de l'idéologie ou de la raison d'Etat, et légitiment le meurtre.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "L'homme révolté"".

En novembre, Camus publia "***Rencontres avec André Gide***" dans l'hommage collectif rendu à l'écrivain, qui était décédé le 19 février précédent. Il vit en lui «*le modèle de l'artiste, le gardien fils de roi qui veillait aux portes d'un jardin où je voulais vivre.*»

Le 8 novembre, la B.B.C. diffusa cette émission : "*Albert Camus talks about the general election in Britain*" où il déclarait qu'il fallait lutter pour triompher d'obstacles empêchant la construction d'une Europe qui serait une voie moyenne entre le monde communiste et le capitalisme états-unien ; que la civilisation européenne s'était étendue au-delà des frontières du continent, influençant des nations qui n'étaient pas vraiment européennes, comme la Grande-Bretagne qu'il considérait comme étant «*seulement à moitié européenne, géographiquement et culturellement*» !

Le 19 novembre, il prit l'avion pour se rendre à Alger, auprès de sa mère qui s'était brisé la jambe. Il revint à Paris le 1^{er} décembre.

Cette année-là, au procès d'Algériens militant pour l'indépendance de leur pays, il fit un témoignage à décharge.

1952

Le 22 février, Camus et Sartre furent réunis une dernière fois "Salle Wagram", à Paris, pour protester ensemble contre la condamnation à mort, par le régime franquiste, de syndicalistes espagnols.

Au début du mois d'avril, il fut de nouveau à Cabris.

Comme la publication de "*L'homme révolté*" avait suscité une violente polémique dans cette "république des lettres" où tous les coups sont permis, surtout les plus bas ; comme, au temps de la guerre froide, l'essai était considéré comme sacrilège par la gauche parisienne, surtout par Sartre et les membres de son cercle qui croyaient qu'il fallait refuser l'ordre établi quitte à admettre une nécessaire «violence progressiste» avec ses couacs inévitables, qu'il fallait faire cause commune avec les communistes, en mai, ils attaquèrent Camus dans leur revue, "Les temps modernes", Francis Jeanson ayant écrit un cinglant article intitulé "*Albert Camus ou l'âme révoltée*", où on lisait : «"*L'homme révolté*", c'est d'abord un grand livre manqué» ; où il voyait la position de Camus comme «un humanisme vague, juste relevé de ce qu'il faut d'anarchisme pour exprimer une protestation générale contre tout ce qui se fait.» ; où il lui reprochait, en sacrifiant à la «pseudo-philosophie d'une pseudo-histoire des révoltes», de cautionner l'anticommunisme de droite, de donner la main au capitalisme, concluant : «La clé de tout cela [...] c'est que Dieu vous occupe infiniment plus que les hommes.»

Blessé par le ton de cet article, étonné de se trouver séparé de son milieu naturel (la gauche intellectuelle), de subir une rupture avec ses anciens compagnons de lutte, Camus se défendit, et contre-attaqua en publiant, lui aussi dans "Les temps modernes", le 30 juin, une lettre ouverte de vingt pages à «*Monsieur le directeur des "Temps Modernes"*» (Sartre), où il condamna d'abord la méthode critique employée par Jeanson, puis contesta la position politique et l'honnêteté intellectuelle de Sartre lui-même, et où, enfin, il justifia sa propre position, indiquant qu'il n'avait jamais contesté l'importance d'une action politique insérée dans l'Histoire, mais qu'il ne voulait pas faire de l'Histoire un nouvel absolu, ajoutant : «*Il me paraît difficile en tout cas, si l'on est d'avis que le socialisme autoritaire est l'expérience révolutionnaire principale de notre temps, de ne pas se mettre en règle avec la terreur qu'il suppose, aujourd'hui précisément, et, par exemple, toujours pour rester dans la réalité, avec le fait concentrationnaire*» qui avait été révélé par David Rousset ; d'autre part, il repoussait les arguments économiques allégués par certains marxistes pour justifier l'emploi d'une main-d'œuvre servile : «*Il n'y a pas de raison au monde, historique ou non, progressive ou réactionnaire, qui puisse me faire accepter le fait concentrationnaire.*» (la lettre se trouve dans "Actuelles II", sous le titre "**Révolte et servitude**" - voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Sartre répondit de façon assassine, manifestant son mépris de bourgeois et d'agrégé de philosophie pour un homme du peuple qu'il considérait comme un autodidacte. À court terme, il gagna cette bataille d'idées. Mais elle mit fin à l'amitié qui le liait à Camus.

Francis Jeanson, également visé dans la lettre de Camus, lui répondit aussi, et déploya tout un éventail d'attitudes : colère, cynisme, ironie, moquerie, doute, défense et attaque (*"Pour tout vous dire..."*, dans "Les temps modernes", en août 1952).

Sartre répondit à son tour, ce qui provoqua, après de simples brouilles, une rupture définitive entre lui et Camus.

Cette querelle provoqua chez celui-ci une crise profonde et beaucoup d'incertitude. Voilà qu'il cessait brusquement d'être la conscience morale de sa génération pour devenir aux yeux de beaucoup une belle âme solitaire et morose. «L'Algérien», c'est ainsi qu'avec une certaine condescendance les intellectuels français allaient longtemps désigner celui qui, pourtant, beaucoup plus que d'autres Français, s'était impliqué sous l'Occupation en militant activement dans la Résistance. Il aurait pu appliquer à lui-même ces propos qu'il allait faire tenir au héros de *"La chute"* : «*Mes rapports sont devenus difficiles, comme subtilement et soudain désaccordés avec mes contemporains. Ils ont cessé un jour d'être l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude.*» Les rebuffades qu'il subit alors le rejetèrent dans la solitude où, malgré les apparences, il se trouvait depuis qu'il vivait à Paris. Il en ressentit une amertume qui allait ne pas le quitter.

En août, il fut au Panelier avec sa mère.

En novembre, pour manifester sa réprobation devant l'admission de l'Espagne franquiste à l'U.N.E.S.C.O., il démissionna de son poste. Depuis la création de sa pièce, *"Révolte dans les Asturies"*, en 1936, il avait toujours manifesté sa solidarité avec les forces populaires espagnoles. Il prononça, à la "Salle Wagram", une allocution où il considéra le maintien de Franco en Espagne, dans l'Europe d'après-guerre, comme un vrai «*crime contre la conscience*», comme le spectacle de «*l'injustice triomphante dans l'Histoire*» ; où il s'indigna : «*Quand on sait qu'à Madrid le ministre actuel de l'Information est celui-là même qui fit la propagande des nazis pendant le règne de Hitler, quand on sait que le gouvernement qui vient de décorer le poète chrétien Paul Claudel est celui-là même qui décore de l'ordre des Flèches Rouges Himmler, organisateur des crématoires, on est fondé à dire, en effet, que ce n'est pas Calderon ni Lope de Vega que les démocrates viennent d'admettre dans leur société d'éducateurs, mais Joseph Goebbels.*»

Le 19 décembre, il publia, dans la revue "Arts", ***L'artiste en prison***, préface à *"La ballade de la geôle de Reading"* d'Oscar Wilde.

Le 20 décembre, à Jean-Claude Brisville, qui l'interviewa sur son métier d'écrivain, à la question : «Devant les attaques personnelles dont vous avez été l'objet quelle a été votre première réaction?», il répondit : «*Oh, de la peine d'abord. Et puis rapidement, j'ai retrouvé le sentiment dans lequel je m'appuie dans toutes les circonstances contraires : que cela était dans l'ordre. Non, tout ce qui m'arrive est bien, dans un sens. Du reste, les événements bruyants sont des événements secondaires.*» Il lui indiqua encore : «*Plus jeune, j'aurais pu être heureux sans écrire. Même aujourd'hui, j'ai encore de grands dons pour le bonheur muet. Cependant, je dois reconnaître maintenant que probablement, je ne saurais plus vivre sans mon art.*»

1953

En mai, lors d'une allocution à la "Bourse du travail" de Saint-Étienne, Camus déclara que Kravchenko était fort mal placé pour dénoncer les crimes de Staline, lui reprochant de «*passer de l'état de profiteur du régime soviétique à celui de profiteur du régime bourgeois*».

Comme son ami, Marcel Herrand, qui était directeur artistique du "Festival d'art dramatique d'Angers", étant tombé gravement malade, fit appel à lui pour qu'il y fasse jouer deux pièces. Il choisit *"Les*

esprits" de Pierre Larivey dont il avait déjà fait une adaptation que, cependant, il révisa complètement, et "*La dévotion à la croix*" de Calderon de la Barca qu'il entreprit d'adapter (voir, dans le site, "[CAMUS, ses adaptations théâtrales](#)"). Il fut donc brusquement ramené dans le monde à la fois plus fantaisiste et plus rigoureux du théâtre dont il aimait l'atmosphère de fraternité. Il put renouer avec sa vocation, et entamer dès lors son retour vers la scène auquel il fut poussé pour remédier à la crise physique et morale confinant à la dépression qui mobilisait alors une partie importante de ses forces ; on a pu y voir aussi un désir de retour aux grandes admirations adolescentes. Il s'agissait pour lui, comme en 1936-1939, de concilier le théâtre populaire et le théâtre d'art. Il joignit aux meilleurs professionnels (Maria Casarès, Serge Reggiani, Jean Marchat, Paul Cettly) des figurants non-professionnels, utilisa le décor naturel du château des comtes d'Anjou comme Vilar le faisait avec la cour d'honneur du palais.

"*La dévotion à la croix*" fut représentée les 14, 18 et 20 juin, provoquant une grande sensation car on vit Maria Casarès descendre au bout d'une corde contre les remparts ! La critique, unanime, salua la performance audacieuse mais rigoureusement ordonnée. "*Les esprits*" furent représentés les 16 et 19 juin.

Les deux textes furent publiés la même année chez Gallimard.

Au cours du même mois, eut lieu, à Berlin-Est, une révolte des ouvriers voulant affirmer leur droit à la liberté, contre lesquels l'armée procéda à une sanglante répression. Le 17 juin, fut tenu, à "La Mutualité", un «meeting» de soutien où protestèrent des intellectuels de gauche, parmi lesquels Camus dont se confirmait l'analyse du stalinisme qu'il avait faite dans "*L'homme révolté*" ; il déclara : «*Quand un travailleur, quelque part au monde, dresse ses poings nus devant un tank et crie qu'il n'est pas un esclave, que sommes-nous donc si nous restons indifférents??*»

Le 19 juillet, il publia dans "Le monde" une lettre adressée au directeur, dans laquelle il protestait contre la violence policière qui avait fait sept morts et quarante-quatre blessés, tous algériens, lors d'une manifestation, tenue à Paris, en faveur de la libération du leader algérien Messali Hadj.

Il passa le mois d'août à Thonon-les-Bains

En octobre, il projeta de mettre en scène "*Les possédés*", le grand roman de Dostoïevski, et commença à travailler à l'adaptation.

Le 17 octobre, il traça une ébauche du roman autobiographique qui allait être "*Le premier homme*".

Il publia :

29 octobre 1953
"Actuelles II. Chroniques 1948-1953"

Recueil de textes

Il est essentiellement centré sur la révolte, jalonnant la période des "*Justes*", de "*L'homme révolté*", et de la polémique que suscita l'essai. Y figure, en particulier, la lettre de Camus au directeur de la revue "*Les temps modernes*", Sartre.

Pour plus de précisions, voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)".

Le 30 octobre, Camus écrivit une lettre à René Char, où on peut relever ces mots : «*Oui, renoncer à l'enfance est impossible. Et pourtant, il faut s'en séparer un jour, extérieurement au moins. Mais être un homme, subir d'être un homme et, parfois aussi, subir les hommes, quelle peine !*»

En décembre, il séjourna à Oran où il retrouva Francine dont, selon lui, «*la dépression s'était aggravée en neurasthénie et compliquée de manifestations d'angoisse et d'obsession.*» Cela le fit renoncer à des voyages à Alger et en Égypte.

Cette année-là encore, il écrivit des préfaces :

- L'une à la réédition du roman de Louis Guilloux, "*La maison du peuple*" ; il y écrivit : «*La grandeur d'un artiste se mesure aux tentations qu'il a vaincues.*»
- L'autre à "*La statue de sel*", roman autobiographique du juif tunisien Albert Memmi, où il écrivit en particulier : «*Un écrivain se définit d'abord par une incapacité, d'ailleurs nostalgique, à se fondre dans l'anonymat d'une classe ou d'une race.*»

1954

La quarantaine venue, Camus marqua son souci d'ordonner le passé en publiant des textes écrits entre 1939 et 1953 :

Février 1954

“L’été”

Recueil de huit essais

“Le Minotaure ou La halte d’Oran”
“Les amandiers”
“Prométhée aux enfers”
“Petit guide pour des villes sans passé”
“L’exil d’Hélène”
“L’énigme”
“Retour à Tipasa”
“La mer au plus près. Journal de bord”

Pour des résumés et des commentaires, voir, dans le site, "CAMUS, ses essais et nouvelles"

Au printemps, Camus publia, dans "Témoins", une revue anarchiste, un article intitulé "***“Calendrier de la liberté”***" où il souligna l'importance de deux dates pour l'histoire des mouvements libertaires : le 16 juillet 1936, début de la révolution espagnole, et le 17 juin 1953, révolte des travailleurs en République Démocratique Allemande.

Il donna une préface à l'ouvrage de K. Bieber, "*L'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française*".

Le 22 mars, il envoya au président de la République, René Coty, une lettre où il lui demandait la grâce de sept Tunisiens condamnés à mort pour l'assassinat de trois policiers. Trois d'entre eux furent fusillés.

Les 7, 8 et 9 avril, il enregistra l'intégralité du texte de "*L'étranger*", pour l'O.R.T.F.. D'une voix forte, nette, précise, rythmée, lumineuse à force d'être incisive, presque tranchante, jamais complaisante, il incarna sa créature.

Le 7 mai, il nota dans un de ses "*Carnets*" : «*Chute de Dien Bien Phu* [localité du Tonkin où, pendant la guerre d'Indochine, l'armée française avait établi un camp qui avait été assiégié par les soldats du

Việt Minh]. Comme en 40, sentiment partagé de honte et de fureur. Au soir du massacre, le bilan est clair. Les politiciens de droite ont placé des malheureux dans une situation indéfendable et, pendant le même temps, les hommes de la gauche leur tiraient dans le dos.» Il faut remarquer que, si Camus était indigné par la guerre, il ne se souciait pas des Vietnamiens qui luttaient pour leur indépendance.

En mai, il lança un "Message au Comité pour l'amnistie aux condamnés politiques d'outre-mer".

Le 13 juillet, il rencontra Roger Quilliot qui constata qu'il se demandait visiblement s'il ne subissait pas, depuis six mois, un certain tarissement de son inspiration. Il lui semblait que quelque chose se passait en lui, et que ses prochaines œuvres ne prendraient pas exactement le cours qu'il avait prévu pour elles. On allait retrouver cette impression d'incertitude constante et troublante dans les nouvelles qui allaient constituer le recueil "*L'exil et le royaume*".

Le 17 juillet, il participa à une émission de radio dans laquelle il lut des textes en dialecte populaire algérois.

Ce mois-là, il publia un article intitulé "***Libérons les condamnés d'outre-mer***" où il statua : «*Le terrorisme naît de la solitude, de l'idée qu'il n'y a plus de recours, que les murs sans fenêtres sont trop épais, qu'il faut les faire sauter.*»

En juillet-août, il séjourna, avec ses enfants, à Sorel-Moussel en Eure-et-Loir.

Le 23 août, il écrivit à Maria Casarès : «*Je suis dans un triste état d'impuissance totale et de tristesse morne. J'ai l'impression d'avoir été détruit, et pour longtemps.*»

Les 4, 5 et 6 octobre, il fit un voyage aux Pays-Bas, allant à Rotterdam, puis à La Haye, où il donna une conférence ("***L'artiste et son temps***" - voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion"), et visita le célèbre musée "Mauritshuis", s'y intéressant plus particulièrement aux Rembrandt, passant enfin une journée à Amsterdam dont il allait faire le cadre de son roman, "*La chute*".

Le 21 octobre parut le roman de Simone de Beauvoir, "*Les mandarins*", un roman à clés dépeignant les relations de Henri Perron, romancier et dramaturge, directeur d'un journal appelé "*L'espoir*" (représentant Camus) et de Robert Dubreuilh, essayiste (représentant Sartre) qui s'opposent sur la position que la gauche non-communiste devait prendre à l'égard du parti communiste, tandis que Paule, la compagne de Perron, amoureuse de lui jusqu'à la folie, caricature Francine Camus, et que la liaison de Perron avec une comédienne transpose celle de Camus avec Maria Casarès.

De ce fait, la douleur et la neurasthénie de Francine, qui lui consacrait sa vie (il écrivit : «*F. a le goût de l'absolu*») ; qui souffrait de son donjuanisme impénitent ; qui s'était effondrée mentalement quand il lui avait proposé une relation frère / sœur leur permettant une liberté sexuelle totale dont il fut évidemment le seul à profiter pour des infidélités bien connues, car il n'avait jamais tenu à les cacher ; qui, pendant des années, laissa paraître que cela lui convenait ; qui pouvait lui reprocher de dénoncer les faiblesses des autres sans se soucier des siennes ; la fit, quand sa relation avec Maria Casarès fut ainsi rendue tout à fait publique, tomber dans une grave dépression nerveuse, qui se développa en une pathologie, un grave retrait du réel, où elle restait statique, en regardant droit devant elle, et, dans son délire, répétait le nom de Maria Casarès. La mère de Francine, puis ses deux sœurs vinrent s'installer au 29 rue Madame pour lui apporter leur aide ; elles reprochèrent à Camus de ne jamais être là, d'être envoûté par «la sorcière» qu'était, selon elles, Maria Casarès, de rendre malade sa femme ; la cohabitation dans l'espace exigu de l'appartement étant devenue très tendue, sinon cauchemardesque, il prit une garçonne. Et il se reprocha son manque d'esprit de sérieux, son égoïsme, etc.. Pour Francine, on envisagea une psychanalyse, mais elle fut hospitalisée, et lui furent prescrits de l'insuline et une thérapie par électrochocs : on lui en fit subir vingt-trois. Un jour, sans qu'on sache si c'était pour échapper à l'hôpital ou pour se tuer, elle se jeta d'un balcon du

premier étage, et se fractura le bassin. Après une consultation chez un spécialiste, il écrivit, libéré : «Selon lui la nécessité où je suis d'épargner la santé de Francine me fait vivre "dans une boule de verre". Son ordonnance : liberté et égoïsme. Superbe ordonnance, dis-je. Et de loin la plus facile à vivre.»

Ainsi, au climat d'hostilité qu'il subissait dans le domaine professionnel s'ajoutaient les graves tensions que traversait son couple. Les longs mois de traitement le marquèrent ; désemparé par l'état de santé de sa femme, il avoua ne plus arriver à écrire, ce qui diminuait les revenus du ménage ; c'est ce qu'il rendit dans sa nouvelle, "*Jonas ou L'artiste au travail*" (voir, dans le site, "CAMUS, ses essais et nouvelles").

Pour la publication, dans la "Bibliothèque de la Pléiade", des "*Œuvres complètes*" de Roger Martin du Gard, il composa une préface sans renâcler devant certaines mises au point que son ami réclama ; ayant pris le temps de lire les textes, de comprendre les faits, de douter, bref de chercher l'argumentation critique sans céder à la posture critique, il manifesta la grande admiration qu'il avait pour cet aîné respecté ; il fit l'éloge de son «*métier*» conçu comme un labeur ininterrompu, faute de quoi, selon lui, le génie n'est qu'une chance fugitive ; il écrivit aussi : «Il y a de grandes chances pour que l'ambition réelle de nos écrivains soit, après avoir assimilé "Les Possédés", d'écrire un jour "La Guerre et la Paix". Au bout d'une longue course à travers les guerres et les négations, ils gardent l'espoir, même s'ils ne l'avouent pas, de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, restituerait enfin les personnages dans leur chair et leur durée.»

Comme, en avril-mai puis juin-juillet, dans deux numéros de la revue "Les temps modernes", Simone de Beauvoir avait, fustigeant "La pensée de droite aujourd'hui", écrit : «La vérité est une, l'erreur multiple. Ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme.» Camus, qui, dans "*Actuelles II*", opposa «la gauche policière» à la «gauche libre», lui répondit : «Si la vérité devait être de droite, alors je serais de droite.»

Le 1er novembre, le "F.L.N." ("Front de Libération Nationale") algérien manifesta pour la première fois son existence en commettant une série d'attentats simultanés en plusieurs endroits du territoire, des meurtres de civils français, arabes et berbères, ce qui fut le début de ce qu'on a appelé «la guerre d'Algérie», conflit qui allait couper la France en deux : pour la droite, l'Algérie était une province française et devait le rester, la révolte séparatiste devait être écrasée, et tout continuerait comme avant ; pour la gauche, et, en particulier, l'intelligentsia de Saint-Germain-des-Prés, les Blancs étaient tous des colons, des exploiteurs, des esclavagistes, des fascistes dominateurs, tandis que les musulmans étaient tous des esclaves dominés, colonisés, exploités, des martyrs ; aussi était-elle partisane du F.L.N.. Quant à Camus, qui, à la date du 1er novembre, n'écrivit rien dans un de ses "*Carnets*", se montra plus tard atteint au plus profond de ses racines, voyant «ce malheur algérien comme une tragédie personnelle» : s'il avait quitté le pays depuis plusieurs années, et ne manifestait pas l'intention de s'y établir de nouveau, il reste que c'était sa terre natale, et que, alors, elle se dérobait sous ses pieds.

Le 17 novembre, il publia, dans "Le monde", une lettre adressée au directeur dans laquelle il s'indignait des exécutions intervenues en Iran à la suite du renversement du gouvernement de Mohammed Mossadegh.

Le 24 novembre, R. Treno, journaliste à "Franc-tireur" et collaborateur du "Canard enchaîné", qui était de la gauche libertaire, lui demanda un article sur l'Algérie qu'il ne lui donna pas.

Du 25 novembre au 14 décembre, il voyagea en Italie, à la fois pour s'y «refaire une santé» car il avait, cette année-là, du fait de ses soucis conjugaux et professionnels qui avaient miné une santé toujours fragile, souffert de plusieurs rechutes pulmonaires, l'idée d'une mort prématurée qui puisse mettre un terme à son œuvre ayant même commencé à le torturer, et pour y donner une série de conférences dans différentes villes. Ses notes dans ses "*Carnets*" consignèrent le soulagement que

supposaient pour lui cette «fuite» vers les terres de la Méditerranée, dont il éprouvait constamment la nostalgie. Le 24 novembre, il écrivit : «Arrivée à Turin ce matin. Depuis plusieurs jours, joie à la pensée de retrouver l'Italie. Depuis 1938, date de mon dernier séjour, je ne l'avais pas revue. La guerre, la résistance, Combat, et toutes ces années de répugnant sérieux. Des voyages, mais instructifs et où le cœur se taisait. Il me semblait que ma jeunesse m'attendait en Italie, et des forces nouvelles, et la lumière perdue. J'allais fuir aussi cet univers (chez moi) qui depuis un an me détruit cellule à cellule, peut-être me sauver définitivement.» Mais il découvrit «Turin sous la neige et la brume», constata que le même temps sévissait sur la Ligurie, ce qui ne l'empêcha pas de faire «une longue promenade dans Gênes». Plus tard, à Rome, il goûta une «superbe matinée à la villa Borghèse».

Cette année-là, lui et sa famille vinrent habiter 4, rue de Chanaleilles. Dans le même immeuble et durant la même période, habita René Char.

Cette année-là encore, après une période de doute où il s'était consacré au théâtre et à des textes courts, il poursuivit la rédaction de son roman autobiographique qui devait ouvrir, dans son œuvre, un troisième cycle, «sur l'amour» ; or on allait plutôt trouver un cycle sur la culpabilité, avec les nouvelles de «L'exil et le royaume» et le roman «La chute».

1955

Au cours de l'hiver, le thème de tous les articles de Camus portant sur la guerre d'Algérie était qu'il fallait mettre fin à cette démence, aller vers la négociation, la conciliation, accepter que le peuple algérien soit libéré de la colonisation. Il se donna pour buts de prouver aux Français et aux Français d'Algérie la nécessité de réformes libérales, de convaincre les Arabes des droits de la communauté française d'Algérie. Désespéré, il écrivait : «Dans la même journée, voici la lettre d'un instituteur arabe dont le village a vu quelques-uns de ses hommes fusillés sans jugement, et l'appel d'un ami pour ces ouvriers français tués et mutilés sur les lieux mêmes de leur travail.» Il constatait : «Chaque mort sépare un peu plus les deux populations ; demain, elles ne s'affronteront plus de part et d'autre d'un fossé, mais au-dessus d'une fosse commune.»

Janvier et février furent marqués par une controverse avec Roland Barthes à propos de «La peste».

Du 18 février au 1er mars, Camus séjourna à Alger, et se rendit à Tipasa et Orléansville (qui avait subi un séisme ; en compagnie de son ami, l'architecte algérois Jean de Maisonseul, il visita les travaux de reconstruction).

Ayant travaillé à l'adaptation de la pièce de Dino Buzzati, «Un cas intéressant», il la mit en scène, et la fit représenter, le 12 mars, au «Théâtre La Bruyère» (voir, dans le site, CAMUS, ses adaptations théâtrales). Le texte parut la même année dans «L'avant-scène».

Il participa à une émission de «Radio Europe» en hommage à Dostoïevski, avec un texte intitulé «**Pour Dostoïevski**» où il indiqua : «J'ai rencontré cette œuvre [«Les possédés»] à vingt ans. L'ébranlement que j'en ai reçu dure encore après vingt autres années. J'ai d'abord admiré Dostoïevski à cause de ce qu'il me révélait de la nature humaine. Mais très vite, à mesure que je vivais plus cruellement le drame de mon époque, j'ai aimé dans Dostoïevski celui qui a vécu et exprimé le plus profondément notre destin historique. Pour moi, Dostoïevski est d'abord l'écrivain qui, bien avant Nietzsche, a su discerner le nihilisme contemporain, le définir, prédire ses suites monstrueuses, et tenter d'indiquer les voies du salut. Son sujet principal est ce qu'il appelle lui-même «l'esprit profond, l'esprit de négation et de mort, l'esprit qui, revendiquant la liberté illimitée du «tout est permis», débouche dans la destruction de tout ou dans la servitude de tous. Sa souffrance personnelle est d'y participer et de le refuser à la fois. Son espérance tragique est de guérir l'humiliation par l'humilité et le nihilisme par le renoncement. La grandeur de Dostoïevski ne cessera de croître, car notre monde

mourra ou lui donnera raison. Que ce monde meure ou qu'il renaisse, Dostoïevski, dans les deux cas, sera justifié. C'est pourquoi, il domine de toute sa stature, en dépit et à cause de ses infirmités, nos littératures et notre histoire. Aujourd'hui encore il nous aide à vivre et à espérer.»

Le 28 mars, il eut, à la N.R.F., avec Jean Sénac, Français d'Algérie partisan de l'indépendance du pays, une longue discussion à la fin de laquelle il accepta d'entrer publiquement et de façon précise dans le combat algérien en parlant à l'"Union des Étudiants Algériens" et en collaborant au journal "La république algérienne" de Ferhat Abbas, promesse qui, toutefois, n'allait pas avoir de suite puisqu'il allait plutôt collaborer à "L'express".

En effet, poussé par sa nostalgie du journalisme et par sa passion de la justice et de la vérité, il décida de devenir un des collaborateurs occasionnels de ce qui était alors un hebdomadaire progressiste de gauche et anticolonialiste. Il allait y donner surtout une série d'articles sur le thème de "*L'Algérie déchirée*".

En avril et mai, invité par l'"Union culturelle gréco-française" pour un colloque sur "L'avenir de la civilisation européenne", il alla, pour la première fois, en Grèce. À Athènes, il donna, le 28 avril, une conférence sur "***L'avenir de la tragédie***" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion"). Puis il fit un voyage de vingt jours à travers le pays, consignant de nombreuses impressions de touriste dans ses "*Carnets*" (voir, dans le site, "CAMUS, ses "Carnets""). La beauté et l'histoire des lieux, où il crut retrouver les ruines de Tipasa et sa jeunesse, le conduisirent à affirmer : «*Je me sens le cœur grec*». Depuis Lesbos, il écrivit à René Char : «*Je vis ici en bon sauvage, naviguant d'île en île, dans la même lumière qui continue depuis des jours, et dont je ne me rassasie pas.*» - «*Je vais revenir debout, enfin*». De retour à Athènes, il y écrivit son premier article pour "L'express" qui était intitulé "***Le métier d'homme***" et où, avec des accents de "Noces", il parla des archéologues de "L'école française d'Athènes" qui faisaient des fouilles à Argos.

Le 4 juin, dans son deuxième article dans "L'express", intitulé "***Le vrai débat***", il constata, jugeant la politique française : «*La guerre des gauches continue. Par des coups bas, selon une saine tradition.*»

Le 9 juillet, dans son troisième article dans "L'express", intitulé "***Terrorisme et répression***", se disant à la recherche d'une paix en Algérie, il protesta contre le meurtre des innocents par le F.L.N. et la pratique de la torture par l'armée française : «*Au nom du progrès ou de la réaction, ici par la terreur ou par la répression là-bas, tous semblent accepter d'avance le pire : la séparation définitive du Français et de l'Arabe sur une terre de sang ou de prisons. Je suis de ceux qui ne peuvent justement se résigner à voir ce grand pays se casser en deux pour toujours. [...] En Algérie, comme ailleurs, le terrorisme s'explique par l'absence d'espoir.*»

Ce mois-là, il séjourna à Montroc-le-Planet, dans la vallée de Chamonix, avec ses deux enfants

Le 23 juillet, dans son quatrième article dans "L'express", intitulé "***L'avenir algérien***", il regrettait le gouffre existant entre les communautés («*Nous sommes tellement étrangers les uns aux autres*») ; il reconnaissait qu'il y avait deux peuples (en effet, d'un côté, un peuple de neuf millions de musulmans ; de l'autre, un peuple d'un million et demi d'Européens) entre lesquels pesait une haine lourde du poids des injustices imposées par le système colonial ; il réclamait le respect de la dignité des Arabes et des Berbères ; prônant une union entre les deux peuples (alors que l'énorme déséquilibre démographique rendait ce projet utopique) et lançant un appel à la reconstruction politique autour, toutefois, du refus d'une nation algérienne, il proposait de nouveau la solution qu'il avait déjà présentée dans "*Misère de la Kabylie*" (une autonomie de l'Algérie à travers une sorte de fédéralisme à la suisse, qui l'aurait reliée à la France) ; il indiqua ce que pourrait être l'avenir économique et politique de l'association franco-arabe après le rétablissement de la paix civile.

Dès la fin juillet et en août, il voyagea à nouveau en Italie.

Le 8 octobre, dans son cinquième article dans "L'express", intitulé "***Sous le signe de la liberté***", il nota : «*Il n'est peut-être pas mauvais qu'un écrivain, à la fois solitaire et solidaire de sa cité, dise tout droit sa conviction réfléchie et déclare qu'il combattra librement, dans ses articles, pour la liberté d'abord.*»

Les 20 et 21 août eurent lieu, dans le Constantinois, des tueries perpétrées par les indépendantistes du F.L.N. puis, en représailles, par l'armée française et des civils «pieds-noirs» (nom familier donné aux Français d'Algérie) armés.

Le 30 septembre, pour la première fois, la question algérienne fut inscrite à la Xe session de l'O.N.U.

Le 1er octobre, Camus publia "***Lettre à un militant algérien***", dans le premier numéro du journal "Communauté algérienne", un bimensuel qui visait à dépasser les fanatismes des deux camps en aidant à la création d'une communauté algérienne pluraliste. La lettre était adressée à Mohamed el Aziz Kessous, le fondateur de la publication ; Camus y affirmait qu'il se portait «*dans le no man's land entre les deux armées*» pour proclamer que «*la guerre est une duperie et que le sang, s'il fait parfois avancer l'histoire, la fait avancer vers plus de barbarie et de misère encore.*» La lettre allait être publiée en 1958 dans "*Actuelles, III. Chronique algérienne*" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Ce mois-là, il fut de nouveau malade, et confia à Jean Grenier : «*Je suis traité au manganèse et au cuivre par le Dr Ménétrier qui m'a déjà tiré d'affaire.*»

Le 14 octobre, à "L'express", il rencontra des étudiants algériens qui voulaient l'entendre préciser la position qu'il défendait. Étant agoraphobe, et ne s'attendant pas à ce qu'ils soient si nombreux, il se montra ironique par instinct de défense, commençant par leur dire : «*On s'assoit par terre comme chez nous.*» Aussi la réunion se passa-t-elle fort mal. Il leur indiqua qu'il pensait que «*les deux peuples d'Algérie ont un droit égal à la justice, un droit égal à conserver leur patrie.*» Plus tard, ces étudiants allaient dire leur déception, mais sans s'étendre sur le sujet.

Le même jour, parut dans "L'express" son sixième article intitulé "***La critique ne devrait être ni un jeu de salon ni un service municipal***".

Le 16 octobre, son septième article dans "L'express", intitulé "***L'absente***", était encore consacré à l'Algérie. On y lisait : «*Beaucoup de monde au Palais-Bourbon depuis trois jours ; une seule absente : l'Algérie. Les députés français, appelés à se prononcer sur une politique algérienne, ont mis cinq séances à ne pas se prononcer sur trois ordres du jour. Quant au gouvernement, il s'est montré d'abord farouchement déterminé à ne rien définir avant que l'Assemblée ne se soit prononcée. Puis, non moins résolument, il s'est décidé à demander, pour son absence de politique, la confiance d'une Chambre qui cherche dans le dictionnaire le sens des mots dont elle se sert. La France, on le voit, continue. Mais, derrière elle, l'Algérie meurt. [...] L'ordre du jour, pour l'Algérie, c'est le sang. [...] Mais qui pense au drame des rappelés [Français qui avaient déjà fait leur service militaire mais étaient rappelés «sous les drapeaux» pour combattre le F.L.N.], à la solitude des Français d'Algérie, à l'angoisse du peuple arabe ? L'Algérie n'est pas la France, elle n'est même pas l'Algérie, elle est cette terre ignorée, perdue au loin, avec ses indigènes incompréhensibles, ses soldats gênants et ses Français exotiques, dans un brouillard de sang. Elle est l'absente dont le souvenir et l'abandon serrent le cœur de quelques-uns, et dont les autres veulent bien parler, mais à condition qu'elle se taise.*»

Le 18 octobre, son huitième article dans "L'express" fut intitulé "***La table ronde***". Camus y affirmait : «*On ne règle pas les problèmes politiques avec de la psychologie. Mais sans elle, on est assuré de les compliquer. Le sang suffit en Algérie à séparer les hommes. N'y ajoutons pas la bêtise et l'aveuglement. Les Français d'Algérie ne sont pas tous des brutes assoiffées de sang, ni tous les*

Arabes des massacreurs maniaques. La métropole n'est pas peuplée seulement de démissionnaires ni d'officiers généraux nostalgiques. De même l'Algérie n'est pas la France, comme on s'obstine à le dire avec une superbe ignorance, et elle abrite pourtant plus d'un million de Français, comme on a trop tendance, d'un autre côté, à l'oublier. Ces simplifications ne font que durcir le problème. De surcroît, elles se justifient l'une l'autre, et ne se rencontrent que dans leur conséquence, qui est mortelle. Elles démontrent ainsi, jour après jour, mais par l'absurde, qu'en Algérie Français et Arabes sont condamnés à vivre ou à mourir ensemble. / Naturellement, on peut choisir de mourir, dans l'excès du désespoir. Mais il serait impardonnable de se jeter à l'eau pour éviter la pluie, et de mourir à force de vouloir survivre. Voilà pourquoi l'idée d'une table ronde où se rencontreront à froid les représentants de toutes les tendances, depuis les milieux de la colonisation jusqu'aux nationalistes arabes, me paraît toujours valable.»

Le 21 octobre, dans son neuvième article dans "L'express", intitulé "**La bonne conscience**", il protesta : «*À lire une certaine presse, il semblerait vraiment que l'Algérie soit peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur Cadillac*» et indiquait que «*80% des Français d'Algérie ne sont pas des colons, mais des salariés ou des commerçants*». Il reprocha à la France d'avoir «*attendu, avec une dégoûtante bonne conscience, que l'Algérie saigne pour s'apercevoir enfin qu'elle existe.*» Il exigea : «*Une grande, une éclatante réparation doit être faite, selon moi, au peuple arabe. Mais par la France tout entière et non avec le seul sang des Français d'Algérie.*»

Le 23 octobre, à l'occasion d'une manifestation organisée, à l'amphithéâtre Richelieu à la Sorbonne, pour le 350e anniversaire de "Don Quichotte", il prononça un discours intitulé : "**L'Espagne et le donquichottisme**".

Le 25 octobre, dans son dixième article de "L'express", intitulé "**La vraie démission**", il s'adressa aux Français d'Algérie, leur indiquant qu'ils pouvaient aider à combler «*le fossé qui sépare l'Algérie de la métropole [...] en surmontant leurs amertumes en même temps que leurs préjugés*» ; que «*le refus des réformes constitue la vraie démission. Réflexe de peur autant que d'indignation, il marque seulement un recul devant la réalité. Les Français d'Algérie savent mieux que personne, en effet, que la politique d'assimilation a échoué. D'abord parce qu'elle n'a jamais été vraiment entreprise, et ensuite parce que le peuple arabe a gardé sa personnalité qui n'est pas réductible à la nôtre.*»

Le 28 octobre, dans son onzième article dans "L'express", intitulé "**Les raisons de l'adversaire**", il déplora : «*Quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice*» ; mais il affirma aussi : «*Quoi qu'on pense de la civilisation technique, elle seule, malgré ses infirmités, peut donner une vie décente aux pays sous-développés. Et ce n'est pas par l'Orient que l'Orient se sauvera physiquement, mais par l'Occident qui lui-même trouvera alors nourriture dans la civilisation de l'Orient.*»

Le 1^{er} novembre, dans son douzième article dans "L'express", intitulé "**Premier novembre**", il souligna le premier anniversaire de l'insurrection des indépendantistes algériens, mais manifestait encore son espoir : «*L'avenir algérien n'est pas encore tout à fait compromis. Que chaque partie, nous l'avons vu, fasse l'effort d'examiner les raisons de l'adversaire et l'entente deviendra enfin possible. Cet accord inévitable, on voudrait maintenant y travailler en définissant ici ses conditions et ses limites. Mais disons d'abord, en ce jour anniversaire, qu'il serait bien inutile de tenter cet effort si, d'avance, on le rendait impossible par un redoublement de haine et de tueries.*»

Le 11 novembre, dans son quinzième article dans "L'express", intitulé "**Le rideau de feu**", il aborda la question de la dissuasion nucléaire en soulignant que les dirigeants des pays communistes nageaient dans le déni en disant à leur société que seuls les capitalistes seraient détruits par le feu atomique. «*En réalité, nous sommes ici devant l'événement capital du XXe siècle : l'arme nucléaire amène la fin des idéologies.*»

Le 15 novembre, dans son seizième article dans "L'express", intitulé "***Les élus et les appelés***", il cita Chateaubriand : «Il faut être économe de son mépris vu le grand nombre de nécessiteux.»

Le 18 novembre, dans son dix-septième article dans "L'express", intitulé "***Démocrates, couchez-vous !***", il dénonça l'acceptation par le gouvernement français de l'admission de l'Espagne franquiste à l'O.N.U..

Le 22 novembre, dans son dix-huitième article dans "L'express", intitulé "***La chaussette et le rouet***", il se moqua de l'hommage rendu à Gandhi par Boulganine et Khrouchtchev.

Le 25 novembre, dans son dix-neuvième article dans "L'express", intitulé "***Les déracinés***", il s'intéressa à la condition des ouvriers français.

Le 29 novembre, dans son vingtième article dans "L'express", intitulé "***La loi du mépris***", il regretta le développement du racisme anti-arabe en France.

Le 2 décembre, dans son vingt-et-unième article dans "L'express", intitulé "***Le procès de la liberté***", il retrouva les accents de "*L'homme révolté*" : «*La société révolutionnaire a refusé alors ses droits à la liberté. Sous le prétexte d'affranchir un jour tout le monde, elle a prétendu, aux applaudissements de nos intellectuels, asservir sans délai chacun.*»

Le même jour fut diffusée, dans la série "Thèmes et controverses", revue radiophonique des idées et des lettres, une émission de Pierre Sipriot intitulée "*Albert Camus et Jean Grenier : Découverte de la philosophie et de l'écriture*" (1955 / France Culture) où le maître et l'élève, les deux amis, dialoguèrent.

Le 6 décembre, dans son vingt-deuxième article dans "L'express", intitulé "***L'enfant grec***" [une allusion au célèbre poème de Hugo !], il prit la défense de Michel Karaolis, qui avait été condamné à mort par l'occupant britannique de Chypre, et allait être pendu à Nicosie en mai 1956.

Le 7 décembre, il fit, devant "Les amitiés méditerranéennes", un discours intitulé "***Hommage à un journaliste exilé***", où il dénonça l'exil forcé de l'ancien président libéral de la Colombie, Eduardo Santos, auquel avaient succédé plusieurs régimes militaires qu'il avait critiqués, spécialement pour la suppression de la liberté de la presse, et dont, au début des années 50, on voulut se débarrasser en le nommant ambassadeur en France, poste qu'il refusa pour créer le quotidien "El Tiempo", très vite considéré comme le plus important d'Amérique latine, après quoi il dut essuyer plusieurs tentatives d'attentat, voir, en août 1955, le journal être interdit, avant d'être exilé. Dans ce texte, Camus, qui se disait être de ceux qui «*se séparent aujourd'hui de beaucoup de leurs amis traditionnels en refusant toute complicité, même provisoire, même et surtout tactique, avec les régimes ou les partis, qu'ils soient de droite ou de gauche et qui justifient, si peu que ce soit, la suppression d'une seule de nos libertés !*», eut ces autres phrases retentissantes : «*La liberté n'est rien d'autre que la chance d'être meilleur, tandis que la servitude est l'assurance du pire.*» - «*Le bien-être du peuple en particulier a toujours été l'alibi des tyrans, et il offre de plus l'avantage de donner bonne conscience aux domestiques de la tyrannie.*»

Le 9 décembre, dans son vingt-troisième article dans "L'express", intitulé "***Les bonnes leçons***", il ironisa : «*J'ai lu avec intérêt la déclaration du général Franco affirmant que le Maroc n'était pas mûr pour la démocratie.*»

Le 13 décembre, dans son vingt-quatrième article dans "L'express", intitulé "***La condition ouvrière***", il commenta l'enquête sur ce sujet qui avait été menée par Béatrix Beck.

Le 16 décembre, dans son vingt-cinquième article dans "L'express", intitulé "***La trêve du sang***", il se lamenta : «*Il n'y a pas de jour où le courrier, la presse, le téléphone même, n'apportent de terribles nouvelles d'Algérie. De toutes parts, les appels retentissent, et les cris. Dans la même matinée, voici la lettre d'un instituteur arabe dont le village a vu quelques-uns de ses hommes fusillés sans jugement, et l'appel d'un ami pour ces ouvriers français, tués et mutilés sur les lieux mêmes de leur travail. Et il faut vivre avec cela, dans ce Paris de neige et de boue, où chaque jour se fait plus pesant ! / Si, du moins, une certaine surenchère pouvait prendre fin ! À quoi sert désormais de brandir les unes contre les autres les victimes du drame algérien ? Elles sont de la même tragique famille et ses membres aujourd'hui s'égorgent en pleine nuit, sans se reconnaître, à tâtons, dans une mêlée d'aveugles.*»

Le 20 décembre, dans son vingt-sixième article dans "L'express", intitulé "***La vie d'artiste***", il s'éleva contre le refus de la naturalisation française au compositeur hongrois Tibor Harsanyi, la raison invoquée étant : «Exerce une profession socialement inutile».

Le 23 décembre, dans son vingt-septième article dans "L'express", intitulé "***La main tendue***", il espéra une conciliation en Algérie : «*Il faut que se rassemblent ceux qui sont encore capables d'un dialogue. Les Français qui, en Algérie, pensent qu'on peut faire coexister la présence française et la présence arabe dans un régime de libre association, qui croient que cette coexistence rendra justice à toutes les communautés algériennes, sans exception, et qui sont sûrs en tout cas qu'elle seule peut sauver, aujourd'hui de la mort et demain de la misère, le peuple de l'Algérie, ces Français-là doivent prendre enfin leurs responsabilités et prêcher l'apaisement pour rendre le dialogue à nouveau possible. Leur premier devoir est de demander de toutes leurs forces qu'une trêve soit instaurée en ce qui concerne les civils.*»

Le 27 décembre, dans son vingt-huitième article dans "L'express", intitulé "***La grande entreprise***", il proposa l'élargissement de la communauté franco-arabe.

Le 30 décembre, dans son vingt-neuvième article dans "L'express", intitulé "***Explication de vote***", alors que des élections législatives devaient avoir lieu en France, il soutint officiellement le "Front républicain", coalition rassemblant les radicaux, les socialistes et les membres de l'Union démocratique et socialiste de la Résistance (U.D.S.R.), dirigée par le président du Conseil des ministres, Pierre Mendès-France, qui, à ses yeux, représentait une «deuxième gauche», et était le seul homme politique français à être un «*véritable homme d'État*». Comme il était parvenu à conclure la paix en Indochine, à préparer l'indépendance de la Tunisie et à amorcer celle du Maroc, Camus pensait que, «en ce qui concerne l'Algérie», il était «*le seul à pouvoir inaugurer des solutions qui nous conviennent et qui respectent également les droits des Arabes et ceux des Français*», le seul capable de trouver un compromis acceptable par toutes les parties. Toutefois, il demeurait lucide, sachant bien que «*Pierre Mendès-France à lui seul, n'arrangera pas tout.*»

1956

Le 3 janvier, dans son trentième article dans "L'express", intitulé "***La preuve à faire***", Camus s'affligea : «*Le résultat des élections est une catastrophe. Un Français sur quatre a voté contre la liberté en votant pour le communisme.*»

Le 6 janvier, dans son trente et unième article dans "L'express", intitulé "***Le seul espoir***", il affirma : «*Le seul espoir réside dans la plus grande peine, celle qui consiste à reprendre les choses à leur début pour refaire une société vivante à l'intérieur d'une société condamnée.*»

Le 10 janvier, dans son trente-deuxième article dans "L'express". intitulé "***Trêve pour les civils***", il proclama : «*J'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement.*»

Le 16 janvier, un "Comité pour une trêve civile", où se trouvaient ses amis, Charles Poncet, Jean de Maisonneul et Emmanuel Roblès, l'invita à venir à Alger prononcer le discours de la dernière chance, car l'Algérois le plus célèbre du monde était évidemment présent dans tous les esprits, ceux des intellectuels comme ceux des gens pas très cultivés. Mais, s'il avait certainement des appuis, il tenait une position extrêmement difficile à défendre car il ne voulait ni se désolidariser de ses compatriotes, ni couvrir une politique coloniale qu'il avait vivement combattue dès sa jeunesse.

Le 17 janvier, dans son trente-troisième article dans "L'express", intitulé "***Le parti de la trêve***", il évoqua cette possibilité, mais s'alarmea aussi : «*On me dit qu'une partie du Mouvement arabe propose une forme d'indépendance qui signifierait, tôt ou tard, l'éviction des Français d'Algérie. Or, par leur nombre et l'ancienneté de leur implantation, ceux-ci constituent eux aussi un peuple, qui ne peut disposer de personne, mais dont on ne peut disposer non plus sans son assentiment.*» Il déclara refuser «*les noces sanglantes du terrorisme et de la répression*».

Le 18 janvier, il fut à Alger. Il rendit visite à sa mère qui vivait toujours à Belcourt, et, en vue de la rédaction de son roman autobiographique, "*Le premier homme*", l'interrogea sur son père dont, malheureusement, elle ne se souvenait guère. Or survint un attentat, qui le fit descendre dans la rue. Se disant inquiet pour sa mère, il voulut la faire venir en France ; mais elle refusa. Par ailleurs, il vit des Arabes durement contrôlés par la police, et une manifestation d'«ultras», partisans farouches de l'Algérie française ; et il constata que la population était très partagée.

Le 22 janvier, devant le "Cercle du Progrès, le corps tendu, il prit la parole pour lancer un "***Appel pour une trêve civile***" qui aurait limité l'effusion de sang, car «*Quelles que soient les origines anciennes et profondes de la tragédie algérienne, un fait demeure : aucune cause ne justifie la mort de l'innocent.*» Il croyait que, de l'accord sur une telle trêve, pourrait naître un véritable parti constitué de modérés capables d'édifier une Algérie nouvelle. Mais le temps des négociations était passé. D'ailleurs, il s'en fallut de peu que ce discours, l'un de ses morceaux de bravoure, ne soit même pas prononcé ; en effet, jusqu'au dernier moment, des pressions politiques et policières faillirent interdire la réunion ; elle eut finalement lieu, mais la salle devint houleuse, et, comme sa voix fut répercutee au dehors, des manifestants mobilisés par les «ultras», le sifflèrent, le huèrent, hurlèrent : «*Camus traître !*» - «*Camus au poteau !*» - «*À mort, Camus !*» ; il dut, pour éviter une agression, s'esquiver par derrière. Tandis que les Français d'Algérie ne lui pardonnèrent pas ce discours, il apprit plus tard qu'il avait été en fait manipulé par le F.L.N. (ce que confirme une lettre de Louis Bénisti à Charles Poncet). Il en fut blessé.

Le 26 janvier, dans son trente-quatrième article dans "L'express", intitulé "***Un pas en avant***", il répéta : «*Je crois fermement à la possibilité d'une association libre entre Français et Arabes en Algérie. Je crois aussi que cette association de personnes libres et égales représente la solution la plus équitable.*»

Pour plus de précisions sur tous ces articles, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Le 2 février, en raison de désaccords avec le directeur de "L'express", Jean-Jacques Servan-Schreiber, qui écrivait lui aussi des articles sur la question algérienne, il mit fin à sa collaboration, publiant alors le dernier de ses trente-cinq articles, qui, intitulé "***Remerciement à Mozart***", avait été écrit à l'occasion du deux-centième anniversaire de sa naissance : «*Écoutez les mesures triomphantes qui accompagnent les entrées de "Don Juan". Il y a dans le génie cette indépendance irréductible, qui est contagieuse.*» Cependant, il allait, entre juin 1955 et février 1956, écrire encore dans l'hebdomadaire une trentaine d'articles.

Le 15 mars, à la "Salle Wagram" à Paris, il fit un discours à un «meeting» en faveur de Hongrois opposés au régime stalinien, où s'exprimèrent deux d'entre eux, qui s'étaient réfugiés en France, Gyorgy Szabo et Balazs Nagy.

À la mi-mars, lorsque l'espoir ténu qu'avait fait naître l'"*Appel pour une trêve civile*" s'estompa, Emmanuel Roblès lui demanda de participer au projet d'un organe de presse parisien qui aurait permis aux libéraux de s'exprimer. Mais Camus lui répondit qu'il était vain de vouloir continuer à défendre des thèses, et qu'il avait décidé de ne plus s'exprimer publiquement au sujet de la question algérienne. Il allait dire aussi n'avoir plus le goût d'écrire pour les salons parisiens, mais vouloir le faire uniquement pour les siens, pour sa mère. Les divergences politiques entre Sartre et lui s'accrurent encore, et ils rompirent définitivement.

Comme Roblès lui faisait valoir qu'il fallait conserver des contacts qui empêcheraient une rupture totale et définitive, il lui objecta que cette rupture avait déjà été provoquée par le terrorisme aveugle du F.L.N. : «*Si un terroriste jette une grenade au marché de Belcourt que fréquente ma mère et s'il la tue, comment accepter cette mort? J'aime la justice mais j'aime aussi ma mère.*»

Le 24 mars, il vint, avec ses enfants, résider au domaine de "La Palerne" près de L'Isle-sur-la-Sorgue. Pendant ce séjour, il travailla à l'adaptation du roman de William Faulkner, "*Requiem pour une nonne*".

Le 1^{er} avril, il rencontra, à la "Brasserie Lipp", Catherine Sellers, une autre comédienne incandescente qu'il avait vue dans "*La mouette*", de Tchékhov, et à laquelle il remit le manuscrit de l'adaptation de "*Requiem pour une nonne*", car, sans lui faire passer la moindre audition, il voulait qu'elle joue le rôle principal. C'est qu'il était tombé amoureux de cette jeune femme brune, frêle, gracile, pétillante, drôle, intelligente, cultivée et indépendante, qui partageait des goûts avec lui et qui, en plus, connaissait l'Algérie ; il s'en ouvrit dans ses "*Carnets*" : «*Pour la première fois depuis longtemps, touché au cœur par une femme, sans nul désir, ni intention, ni jeu, l'aimant pour elle, non sans tristesse.*» Mais elle savait que cette passion n'était pas exclusive, qu'il avait d'autres femmes dans sa vie en plus de son épouse, tout en continuant à entretenir, depuis de longues années, une relation intermittente avec Maria Casarès.

Le 18 avril, il refusa de signer l'appel de l'U.S.R.A.F. ("Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française"), commentant : «*Nous sommes coincés entre deux fanatismes, une fois de plus. Il n'y qu'à se taire et faire la guerre.*»

Comme il avait présenté à Gallimard «*une petite nouvelle...*» fut publié :

16 mai 1956
"La chute"

Roman de 160 pages

Dans un bar d'Amsterdam, Jean-Baptiste Clamence, ancien éminent avocat parisien, raconte à un interlocuteur indéterminé comment il a sombré dans la marginalité après n'avoir pas, une nuit, secouru une femme qui se noyait dans la Seine, son fantôme ne cessant de le poursuivre. Devenu, selon ses propres termes, «*juge-pénitent*», il dresse le procès de toute la société qu'il condamne avec une âpre ironie.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, "CAMUS, "La chute"".

En mai, Camus intervint auprès du président du conseil des ministres, Guy Mollet, et du gouverneur de l'Algérie, Robert Lacoste, et écrivit un article dans le journal "Le monde", pour protester contre l'arrestation de son ami, Jean de Maisonseul, qui, parce qu'il était un libéral anticolonialiste, était accusé d'atteinte à la sûreté de l'État. Le 10 juillet 1957, une ordonnance de non-lieu reconnut son innocence totale.

En juin, dans une note figurant dans un de ses "Carnets", il définit, pour un troisième «cycle» d'œuvres, qui aurait été celui de «l'amour», le projet d'écrire, à côté du roman intitulé "Le premier homme":

-Un essai central qui se serait appelé "Le mythe de Némésis" (pour lui, «déesse de la mesure, non de la vengeance»).

-Une pièce où il aurait fusionné les deux figures de Don Juan et de Faust en une seule (les titres qui apparurent à partir de 1954 étaient significatifs : "Don Juan Faust", "Don Faust ou le docteur Tenorio", "Don Faust et le docteur Juan", "Don Faust"). Pour Don Juan, mythe qui l'obséda sans doute toujours, il pensait à la pièce de Molière, "Dom Juan ou Le festin de pierre", commença la traduction de la pièce de Tirso, "El burlador de Sevilla y convivado de piedra", pensa aussi à une pièce de Lope de Vega, "La fianza satisfecha" où Don Juan s'appelle Don Leonardo, envisagea encore une pièce de José Zorilla, "Don Juan Tenorio". Si Don Juan séduit grâce à son désir et à sa capacité d'ensorcellement, et si Faust trouve la conviction sage dans l'amour, tous les deux, dans leur fusion, rencontreraient la jouissance du désir entourée d'une nouvelle valeur, l'amour. La spontanéité de Don Juan et la conduite réfléchie de Faust transformeraient le plaisir immédiat en une qualité différente, car la séduction ne suffit plus, tandis que l'amour offre une certitude.

Il passa la seconde moitié du mois de juillet et la première du mois d'août à "La Palerme", avec sa mère.

Le 24 août, il fit paraître dans "L'express" un article intitulé "**Fidélité à l'Espagne**", écrit à l'occasion du vingtième anniversaire du déclenchement de la guerre d'Espagne.

En dépit de sa santé souvent encore défaillante, il envisagea encore de consacrer une grande partie de ses forces au théâtre. Il fit jouer :

20 septembre 1956
"Requiem pour une nonne"

Pièce en deux parties et sept tableaux

Dans le Sud des États-Unis, Nancy Mannigoe, une servante noire, a assassiné l'enfant qui lui avait été confié. Autrefois prostituée, elle avait connu la mère de cet enfant, la Blanche Temple Stevens, dans un bordel de Memphis, où celle-ci avait été placée, après avoir été abandonnée au bord d'une route par Gowan Stevens, et avoir été violée par un gangster. Huit ans plus tard, Gowan l'a épousée, et ils ont eu deux enfants. Après que Nancy a été condamnée à mort, Temple confesse sa part de responsabilité dans le crime.

Pour un commentaire, voir, dans le site, "CAMUS, ses adaptations théâtrales"

Le 10 novembre, Camus réagit à l'entrée des chars soviétiques en Hongrie dans un texte publié dans la revue "Franc-tireur" intitulé "**Pour une démarche commune à l'O.N.U. des intellectuels européens**", et il signa un manifeste, publié dans "Le Figaro littéraire", en faveur de la Hongrie.

Le 11, il publia, dans la revue "Franc-tireur", une réponse à l'appel d'écrivains hongrois pour une démarche commune des intellectuels européens. En novembre, Camus publia, dans le journal "Franc-Tireur", un article en faveur des insurgés hongrois réprimés par les forces soviétiques, où il invita les écrivains européens à recourir à l'O.N.U..

Le 27, à Paris, lors d'un «meeting» des étudiants français en faveur de la Hongrie, fut lu un texte de lui intitulé "**Message à de jeunes Français en faveur de la Hongrie**" : «*Il nous a fallu, pendant dix ans, lutter d'abord contre la tyrannie hitlérienne et contre les hommes de droite qui la soutenaient. Et pendant dix autres années, combattre la tyrannie stalinienne et les sophismes de ses défenseurs de gauche.*»

1957

En février, au "Café de Flore", Camus fit la rencontre de Mette Ivers, dite Mi, jeune Danoise de vingt-cinq ans, mannequin chez le couturier Jacques Fath, et qui dessinait. Elle devint une de ses maîtresses, sans d'ailleurs comprendre pourquoi elle l'intéressait (il est vrai qu'elle partageait sa passion pour le football). Alors qu'il était hanté par la crainte de la déchéance qu'est la vieillesse, il se sentit renaître, et s'apprêta même à vivre avec elle, se contentant toutefois de l'installer dans une maison proche de la sienne à Lourmarin (ainsi, lorsqu'il partait «faire une promenade», toute la famille savait où il allait !). Il confia : «*Mi remplit les journées de beauté, de douceur.*»

Le 21 février, il publia, dans "France-Observateur", un article intitulé "**La gauche française contre Israël ?**" où il définit sa position par rapport aux événements israélo-égyptiens de 1956-1957.

Le même jour, il publia, dans la revue "Demain", un article intitulé "**Le socialisme des potences**" où, au sujet de la violente répression en Hongrie, il attaquait directement le ministre soviétique des Affaires étrangères, Dmitri Chepilov ; où, avec une lucidité prémonitoire (car ne pourrait-on pas recopier mot pour mot son constat de l'époque pour obtenir un tableau de la situation actuelle?), il signala : «*Le conformisme aujourd'hui est à gauche, il faut bien le dire. [...] La gauche est en pleine décadence, prison-mère des mots, engluée dans son vocabulaire, capable seulement de réponses stéréotypées.*»

Il publia :

Mars 1957
"L'exil et le royaume"

Recueil de nouvelles

"La femme adultère"
"Le renégat ou Un esprit confus"
"Les muets"
"L'hôte"
"Jonas ou L'artiste au travail"
"La pierre qui pousse"

Pour des résumés et des commentaires, voir, dans le site, "CAMUS, ses essais et nouvelles".

Le 15 mars, à la "Salle Wagram" à Paris, Camus fit un discours à un «meeting» en faveur des Hongrois insurgés contre le régime stalinien, et deux d'entre eux, réfugiés, Gyorgy Szabo et Balazs Nagy, s'y exprimèrent.

Le 18 mars, le discours fut publié dans l'hebdomadaire "Franc-Tireur".

Le 25 mai, il envoya une lettre à Guy Mollet, pour refuser de participer à la "Commission de sauvegarde des droits et libertés individuelles", qui avait été créée pour répondre à la pression de l'opinion qui s'inquiétait de plus en plus des excès de la répression militaire en Algérie, tant qu'il ne connaîtrait pas ses objectifs et ses pouvoirs.

Après s'être livré à une enquête très complète, avoir étudié des textes juridiques ou historiques, des rapports de médecins, il publia dans "La Nouvelle Revue française" (numéros 54 et 55) :

Juin et juillet 1957
"Réflexions sur la guillotine"

Essai

C'est un vigoureux plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort.

Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion".

La même année, l'essai parut avec un titre identique dans l'ouvrage "*Réflexions sur la peine capitale*" où il côtoya l'essai "*Réflexions sur la potence*" d'Arthur Koestler ainsi que "*La peine de mort en France*" de Jean Bloch-Michel.

En juin, Camus dirigea de nouveau le "Festival d'art dramatique d'Angers" où il mit en scène "*Caligula*" (cette histoire de conspiration romaine feutrée détonnant quelque peu en plein air et devant les magnifiques murailles du château !) et son adaptation de la tragi-comédie de Lope de Vega "**Le chevalier d'Olmedo**" (voir, dans le site, "CAMUS, ses adaptations théâtrales") qui, convenant mieux au lieu, transporta le public. Ce fut pour lui une autre occasion d'exprimer ses grandes préoccupations civiques et éthiques, le texte paraissant chez Gallimard la même année.

De la mi-juillet à la mi-août, il fut à Cordes-sur-Ciel dans le Tarn.

En septembre, furent publiés, dans le numéro 119 de la revue "*La révolution prolétarienne*", des extraits de la préface qu'il avait rédigée pour "*Moscou sous Lénine. Les origines du communisme*" d'Alfred Rosmer.

Ce mois-là, il séjourna à Sorel-Moussel., en Eure-et-Loir, chez Michel Gallimard.

Le 26 septembre, il écrivit une lettre au président de la République, René Coty, en faveur de plusieurs Algériens incarcérés dont certains risquaient la peine de mort.

À cette époque, Carl Viggiani, professeur à l'université Weysleyan, au Connecticut, lui envoya un questionnaire de quatorze pages, sur sa famille, ses études, ses expériences, ses opinions et ses sentiments, spécialement pour la période s'étendant de 1913 à 1943. Il répondit à toutes les questions, indiquant en particulier : «*J'ai découvert qu'un enfant pauvre pouvait s'exprimer et se délivrer par l'art.*»

Il donna une préface à la traduction en français par M.E. Coindreau de "*Requiem for a nun*" de Faulkner.

Jean-Claude Brisville publia la première étude sur Camus, qui fit de lui son dernier secrétaire.

Nouvelle qui fit sensation dans les milieux littéraires, sinon dans le monde entier, le 17 octobre 1957, l'Académie royale de Stockholm décerna à Camus, vingt ans seulement après sa première publication, la plus haute distinction qu'un écrivain puisse espérer, le Prix Nobel de littérature «pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant, les problèmes qui se posent de nos jours aux consciences humaines» ; elle rendait hommage à «un homme de la Résistance, un homme révolté qui a su donner un sens à l'absurde, et soutenir, au fond de l'abîme, la nécessité de l'espoir.» En France, l'ambassadeur de Suède le salua comme «un homme révolté qui a su donner un sens à l'absurde et soutenir, du fond de l'abîme, la nécessité de l'espoir, même s'il s'agit d'un espoir difficile, en rendant une place à la création, à l'action, à la noblesse humaine en ce monde insensé.»

Il apprit la nouvelle alors qu'il était en compagnie de Patricia Blake à laquelle il aurait alors confessé qu'il suffoquait.

Étant le neuvième Français à obtenir cette récompense prestigieuse (que partageaient avec lui seuls deux écrivains français vivants, Roger Martin du Gard [qui conseilla à son ami, qui était hésitant, d'accepter le prix, et lui donna des conseils pratiques pour sa conduite pendant les cérémonies] et François Mauriac), étant, à quarante-quatre ans, le plus jeune lauréat après Kipling, il accueillit avec modestie cette gloire internationale, la ressentant même comme un malentendu, en tout cas comme un poids et une manière d'être davantage exilé dans une célébrité qu'il assumait mal. Il aurait préféré que le prix fût décerné à celui qu'il admirait : Malraux.

Le 20 octobre, il confia à Nicola Chiaromonte : «*J'ai reçu cette nouvelle avec une sorte de panique. Ce qui m'aide, ce sont les signes de quelques-uns que j'aime.*»

Le 29 octobre, avec d'autres écrivains, il rédigea un télégramme au premier ministre hongrois, Janos Kadar, en faveur d'écrivains hongrois (Tibor Dery, Tibor Tardos, Zoltan Zelk et Gyula Hay) emprisonnés par le régime communiste. Le 31 octobre, les trois titulaires français du prix Nobel de littérature, Roger Martin du Gard, François Mauriac et Albert Camus, protestèrent contre cet emprisonnement.

Le 1er novembre, dans "Le Figaro littéraire", il défendit l'écrivain russe Boris Pasternak qui s'était décidé à braver tous les interdits pour faire publier en Italie une traduction de son roman, "Le docteur Jivago", qui était censuré en U.R.S.S. parce que, selon le chef du "Département de la culture", il avait osé «montrer les péripéties des années de la révolution avec les yeux de nos ennemis».

Le 5 novembre, fut publié, dans "Le Figaro", "**Un message d'Albert Camus aux écrivains hongrois en exil**". On allait apprendre, après sa mort, qu'il avait aidé matériellement les familles des écrivains hongrois exécutés ou emprisonnés.

Le 19 novembre, il adressa une magnifique lettre à son instituteur, Louis Germain, qui, en lui ouvrant la porte de la culture, l'avait arraché à la misère, avait déjoué la fatalité, le cours du destin. Il lui écrivait : «*Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est au moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé.*

Dans une lettre à Jean Grenier, il prévit : «*Je vais avoir plus d'ennemis que jamais*». Et, en effet, au sujet de celui que Robert Kanters appela «cet étrange météore», furent émises, dans les journaux et les revues littéraires, de multiples opinions disparates et contradictoires, parfois hâtives ; ses détracteurs parisiens ricanèrent et même huèrent :

-À droite, Jacques Laurent, dans "Arts", décréta : «En donnant son prix à Camus, le Nobel couronne une œuvre terminée» ; dans "Paris-presse", Kléber Haedens refusa de «célébrer l'homme à la bonne

conscience entre les dents, le champion immaculé des justes causes, le docte adversaire de la peine de mort», prétendant : «L'œuvre de Camus, c'est d'abord un conciliabule de produits congelés».

- À gauche, Bernard Frank crut pouvoir affirmer que, après le succès de *"L'étranger"*, «Camus n'osa plus bouger, de peur que l'illusion ne cesse, que quelque chose ne se casse. Il devint le petit propriétaire de sa gloire, bien décidé à l'exposer le moins possible.» ; Georges Ketman fleura «un je ne sais quoi de trompeur ou de faux, une nuance d'imposture» ; Pierre Daix vit en lui «ici un endormeur, ailleurs un prédictateur contre les révoltes» ; même son ancien ami, Pascal Pia, lui décocha cette flèche : «Camus n'est plus un homme révolté mais un saint laïc au service d'un humanisme abstrait» (dans *"Paris-Presse"* du 18 octobre).

Cela n'empêcha pas Camus de, cédant aux «pompes officielles», se rendre à Stockholm, accompagné de Francine à laquelle il déclara : «*J'ai honte. Je n'aurais pas dû venir. Mais je suis heureux que tu sois là. Je t'aime. On est comme des frère et sœur tous les deux.*»

Le 10 décembre, en habit de soirée (loué pour l'occasion), au «Palais des concerts» de l'Hôtel de ville de Stockholm, devant l'Académie royale, en même temps que les autres lauréats, il reçut, des mains de Gustave VI, roi de Suède, le prestigieux diplôme. Puis, à la fin du banquet qui clôturait les cérémonies de l'attribution des prix Nobel, vint son tour d'exprimer sa gratitude en prononçant, qu'il dédia à son instituteur, Louis Germain (bel hommage à l'école de la République !), son discours de réception du Prix Nobel (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Il accorda sa première interview à la revue anarcho-syndicaliste «Arbetarem», de Stockholm.

Le 12 décembre, il donna, à la «Maison des étudiants de l'Université de Stockholm», une conférence de presse.

D'abord, entre autres questions, on lui demanda : «Y a-t-il en France des écrivains contemporains avec lesquels vous vous sentez une fraternité d'âme?» ce à quoi il répondit : «*Oui, il y a beaucoup d'hommes en France avec qui je sens une fraternité profonde. Je citerai simplement deux noms, car ils sont significatifs pour moi. L'un est une personne morte : je veux parler de Simone Weil. Et il arrive que l'on se sente aussi près d'un esprit disparu que d'un esprit vivant. L'autre écrivain est notre plus grand poète français : René Char.*»

Plus tard, des étudiants algériens étant présents, la discussion tourna au débat, ce qui n'était pas pour lui déplaire, car ils lui posèrent des questions sur l'insurrection. Mais certains allèrent jusqu'à l'insulter. Et la discussion dérapa vraiment quand il fut interpellé de façon provocante par un étudiant kabyle qui l'agressa du haut d'une estrade : «Vous avez signé beaucoup de pétitions pour les pays de l'Est mais, depuis trois ans, vous n'avez rien fait pour l'Algérie !», ce qui était mal connaître son trajet intellectuel depuis 1935 ; il lui reprocha de ne pas s'engager pour l'indépendance, et cria : «L'Algérie sera libre !». Camus fut blessé de découvrir «*un visage de haine chez un frère*» ainsi qu'il le confia plus tard. Mais il ne perdit pas son calme. Il répondit que son silence n'était pas renoncement ; qu'il agissait discrètement, mais n'avait pas à le faire savoir, qu'il répugnait à donner ce genre de détail. L'étudiant lui coupa la parole. Camus, interrompu alors qu'il était sommé de lui répondre, lui demanda son âge, l'interpella à son tour : «*Vous êtes pour la démocratie?*» ; l'autre répondit : «Oui, je suis pour la démocratie !» Camus répliqua : «*Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'ai cessé d'agir. J'ai été et je suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice d'unir au lieu de diviser. Je puis vous assurer cependant que vous avez des camarades en vie aujourd'hui grâce à des actions que vous ne connaissez pas. C'est avec une certaine répugnance que je donne ainsi mes raisons en public. J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.*» (il avait déjà prononcé cette dernière phrase dans la conversation qu'il avait eue avec Emmanuel Roblès).

Cette version est celle que donna de l'échange, dans son article du 14 décembre, Dominique Birmann, correspondant du "Monde" en Suède ; il allait même produire la bande de son enregistrement pour attester que ces mots avaient bien été prononcés ; et Camus en confirma l'exactitude dans sa lettre au directeur du "Monde" du 17 décembre. Toutefois, en 1994, Carl Gustav Bjurstrom, traducteur en suédois du discours de Camus devant l'Académie du prix Nobel et témoin de la scène au côté de l'écrivain, livra une autre transcription, différente, plus vérifiable sans doute, au ton plus en rapport avec l'atmosphère, le climat d'énerver qui régnait alors : «*On jette en ce moment des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est là votre justice, je préfère ma mère à la justice*». Selon Dominique Birmann, des applaudissements nourris saluèrent la réponse de Camus. L'article fut repris par la presse internationale. Et on ne compte plus les interprétations et les citations plus ou moins déformées de ces dernières phrases qui sont parmi les phrases les plus célèbres, les plus controversées qu'il ait prononcées. S'y révélaient son désarroi, la confusion de ses sentiments.

Dès lors, Camus, qui passa sa vie à combattre pour la justice, allait se faire détruire. On ne lui pardonna pas d'avoir fait cette déclaration qui fut mal comprise, mal interprétée. En fait, par sa «mère», il entendait aussi la patrie algérienne dont il n'avait jamais admis qu'elle pouvait être amputée de ses compatriotes «pieds-noirs» ; et il n'avait jamais voulu insinuer que la justice n'était pas importante ; il avait voulu dénoncer le fait que les actes terroristes commis par le F.L.N. étaient auréolés de la quête d'une justice, mais marquaient son indifférence à l'égard de la vie d'innocents. Il comprenait qu'on puisse s'en prendre à des gens ou à des lieux faisant partie intégrante d'un système injuste ; qu'on puisse s'en prendre aux soldats d'une armée étrangère d'occupation. Mais il ne pouvait accepter qu'on s'en prenne à des civils, à des femmes ou à des enfants. Et, pour lui, l'injustice qu'on subit n'absout pas le crime qu'on se croit autorisé à commettre. La fin, aussi juste soit-elle, ne saurait légitimer des moyens immoraux. Pour ses opposants déchaînés, il était insoucieux de la justice et tout à la défense des petits Blancs d'Algérie, une thèse que Simone de Beauvoir reprit d'ailleurs dans "*La force des choses*", l'un de ses volumes de Mémoires. En effet, la gauche française profita de cette trop bonne occasion de faire payer, à cet homme au trajet impeccable, ses succès, sa réussite, sa droiture. Beuve-Méry, le patron du journal "Le monde", s'écria : «J'étais tout à fait certain que Camus dirait des conneries !» Avec une cruelle ironie, on signala qu'il avait alors l'attitude contraire de celle de son héros, Meursault, auquel on reprochait de ne pas avoir montré d'émotion lors de l'enterrement de sa mère !

Le 14 décembre, il donna, à l'université d'Uppsala, sa conférence intitulée "**L'artiste et son temps**".

Il revint de Suède dans un état de très grande fatigue, malade même. Mais il tint à venir se recueillir sur la tombe de son père au cimetière militaire de Saint-Brieuc.

Se réfugiant dans le monde du théâtre, il fit jouer "*Caligula*" sur l'étroit plateau du "Petit théâtre de Paris".

1958

Le 22 janvier, Camus participa à une fête du "Cercle des amitiés méditerranéennes" donnée en son honneur par des républicains espagnols. Il y fit une allocution intitulée "**Ce que je dois à l'Espagne**".

Il publia :

Janvier 1958
"**Discours de Suède**"

L'ouvrage réunit le discours prononcé à Stockholm (10 décembre 1957) et la conférence donnée à Uppsala (14 décembre 1957).

Voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion".

Ces "Discours de Suède", chaleureuses défenses de l'art et de la liberté, devinrent vite, à l'Est et au Sud, la bible des écrivains dissidents et persécutés. Mais, en France, la gauche reprocha à Camus de n'avoir rien dit des Arabes et des Berbères, de n'avoir rien fait pour l'Algérie ; il disait être toujours de gauche, mais était traité de complice des partisans de l'Algérie française, même s'il rappelait avoir été le premier journaliste à avoir été expulsé d'Algérie.

Le 20 mars, dans son article des "Nouvelles littéraires" consacré à ces discours de Stockholm, Robert Kemp put le qualifie de «grand penseur doublé d'un pur écrivain», dont la pensée «loyale et limpide» possède un fond «d'universalisme et d'humanitarisme» qui le rendit «sage et modéré», bien qu'il soit venu pour agiter les esprits et leur apporter «la guerre spirituelle, la vraie guerre et la bonne».

Le 5 mars, Camus rencontra de Gaulle. Dans un de ses "Carnets", il avoua être sorti totalement bouleversé de cet entretien : «*Comme je parle de risques de troubles si l'Algérie est perdue, et en Algérie même de la fureur des Français d'Algérie, de Gaulle me répond : "La fureur française? J'ai 67 ans et je n'ai jamais vu un Français tuer d'autres Français...sauf moi !".*

Le 17 mars, il envoya une lettre au président René Coty pour lui demander la grâce de l'étudiant Talel Abderrahmane, confectionneur de bombes pour le F.L.N., qui fut exécuté le 24 avril.

Du 26 mars au 12 avril, il fut en Algérie où il rencontra l'écrivain kabyle Mouloud Feraoun (constatant : «*Je me suis senti avec lui immédiatement à l'aise [...] Sa position sur les événements est celle que je supposais : rien de plus humain. Sa pitié est immense pour ceux qui souffrent mais il sait hélas que la pitié ou l'amour n'ont plus aucun pouvoir sur le mal qui tue, qui démolit, qui voudrait faire table rase et créer un monde nouveau.*»), et retrouva Tipasa.

À son retour, il nota : «*Étapes d'une guérison. Laisser dormir la volonté.*»

Le 13 mai, des militaires français déclenchèrent un coup d'État, le putsch d'Alger, pour imposer un changement de politique allant dans le sens du maintien de l'Algérie au sein de la République, ce qui conduisit au retour au pouvoir du général de Gaulle, ce que Camus vit avec déplaisir. Avec l'établissement de la Ve République, il se tint à l'écart, ne croyant pas à l'homme providentiel, se situant aux antipodes de sa volonté de restaurer «*l'autorité indivisible de l'État*», de faire procéder à l'élection de son «*chef*» au suffrage populaire, afin de tirer un trait sur le parlementarisme de la IV^e République au risque de confisquer la démocratie. Mais il n'allait pas, pour autant, montrer une hostilité systématique à de Gaulle, qu'il allait rencontrer pour lui demander la grâce de militants algériens, pour défendre aussi les objecteurs de conscience [qui refusaient de faire leur service militaire pour des raisons idéologiques].

Le 4 juin, en visite officielle, de Gaulle déclara aux Français d'Alger : «Je vous ai compris» ; puis, le 6 juin, à Mostaganem, il s'écria : «*Vive l'Algérie française !*», semblant montrer ainsi son soutien aux anti-indépendantistes français d'Algérie dont le slogan était justement «*Algérie française !*».

En juin, Camus fit un autre voyage en Grèce, son cinquième. À Athènes, il visita l'Acropole. Puis, de Rhodes, il navigua sur un yacht, dans les Cyclades et les Sporades, en compagnie de Michel Gallimard, de la femme de ce dernier, de leur fille, de Maria Casarès, d'Ilo et Mario Prassinos, et de leur fille. Il y retrouva les sentiments connus dans sa jeunesse lors des journées passées sur les plages d'Alger ; à des amis, il écrivit de là-bas : «*Je quitte le bateau le matin tôt, seul, et vais me baigner sur la plage de Rhodes à vingt minutes de là, seul. L'eau est claire, douce. Le soleil, au début de sa course, chauffe sans brûler. Instants délicieux qui me ramènent ces matins de la Madrague, il y*

a vingt ans, où je sortais ensommeillé de la tente, à quelques mètres de la mer pour plonger dans l'eau somnolente du matin.» Il reste que, lors de ce second voyage, comme il fut effectué en été, il ne put revivre l' enchantement qu'il avait connu auparavant au printemps ; ainsi, il nota à la date du 1er juillet, étant de retour à Athènes : «*Chaleur. Poussière*». Il alla encore à Delphes, Corinthe, Olympie, Mycènes, Argos. D'ailleurs, les notes prises lors de ce second voyage sont deux fois moins importantes que celles prises lors du premier, même si les deux voyages durèrent vingt jours ; et on trouve moins de notes personnelles. Il en revint avec un «*sommeil d'âme et de cœur*.»

À son retour, il mit au point un plan pour un statut politique de l'Algérie, qu'il exposa dans un article intitulé "Algérie 58" qui figure dans le recueil de textes qu'il publia alors :

Juin 1958
“**Actuelles, III**
Chronique algérienne 1939-1958”

Camus y réunit une grande partie des textes qu'il consacra à la question de l'Algérie, qui marquent en particulier son refus de l'indépendance, et les autres solutions auxquelles il pensa.

Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion".

Après cette publication, Camus refusa toute prise de position publique au sujet de l'Algérie. Mais il n'en continua pas moins à intervenir, à titre privé, pour défendre la vie ou la liberté de «libéraux» ou de combattants algériens emprisonnés, pour aller même, comme le révèlent des témoignages concordants (ceux de Germaine Tillion, de Jean Daniel), jusqu'à, à de nombreuses reprises, il intervenir directement pour demander, au président de la République, de Gaulle, la grâce de membres du F.L.N. condamnés à mort, dont, pourtant, il n'approuvait pas les actes terroristes qui lui inspiraient un dégoût profond lorsqu'ils étaient synonymes du meurtre de femmes et d'enfants, de populations innocentes.

Le 9 juin, il écrivit à Boris Pasternak pour lui faire part de son admiration et de leur commune façon de penser, disant se sentir uni à lui par «*une force de créativité et de vérité*», vouloir lui marquer sa «*gratitude et sa solidarité*».

En juillet 1958, il eut encore une relation avec «K.», Karin, une Suédoise de dix-huit ans !

En août, il signa (avec l'abbé Pierre, Bernard Buffet, Jean Giono, Jean Cocteau, Charles-Auguste Bontemps, Lanza del Vasto, Henri Monier, Paul Rassinier, Henri Roser, Robert Tréno) une lettre ouverte au président Charles de Gaulle au sujet des objecteurs de conscience [qui refusaient de faire leur service militaire pour des raisons idéologiques].

Malraux, le nouveau ministre de la culture, lui proposa la direction d'un grand théâtre parisien, le "Récamier" ou "l'Athénée". Pourtant, il n'est pas sûr qu'il y tenait vraiment car il préférait de beaucoup le travail en plein air qui se faisait au "Festival d'Angers" qu'il comptait d'ailleurs reprendre en 1960, espérant y ajouter Oran où, malgré la guerre, il aurait amené le théâtre sous les murs de Mers el-Kébir.

Le 22 août, à la mort de Roger Martin du Gard, il nota sobrement dans un de ses "Carnets" : «*On pouvait l'aimer, le respecter. Chagrin.*», et, le 30 août, il écrivit dans "Le Figaro littéraire" : «*La seule existence de cet homme incomparable aidait à vivre.*»

Le 23 octobre, «la Paix des braves» fut proposée au F.L.N. qui refusa l'offre, ne laissant, à des «Français» qui n'étaient pas de «gros colons» et qui, comme Camus, se disaient algériens, que ce choix : «la valise ou le cercueil».

En septembre, il fit un séjour dans le Vaucluse, rendant visite à son ami, René Char, à L'Isle-sur-la-Sorgue. Le 30 septembre, il confia à son cahier : «*Un mois passé à revoir le Vaucluse et à trouver une maison. Acquis celle de Lourmarin*». En effet, avec l'argent du Prix Nobel (dix-huit millions de francs de l'époque), il y acheta une ancienne magnanerie [ferme où l'on élève les vers à soie] aux volets verts, avec une terrasse arrondie et un cyprès. Réalisant un rêve d'enfant, il china pour la meubler, avant d'y accueillir femme et enfants. Catherine, adolescente à l'époque, se souvient : «Il était en symbiose avec cette lumière et cette terre de Provence. Il s'y déplaçait comme un chat. On sentait une forme de bien-être.» Dans le village, qui avait été séduit par sa simplicité, on respecta son anonymat ; ainsi, au restaurant Ollier où il avait coutume de boire son apéritif, le garçon, soucieux de garder secrète l'identité du prestigieux client, commandait : «Un pastis pour Monsieur Terrasse». Il fréquentait aussi bien le forgeron du village ou les brocanteurs que le poète René Char, mais il ne croisa jamais l'autre célébrité littéraire du village, l'écrivain Henri Bosco. Il offrit leurs maillots aux joueurs de l'équipe de football communale. Il n'avait que quarante-sept ans, et toute la vie devant lui, toute une œuvre encore à construire...

Il installa Miette Ivers dans une maison proche de la sienne. Lorsqu'il partait «faire une promenade», toute la famille savait où il allait.

Mais il faisait aussi son «*tour de plaine*», sur la route de Cavaillon, en passant par le magnifique château de Lourmarin, dans cette campagne austère, mais lumineuse et paisible.

Cette année-là, ayant accepté la réédition de son recueil, «*L'envers et l'endroit*», il lui donna une importante préface où il affirma qu'il lui restait beaucoup à dire, et que toute une part de lui-même ne s'était pas encore exprimée : «*Je continue de vivre avec l'idée que mon œuvre n'est même pas commencée.*» Il apposa une épigraphe due à Claudel : «Rien ne vaut contre la vie humble, ignorante, obstinée.» (*L'échange*). (voir, dans le site, CAMUS, ses essais et nouvelles).

1959

En janvier, Camus donna une préface à "Les îles" de Jean Grenier, où il écrivit : «*J'avais vingt ans lorsque, à Alger, je lus ce livre pour la première fois. L'ébranlement que j'en reçus, l'influence qu'il exerça sur moi, [...] je ne peux mieux les comparer qu'au choc provoqué sur toute une génération par "Les nourritures terrestres" [de Gide].*»

Le 11 janvier, il envoya une lettre au nouveau président de la République, de Gaulle, pour obtenir la grâce de trois condamnés à mort.

Le 30 janvier, il fit représenter au "Théâtre Antoine" son adaptation des "Possédés" de Dostoïevski (voir, dans le site, CAMUS, ses adaptations théâtrales) qui remporta un grand succès (le texte fut publié la même année chez Gallimard).

Ce succès incita une compagnie de tournées, la "Compagnie Herbert", à promener la pièce la saison suivante à travers les provinces et les pays de langue française. Camus entreprit alors de remanier la mise en scène, tandis que la distribution fut partiellement changée ; il envisagea même de tenir le rôle du narrateur (ainsi, le 4 janvier 1960, il aurait été à Tourcoing et non dans une Facel Vega lancée sur les routes de l'Yonne !), mais fut retenu par la rédaction de son roman, "Le premier homme". Il alla pourtant observer une représentation donnée à Marseille, et fut alors prise la dernière photo de lui.

Le 8 février, il écrivit une lettre au président du tribunal d'Alger en faveur d'Amar Ouzegane, homme politique algérien qui avait été arrêté en 1958, et qui allait rester en prison jusqu'en 1962.

Le 11, il écrivit une lettre au président de Gaulle, au nom du "Comité de secours aux objecteurs de conscience", dont il faisait partie, pour demander une mesure de grâce pour une trentaine d'objecteurs de conscience qui étaient emprisonnés depuis plus de vingt-sept mois, dont Messaoui Ahmed et Mimouni Abd el Kader.

Du 23 au 29 mars, il fut en Algérie avec Francine, qui, bien qu'elle était malade, avait dû venir à Alger où sa mère avait été opérée ; il nota : «*Elle souffre silencieusement.*» Il se retourna alors sur son passé, et se donna ce but : «*Je dois reconstruire une vérité après avoir vécu toute ma vie dans une sorte de mensonge.*» Au cours de ce séjour, il se rendit à Ouled-Fayet, le lieu de naissance de son père.

Au printemps, il se retira à Lourmarin avec femme et enfants, et, bien qu'il éprouvait de grandes difficultés à travailler, il continua la rédaction de son roman, "*Le premier homme*". Comme le révèlent d'ailleurs les derniers mots de ce livre dont le personnage voudrait trouver «*des raisons de vieillir et de mourir sans révolte*», il était fatigué de subir les sarcasmes du clan Sartre et la tragédie des Français d'Algérie ; il se disait malade des étiquettes qu'on lui collait ; il voulait échapper au Paris journalistique, mondain, s'éloigner de l'art, de l'édition qui préfère les clichés, les effets oratoires.

Le 12 mai fut diffusée l'émission télévisée "Gros plan" que Pierre Cardinal lui avait consacrée au moment où il mettait en scène son adaptation des "*Possédés*". Ne voulant pas, à cette occasion, se livrer à des considérations générales sur son œuvre, il préféra répondre à la question : «**Pourquoi je fais du théâtre ?**», expliquant son amour du théâtre et des comédiens en faisant appel à sa notion personnelle du bonheur : «*Une scène de théâtre est un des lieux du monde où je suis heureux. [...] Le théâtre est mon couvent.*» ; rappelant : «*En 1936, ayant réuni une troupe d'infortune, j'ai monté dans un dancing populaire d'Alger des spectacles qui allaient de Malraux à Dostoïevski en passant par Eschyle.*» ; se réjouissant : «*Vingt-trois ans après sur la scène du Théâtre Antoine, j'ai pu monter une adaptation des "Possédés" du même Dostoïevski. Étonné moi-même d'une rare fidélité ou d'une si longue intoxication, je me suis interrogé sur les raisons de cette vertu ou de ce vice, obstiné.*» ; dégageant les raisons qui le poussaient à n'être pas seulement un écrivain solitaire : «*Le théâtre m'aide aussi à fuir l'abstraction qui menace tout écrivain.*» - «*Un écrivain travaille solitairement. Est jugé dans la solitude. Surtout se juge lui-même dans la solitude. Cela n'est pas bon, ni sain.*»), mais aussi un metteur en scène qui, en dirigeant des comédiens sur le plateau d'un théâtre, exerçait un métier parmi les autres, et qui, comme les autres métiers, le mettait en contact avec une équipe, lui permettait de retrouver, lors des répétitions d'une pièce à monter pour le public, cette camaraderie, ce coude-à-coude, qu'il avait connus sur un terrain de sport, ou dans la rédaction de "Combat". Ainsi livrait-il une des clés de son œuvre et de sa personnalité. Révélant son sens théâtral profond, il fit encore savoir : «*Quand j'adapte, c'est le metteur en scène qui travaille selon l'idée qu'il a du théâtre. Je crois, en effet, au spectacle total, conçu, inspiré et dirigé par le même esprit, ce qui permet d'obtenir l'unité de ton, du style, du rythme qui sont les atouts essentiels d'un spectacle.*»

Du 6 au 13 juillet, il fut à Venise où il veilla à la mise en scène des "*Possédés*" au "Théâtre de La Fenice". Il confia à Maria Casarès : «*Venise, où je n'accepterai jamais de vivre, m'a paru cette fois-ci une ville fascinante, à la veille de disparaître dans la lagune, avec ses palais de plus en plus décrépits, et son replâtrage écaillé d'ancienne vedette.*»

Il passa le mois d'août à Lourmarin où il continua d'écrire "*Le premier homme*", confiant à Catherine Sellers qu'il n'en avait composé que la moitié.

Le 16 septembre, dans un discours radiotélévisé, le président de la République, de Gaulle, évoqua pour la première fois le «droit des Algériens à l'autodétermination», déclaration retentissante qui remettait en question son «*Je vous ai compris*» du 4 juin 1958.

Le 9 octobre, comme était tenu, à la "Salle de la Mutualité", un grand «meeting» pour commémorer la naissance et l'assassinat de Francisco Ferrer, pédagogue libertaire espagnol, Camus envoya un message.

Il fut à Lourmarin en novembre et décembre.

À la mi-décembre, il écrivit à sa mère : «*Je souhaite que tu sois toujours aussi jeune et aussi belle, que ton cœur, qui ne peut d'ailleurs changer, reste le meilleur de la terre.*»

Le 20 décembre, il envoya à R.D. Spector une interview sur son métier d'écrivain qui allait être publiée dans " US Venture" (printemps-été 1960). À la question : «Estimez-vous votre œuvre finie pour l'essentiel?», il répondit : «*J'ai quarante-cinq ans et une assez consternante vitalité.*» ; à la question : «Quel souhait formuleriez-vous à cette étape de votre vie?», il répondit : «*"En une surabondance de forces vivifiantes et réparatrices, les malheurs mêmes ont un éclat solaire et engendrent leur propre consolation"* dit Nietzsche. C'est vrai, je le sais, je l'ai éprouvé. Et je demande seulement que cette force et cette surabondance me soient de nouveau données, de loin en loin au moins. On peut souhaiter sans doute, et je le souhaite aussi, une flamme plus douce, un répit.» ; à la question : «Qu'est-ce que les critiques français avaient pu négliger dans votre œuvre», il répondit : «*la part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif.* Il reprocha aux critiques littéraires de trop s'intéresser aux idées, et d'avoir justement négligé cette «part obscure» de son œuvre. Il déclara encore vouloir «refuser d'être un fanatique sans cesser d'être un militant».

Le 28 décembre, il écrivit à Jean Grenier : «*Depuis le 15 novembre, je me suis retiré ici pour travailler et j'ai en effet travaillé. Les conditions de travail pour moi ont toujours été celles de la vie monastique : la solitude et la frugalité.*»

Le 29 décembre, il envoya sa réponse à un questionnaire envoyé par une revue d'Argentine, "Reconstruir, revista libertaria". À la question : "Comment voyez-vous l'avenir de l'humanité? Que devrait-on faire pour arriver à un monde moins opprimé par le besoin et plus libre?", il répondit : «*Donner, quand on peut. Et ne pas haïr, si l'on peut.*» ; et il indiqua encore : «*Je crois en une Europe unie, s'appuyant sur l'Amérique latine, et plus tard - quand le virus nationaliste aura perdu de sa force - sur l'Asie et sur l'Afrique.*»

Il préparait pour le théâtre, d'une part, un "*Don Faust*" ; d'autre part, une adaptation des "*Frères Karamazov*", avec Dominique Arban, qui aurait été mise en scène par Jean-Louis Barrault.

Restant fidèle à l'esprit qui l'animait quand il participait, à Alger, au "Théâtre du Travail" et au "Théâtre de l'Équipe", il s'employait à l'adaptation et à la mise en scène d'"*Othello*" de Shakespeare.

Il donna une préface à une réédition de "*Les îles*" de Jean Grenier où il salua ce maître «*né sur d'autres rivages, amoureux lui aussi de la lumière et de la splendeur des corps, qui vint nous dire, dans un langage inimitable, que ces apparences étaient belles, mais qu'elles devaient périr et qu'il fallait alors les aimer désespérément. [...] "Les îles" venaient, en somme, de nous initier au désenchantement ; nous avions découvert la culture. [...] La mer seule peut nous offrir une île. [...] Les grandes révélations qu'un homme reçoit dans sa vie sont rares mais elles transfigurent, comme la chance, l'être passionné de vivre et de connaître.*»

1960

Pour célébrer le Nouvel An, Camus vint à Lourmarin, dans la maison dont il profitait pleinement, avec Francine, la mère et la sœur de celle-ci, ainsi que Michel Gallimard, sa femme, Janine, et leur fille, Anne. Ils réveillonnèrent joyeusement. Il devait rentrer à Paris avec ses enfants et Francine, par le train. Mais les Gallimard lui proposèrent de le faire avec eux, en voiture ; Francine l'y incita et, malgré

sa prévention contre l'automobile, il accepta l'invitation. Le 2 janvier, femme et enfants prirent le train du retour à Avignon. Le 3 janvier au matin, après que Camus ait griffonné un mot sur un texte que venait de lui envoyer son ami, René Char, et qui s'intitule, "La faux relevée" ; et que, dans sa dernière lettre à Catherine Sellers, il ait indiqué : «*Mardi? Disons, en principe, pour faire la part des hasards de la route.*», lui et les Gallimard, ainsi que leur chien, Floc, montèrent dans la "Facel Vega 355", une voiture de sport de 355 chevaux que venait d'acquérir Michel Gallimard, et qu'il conduisait, Camus étant à son côté et lui parlant de son roman, "Le premier homme" dont le manuscrit de cent quarante pages se trouvait, avec "Le gai savoir" de Nietzsche et une édition bon marché d'"Othello" de Shakespeare, deux livres qu'il relisait alors, dans une sacoche de cuir placée dans le coffre.

Ils prirent la nationale 7. Ils déjeunèrent à Orange. Ils s'arrêtèrent pour la nuit à Thoisey, au "Chapon fin", restaurant classé deux étoiles au Michelin ; le dîner fut joyeux car on fêta le dix-huitième anniversaire d'Anne qui évoqua son désir de devenir comédienne, ce à quoi Camus l'encouragea.

Le matin du 4 janvier, les amis repartirent tranquillement. Ils prirent le temps de déjeuner à Sens, à l'"Hôtel de Paris". Michel Gallimard reprit le volant, Camus étant à son côté, Janine et Anne à l'arrière. Alors que la voiture se trouvait sur la nationale 5 à la hauteur de Villeblevin, près de Montereau (Yonne), qu'elle roulait à très vive allure (150 km/h selon certains), car le temps était clair, la chaussée, toute droite, n'était pas glissante, à 14h15, elle fit une brusque embardée (les gendarmes allaient penser qu'un pneu avait éclaté), se déporta et vint, avec un «bruit terrible», percuter de plein fouet un platane avant de rebondir sur le suivant, treize mètres plus loin. Camus fut tué sur le coup, tandis que Michel Gallimard, très grièvement blessé, allait décéder cinq jours plus tard, et que les deux passagères restèrent indemnes (quant au chien, il s'était volatilisé). Dans le coffre de la voiture qui ne s'était pas enflammée, on trouva le manuscrit du "Premier homme" avec les deux livres. Fait étonnant : c'est un médecin nommé Camus qui vint constater le décès de l'écrivain. Emmanuel Roblès, venu s'incliner devant le corps de son ami, découvrit en soulevant le linceul «le visage d'un dormeur très las», avec une égratignure en plein front, «comme un trait définitif en travers d'une page».

Le corps fut, toute la nuit, veillé dans la grande salle de la mairie de Villeblevin, par les conseillers municipaux, les gendarmes et quelques paysans. Le lendemain, il fut transporté à Lourmarin où les obsèques se déroulèrent dans la matinée, avant que tous les amis, aussitôt prévenus, ne soient arrivés. Puis il fut enterré dans un rectangle de verdure protégé par quatre cyprès, où le moindre souffle apporte le parfum d'un buisson de romarin ; aujourd'hui, il ressemble à un jardin fou, apparemment laissé à lui-même, car c'est au milieu de fougères, de myosotis et de soucis qu'une pierre rectangulaire, grise et brute, porte simplement le seul nom d'Albert Camus suivi de ces deux dates : 1913-1960. L'étudiant kabyle qui l'avait agressé verbalement à Stockholm vint s'y recueillir pour lui demander pardon.

Quelques heures après l'accident, la nouvelle était tombée à Paris. Roger Nimier était en train de boucler le numéro d'"Arts" du 6 janvier ; au marbre, il improvisa une nécrologie sensible et impertinente. Même ses pires contempteurs s'inclinèrent devant un destin si tôt brisé. Le 7 janvier, Sartre, qui fut toujours très fort dans les éloges funèbres, publia, dans "France-Observateur", un article intitulé "*L'accident qui a tué Camus, je l'appelle scandale*", qui fut l'article le plus sincère, le plus émouvant et le plus riche qu'on ait alors écrit ; il rendit un émouvant hommage à l'ami avec lequel il avait rompu : «Nous étions brouillés, lui et moi. Une brouille, ce n'est rien - dût-on ne jamais se revoir - tout juste une autre manière de vivre ensemble et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous est donné. Cela ne m'empêchait pas de penser à lui, de sentir son regard sur la page du livre, sur le journal qu'il lisait et de me dire : "Qu'en dit-il ? Qu'en dit-il EN CE MOMENT?" [...] Il représentait, en ce siècle, et contre l'Histoire, l'héritier actuel de cette longue lignée de moralistes dont les œuvres constituent peut-être ce qu'il y a de plus original dans les lettres françaises. Son humanisme tête, étroit et pur, austère et sensuel, livrait un combat douteux contre les événements massifs et difformes de ce temps. Mais, inversement, par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, au cœur de notre époque, contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral. Il était pour ainsi dire cette inébranlable affirmation. Pour peu qu'on lût ou qu'on réfléchît, on se heurtait aux valeurs humaines qu'il gardait dans son poing serré : il mettait l'acte politique en question. Il fallait le tourner ou le combattre : indispensable en un mot, à cette tension qui

fait la vie de l'esprit. Son silence même, ces dernières années, avait un aspect positif: ce cartésien de l'absurde refusait de quitter le sûr terrain de la moralité et de s'engager dans les chemins incertains de la pratique. Nous le devinions et nous devinions aussi les conflits qu'il taisait: car la morale, à la prendre seule, exige à la fois la révolte et la condamne. [...] On a assisté à une conjonction exceptionnelle entre un homme, une époque et une œuvre. Il faudra apprendre à voir cette œuvre mutilée comme une œuvre totale [...] Nous reconnaîtrons dans cette œuvre et dans la vie qui n'en est pas séparable la tentative pure et victorieuse d'un homme pour reconquérir chaque instant de son existence sur sa mort future.» (l'article allait figurer dans "Situations IV"). Sartre avait bien vu que cette mort donna à l'œuvre son unité. Pour Pierre-Henri Simon, «venues de l'ancien compagnon changé en adversaire, ces louanges étaient lourdes de sens et le situaient mieux que n'avait fait aucun discours critique, aucun panégyrique officiel.»

Le 17 avril, René Char consacra à son ami un poème, "L'éternité à Lourmarin", où il écrivit : «Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler et ce n'est pas le silence. [...] À l'heure de nouveau contenue où nous questionnons tout le poids d'éénigme, soudain commence la Douleur, Celle de compagnon à compagnon, que l'archer cette fois, ne peut pas transpercer.»

On fut, dans le monde entier, frappé par cette mort prématuée, à l'âge de quarante-sept ans, d'un écrivain aussi important. On remarqua que l'accident de voiture qui lui coûta la vie entraînait bien dans «les sanglantes mathématiques qui ordonnent notre destin» que décrivait "Le mythe de Sisyphe". Cette mort brutale, si elle participait du romantisme des bolides fut, en quelque sorte, cette mort absurde qu'il n'avait jamais cessé de prévoir ; en fonction de laquelle, dans la fièvre, il avait conçu sa vie et son œuvre, du fait de la conscience à la fois lucide et révoltée de la mort qui s'exprime dans tous ses écrits. L'événement fit apparaître la place qu'occupait dans les consciences cet homme qui se voulait plus un témoin qu'un guide, qui avait eu une courte vie haletante.

En dépit de son prix Nobel de littérature, lui, qui avait été l'une des personnalités les plus célèbres des années cinquante, n'était plus dans l'air du temps car il était de gauche mais anticomuniste, alors que le marxisme dominait la vie intellectuelle, qu'il était en faveur d'une Algérie égalitaire rattachée à la France, alors que l'indépendance semblait de plus en plus inévitable. Il était un penseur moqué, un écrivain considéré comme fini, dont les idées n'étaient que de la philosophie pour lycéens, dont le style était facile, pompier, voire scolaire. Les commentaires émouvants qui accompagnèrent sa mort tragique ne leurraient personne : ce que l'on saluait, c'était une injustice, une mort trop prématuée.

En mars, Philippe Sollers, dans le premier numéro de la revue "Tel quel", consacra à Camus un article, nuancé mais déjà critique, où, s'il reconnut qu'il était mort, trois mois plus tôt, d'«une mort, particulièrement atroce», pointa chez l'auteur de "Noces", de "L'été", de "L'étranger" (livres dans lesquels il salua «tel ou tel passage dicté par un air lumineux et vif, qui semble soudain plus vrai et d'une évidence [...] criante»), «une contradiction esthétique entre une pensée trop vive pour son style qui, à la fin, ne la supporta plus, et revint de lui-même à une matière rassurante», «muni d'une morale simplifiée.» Jugement qui, semble-t-il, n'a pas changé puisque Sollers republia ce texte en 1996 dans "L'infini".

En mars encore, "La Nouvelle Revue Française" publia "Hommage à Albert Camus (1913-1960)" qui contenait les articles de nombreux auteurs : Maurice Blanchot ("Albert Camus") - Brice Parain ("Un héros de notre temps") - Jean Grenier ("Il me serait possible...") - Emmanuel Roblès ("Jeunesse d'Albert Camus") - Jean-Claude Brisville ("Le sourire et la voix") - Philippe Hériat ("La chaleur humaine") - Jean Blanzat ("Première rencontre") - Gabriel Audisio ("L'Algérien") - Georges Lambrichs ("Fier et anxieux") - Jean-Louis Barrault ("Le frère") - Robert Mallet ("Présent à la vie, étranger à la mort") - Dominique Aury ("Deux places vides") - Dionys Mascolo ("Sur deux amis morts") - Étiemble ("D'une amitié") - Jean Grosjean ("Michel Gallimard") - Pierre Herbart ("Pas de temps à perdre") - Roger Grenier ("À Combat") - René de Solier ("Sens du journalisme critique") - Franz Hellens ("Le mythe chez Albert Camus") - Henry Amer ("Le mythe de Sisyphe") - Maurice-Jean Lefebvre ("Deux états d'une pensée") - Jean Starobinski ("Dans le premier silence") - René Micha ("L'agneau dans le placard") - Jean Vilar ("Camus régisseur") - Franck Jotterand ("Sur le théâtre d'Albert Camus") - R.-L. Bruckberger ("Une image radieuse") - Georges Anex ("L'indifférence") - Claude Vigée ("La nostalgie du sacré chez Albert Camus") - William

Faulkner ("L'âme qui s'interroge") - Salvador de Madariaga ("L'esprit et le cœur") - Gianna Manzini ("Pris au piège de la poésie") - Angus Wilson ("Albert Camus") - Camilo José Cela ("Écrit sur la mort d'Albert Camus et à la lumière de son flambeau") - Justin O'Brien ("De mémoire de francophile américain...") - Miguel Delibes ("Albert Camus") - Giacomo Antonini ("Albert Camus et l'Italie") - Guy Dumur ("Une génération trahie") - Jean-Paul Weber ("Découverte de Meursault") - Jean Forton ("Camus") - Jacques Malori ("Une correspondance") - Marc Beigbeder ("Albert Camus de Sousse") - Jacques de Lacretelle ("Haute mer") - Marc Bernard ("La contradiction d'Albert Camus") - André Berne-Joffroy ("Le silence d'Albert Camus") - Roger Judrin ("Sisyphe et le vent") - André Dhôtel ("Le soleil et la prison") - René Ménard ("Albert Camus devant un secret") - Georges Perros ("L'homme fatigué").

En 1961, l'ami de Camus, Louis Bénisti eut le courage, en pleine guerre d'Algérie, d'ériger à Tipasa, face à la mer, au milieu des ruines romaines, une stèle en l'honneur de Camus où furent inscrits ces mots : «*Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure, Albert Camus, "NoCES à Tipasa".*» Ce monument est le seul hommage rendu à Camus en Algérie, pays bien ingrat vis-à-vis d'un écrivain qui le représente si bien dans le monde entier.

En 1962, Ionesco a pu écrire dans "Notes et contre-notes" : «Nous avions tellement besoin de ce juste. Il était, tout naturellement, dans la vérité. Il ne se laissait pas prendre par le courant ; il n'était pas une girouette ; il pouvait être un point de repère.»

Le 13 mai de cette année, dans un article de "L'express", Robert Kinters se demanda : "Camus, prince des bien-pensants ou de la révolte?" pour dénoncer le caractère moralisateur de son œuvre. Le même critique allait encore voir en lui «le dernier grand paladin de l'humanisme laïc traditionnel, le dernier grand représentant du centre-gauche» (dans un article du "Figaro littéraire", le 5 janvier 1970).

On continua à publier l'œuvre de Camus :

1961
"Désert vivant"

Camus avait participé à cet ouvrage collectif consacré à la faune et à la flore du désert.

On y lit : «*Le désert est une terre de beauté, inutile et irremplaçable. Les seules moissons dont il se couvre sont de fleurs et non qu'un jour ou deux pour germer, gonfler et disparaître [...] Mais à vivre dans le désert, on apprend à recevoir du même cœur le dénuement et la profusion. L'éternité du monde est fugitive, la fleur d'un seul jour justifie à certains instants toute l'histoire des hommes. C'est là ce qu'enseigne le désert et, dès lors, on peut attendre l'aube où tout est réconcilié, la pluie soudaine et brève où, selon Valéry, l'on se jette à genoux. On attend, aussi longtemps qu'il le faut, et un jour le rendez-vous est pris, l'aube et la pluie sont là. Il est bien vrai que, malgré leur violence, orages et torrents passent sur le désert comme l'ombre d'un nuage à la surface des grands océans. Sur l'immensité desséchée, ils laissent seulement une rosée rapide et insuffisante. Et cependant, à certaines saisons du moins, cette rosée suffit pour qu'une nuit sables et pierres disparaissent sous les fleurs. L'eau mouille fugitivement l'écorce de la steppe jaune et le lendemain une mer éclatante y roule ses courtes crinières fleuries.*»

1962
"Carnets I. Mai 1935-février 1942"

Voir, dans le site, "CAMUS, ses "Carnets""

1962
'Théâtre, récits, nouvelles'

C'était le premier volume des "Œuvres complètes" de Camus dans la "Bibliothèque de la Pléiade".

1964
"Carnets II. Janvier 1942 - mars 1951"

Voir, dans le site, "CAMUS, ses "Carnets""

1965
"La postérité du soleil"

C'est un «*livre sur le Vaucluse*» coécrit par Camus et Char, comportant un texte d'ouverture de celui-ci qui est un hymne à l'amitié. Ils affirment leur amour commun pour ce terroir, et vont jusqu'à penser que, même le soleil disparu, il restera encore la lumière et l'espoir : «*Demain, oui, dans cette vallée heureuse, nous trouverons l'audace de mourir contents !*»

L'ouvrage fut publié à cent vingt exemplaires par l'éditeur suisse Edwin Engleberts.

1965
"Essais"

C'était le deuxième volume des "Œuvres complètes" de Camus dans la "Bibliothèque de la Pléiade". Il contient : "L'envers et l'endroit" - "Noces" - "Le mythe de Sisyphe" - "Lettres à un ami allemand (1943-1944)" - "Actuelles I, chroniques 1944-1948" - "L'homme révolté" - "Actuelles II, chroniques 1948-1953" - "L'été" - "Actuelles III, chronique algérienne 1939-1958" - "Réflexions sur la guillotine" - "Discours de Suède (1957)" - "Essais critiques : Introduction aux "Maximes" de Chamfort" ; "Avant-propos à "La maison du peuple", de Louis Guilloux" ; "Rencontres avec André Gide" ; "L'artiste en prison" ; "Roger Martin du Gard" ; "Sur "Les îles", de Jean Grenier" ; "René Char" ; "Métaphysique chrétienne et néoplatonisme" - Articles, préfaces, interviews, inédits.

Le 5 janvier 1965, Guy Dumur, dans "Le nouvel observateur", estima que la pensée de Camus est d'une grande valeur tant par son message que par son engagement : «Camus s'est senti totalement engagé par les idées qu'il avait trouvées. [...] Il exprime des sentiments vécus. [...] Il a posé de manière implacable les quelques questions essentielles à l'homme et à l'homme du vingtième siècle.» ("Camus, l'autodidacte").

Le 6 janvier, dans "Arts", Roland Barthes publia un article intitulé "Pourquoi Camus plaît-il toujours?". En effet, à l'étranger, notamment dans les démocraties populaires et en Amérique du Sud, on l'appréciait. Mais, en France, les élites et les avant-gardes continuaient de se détourner dédaigneusement de lui.

On le constata particulièrement quand, le 1^{er} janvier 1970, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, "Les nouvelles littéraires" firent paraître un article qui présentait le jugement de jeunes écrivains sur lui ; dans l'ensemble, ce jugement était très dur ; retenons celui d'un jeune romancier de vingt-sept ans, Alexandre Kalda, qui s'attaqua violemment à sa pensée, lui reprochant d'être «un homme philosophiquement impuissant», c'est-à-dire «un homme qui ne connaît pas la vie, et qui se forge une existence dont il rejette la faute sur une société à son image à laquelle il demande de le broyer.»

La même année, Jean-Jacques Brochier publia "Camus, philosophe pour classes terminales", un essai pamphlétaire où, se présentant en digne successeur des existentialistes dans la querelle qui les avait opposés à Camus lors de la parution de "L'homme révolté" (qu'il traitait de «canular»),

entendait, vingt après, s'opposer à l'espèce de consensus qui s'était fait autour de son œuvre qui, selon lui, n'avait connu aucun «purgatoire» ; à la fausse réputation dont il bénéficiait de part et d'autre de l'hémicycle universitaire ; à «l'invraisemblable succès de Camus dans l'enseignement secondaire». Pour cela, il lui fallut :

- contester qu'on puisse le classer parmi les philosophes (étiquette que Camus avait d'ailleurs toujours récusée) ; en soutenant qu'il n'avait apporté qu'une version modernisée de Descartes ; en considérant qu'il n'était pas compétent pour parler philosophie, qu'il n'était pas tout à fait au niveau qu'exigeaient les joutes intellectuelles du temps, que sa pensée manquait de teneur conceptuelle ;
- prétendre qu'il se méfiait de la pensée ;
- ne lui reconnaître qu'un certain sentiment mal défini de l'existence ;
- déclarer qu'il détestait l'idéologie, qu'il ne savait pas ce que c'est ; qu'il ne comprenait rien à Hegel ; qu'il prenait Marx pour une tireuse de cartes qui travaillerait avec des flics ;
- l'accuser d'abhorrer l'Histoire ; d'avoir refusé autant la dialectique qu'une certaine vision de l'Histoire ; d'avoir pu avancer que la logique extrême de l'Histoire la mène à se transformer en crime objectif ;
- mettre en évidence l'incohérence de sa pensée politique puisque, après avoir été membre du Parti communiste, il avait manifesté son anticomunisme et son antisoviétisme en commettant d'ailleurs des erreurs d'interprétation et de jugement de l'œuvre de Marx ;
- vitupérer cet homme qui se disait de gauche mais était coupable de tiédeur révolutionnaire ; qui avait promu une révolte qui n'est qu'une forme édulcorée de la vraie révolte, qui confondait morale et politique, faisant donc le jeu de la réaction en cherchant «désespérément une inexistante troisième voie», en se voulant «l'homme de la mesure» ; qui, malgré son action dans la Résistance ou à la tête de "Combat", n'était qu'un «mou» qui s'était fourvoyé dans sa «recherche d'une démocratie vivante» ; qui était même vraiment réactionnaire, un disciple du contre-révolutionnaire catholique Joseph de Maistre ; qui avait, dans "Noces", exprimé une «philosophie pétainiste » dans sa nostalgie de sa terre natale, ce qu'on a appelé la «nostalgérie» ;
- lui reprocher son attitude sur la question de l'Algérie puisqu'il avait vu des «bandits» dans les fellaghas qui combattaient pour une indépendance qui était, à ses yeux, une outrance inacceptable et un outrage à sa personne ;
- l'excommunier pour avoir osé cracher à la figure de Dieu, ce qui serait toutefois une manière de le reconnaître, une manière de plus en plus à la mode ; ce qui ne l'aurait pas empêché de jouir de l'absolution des chrétiens qui ont cru voir en lui l'écrivain-héros auquel cependant la grâce a manqué ; qui se reconnaissent en lui alors qu'il est athée, et qu'il bénéficie en même temps de l'adhésion des athées qui louent en lui le champion d'une pensée purement humaine ;
- lui dénier la qualité de «belle âme écartelée», refusant de choisir, renvoyant dos à dos les idéologies communiste et libérale, en véritable tenant de la morale kantienne, du précepte chrétien : «Tu ne tueras point», rejetant le recours à la violence ;
- mettre en doute sa «hauteur de vues», son «honnêteté», son «esprit de liberté dans le dialogue», son «intransigeante modestie dans la justice» ;
- ridiculiser une morale qui n'aurait été qu'un réseau d'émotions, car il aurait déployé une bonne volonté sentimentale assez significative de l'esprit de la Libération ;
- évaluer que, en fait, il ne contesta rien, n'ayant que ce petit poil d'angoisse qui rappelle "La princesse de Clèves" et les "Souvenirs d'égotisme", œuvres si françaises ;
- ne voir, dans son soleil, qu'un thème littéraire, et railler sa volonté de s'élever vers une «pensée solaire», d'atteindre un équilibre entre la condition humaine et la communion avec la nature, aspiration qui répondrait à «l'intransigeance exténuante de la mesure» ("L'homme révolté") ;
- refuser toute valeur à son hypothétique «pensée méditerranéenne» par rapport à «l'idéologie allemande» ;
- se moquer d'un tissu de fausses comparaisons et d'amalgames qui ne serait pas sans rappeler Malraux ;
- reconnaître seulement que ce «raconteur de paraboles» écrivait bien, en étant toutefois «plus un écrivain de la réflexion qu'un écrivain de la description», faisant d'ailleurs preuve de maladresse dans le choix de son vocabulaire

Après un tel réquisitoire, constatons seulement que l'indigence du propos renvoie nécessairement à l'idéologie qui le sous-tend, et disons-nous, avec Talleyrand, que «Tout ce qui excessif est insignifiant». Encore une fois, démonstration fut faite que les valets du dogme sarrien étaient toujours actifs. Jean-Jacques Brochier allait d'ailleurs encore, en 1993, affirmer préférer avoir eu tort avec Sartre que raison avec Camus !

En juin 1970, Roger Quilliot ouvrit, à Clermont-Ferrand, le "Centre de recherches Albert Camus".

Cette année-là, à l'université de Floride, se tint le "Colloque Camus 1970". On s'y demanda où il en était, s'il traversait un purgatoire, s'il subissait le classique phénomène de désaffection post mortem qui n'est jamais qu'une forme de conformisme sous des airs d'iconoclastie. On constata qu'il avait cessé d'être un écrivain à la mode, qu'il avait été remplacé par les adeptes du "Nouveau Roman" et du structuralisme, ce à quoi il avait d'ailleurs ouvert la voie, son œuvre ayant été critique avant d'être créatrice, ses personnages expliquant le monde au lieu de le vivre. On pensa qu'il ne survivrait pas à son époque et aux problèmes qu'elle suscitait, qu'il n'avait pas eu le courage de choisir entre un univers de formes qui eussent pu animer son athéisme de commande, et la spiritualité sans ambages.

En 1971, dans le premier tome des "Cahiers Albert Camus", fut publiée "***La mort heureuse***", le premier roman qu'il écrivit entre 1936 et 1938 (voir, dans le site, "[CAMUS, "La mort heureuse"](#)").

En 1974, Cécile Clairval réalisa un film de 92 minutes intitulé "*Albert Camus*", où ses différentes facettes (l'intellectuel progressiste, le résistant, le «pied-noir» en position décalée refusant de s'engager à propos de la guerre d'Algérie, le moraliste percevant l'absurdité du monde) furent tour à tour évoquées par ses amis, ses familiers et ses confrères.

Comme Camus l'avait prévu dans "*La chute*", faisant dire à Clamence : «*Comme nous aimons les amis qui viennent de nous quitter, n'est-ce pas? Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre ! [...] Nous sommes toujours plus justes et plus généreux avec les morts.*» (page 40), il bénéficia enfin d'un mouvement d'unanimité qui se fit autour de lui après sa mort. À la fin des années 1970, on assista à sa réhabilitation :

-D'une part, par des écrivains : Soljenitsyne, Milosz, Paz, Vargas Llosa, Ionesco ;
-D'autre part, par des hommes politiques français : comme il leur fallait de nouvelles références, tous les courants démocratiques se mirent à le citer ; des socialistes le revendiquèrent avec plus ou moins de conviction car, si Badinter et Maurois avaient vraiment de la sympathie pour lui, le machiavélisme de Mitterrand s'accordait assez mal à la bienveillance de l'écrivain ; il n'y eut guère qu'au "Front national", ou sans doute du côté de Chevènement, qu'on s'abstint.

En 1978, on publia "***Journaux de voyage***", en réunissant sous ce titre les notes, retirées dans l'édition des "Carnets", qui concernaient, d'une part, le voyage aux États-Unis effectué par Camus de mars à mai 1946 ; d'autre part, le voyage en Amérique du Sud qu'il fit de juin à août 1949. On constate qu'il se montra un observateur amusé ou agacé, curieux ou désillusionné.

En 1979, le sociologue Pierre Bourdieu, qui montrait, dans son essai intitulé "*La distinction*", que les pratiques culturelles, en apparence le fruit de préférences individuelles, dissimulent en réalité une logique sociale qui se superpose à la lutte des classes, reprit de nouveau le procès intenté à Camus

par les intellectuels de gauche procommunistes, en qualifiant "L'homme révolté" de «bréviaire de philosophie édifiante sans autre unité que le vague à l'âme égotiste qui sied aux adolescences hypokhâgneuses et qui assure à tout coup une réputation de belle âme.»

En 1980, on publia "**Carnets III. Mars 1951-décembre 1959**".

Voir, dans le site, "CAMUS, ses "Carnets""

En 1982, se tint, à Cerisy-la-Salle, un colloque intitulé "Albert Camus : œuvre ouverte, œuvre fermée?", le premier à se tenir en France. Il vit naître la "Société des études camusiennes".

En 1984, la fille de Camus, Catherine, renonçant à son métier d'avocate, s'engagea, avec un grand courage, dans la gestion de l'œuvre de son père, se plaisant à dire que, plutôt qu'une «ayant-droit» (elle est aujourd'hui l'une des ayant-droit les plus actives et les plus riches de la littérature, sa situation enviable lui valant d'ailleurs des critiques très violentes !), elle était une «ayant-devoir». En vigilante gardienne du temple, elle s'employa à gérer l'œuvre à temps plein, ce qui est un très lourd travail ; à diriger une véritable entreprise de sanctification. Mais, alors qu'on devrait pouvoir tout savoir sur un écrivain dont l'œuvre exalte la sensualité et l'amour, elle imposa de sévères restrictions, sinon de stricts refus de divulgation de documents qu'elle jugeait très intimes. Ainsi, elle ne permit pas à Mette Ivers, la dernière compagne de son père, de publier des passages de lettres où il évoquait l'élaboration du "Premier homme", lettres qui montrent qu'il doutait, et qui le rendent donc très touchant. D'autre part, Olivier Todd, le principal biographe de son père, lui reprocha de faire de la rétention d'informations en ne publiant pas sa correspondance amoureuse avec Francine ou avec Maria Casarès, ainsi qu'une lettre à Yvonne Ducailar, où il donnait sa définition de la fidélité. Elle frustra aussi des universitaires toujours friands d'inédits.

En 1985, l'États-Unien Herbert R. Lottman publia "Albert Camus", la première grande biographie.

En 1987, Roger Grenier publia "Albert Camus soleil et ombre", ouvrage où il suivait tout le parcours de l'écrivain, œuvre par œuvre, qui constitue sa meilleure biographie intellectuelle. Il montra comment chaque livre fut écrit, comment il fut reçu en son temps, et ce qu'en pensaient les lecteurs. On assiste aussi à la formation et à l'évolution de l'homme. Roger Grenier fit remarquer que "Le premier homme" aurait peut-être été le livre dont rêvait Camus au moment où il adaptait pour le théâtre "Les possédés" de Dostoïevski, qui constitue sa dernière œuvre achevée.

Cette même année fut publié : "Albert Camus, éditorialiste à "L'express"".

Catherine Camus, après avoir refusé de voir «éditer des brouillons qu'il n'aurait pas accepté de voir publier», décida de livrer tout de même au public, sans la moindre correction, le roman inachevé de son père :

1994
"Le premier homme"

Roman de 330 pages

Jacques Cormery, qui est né en 1913 dans un village algérien, se consacre à la «*recherche du père*» qui avait été tué en 1914 ; elle l'amène à interroger sa mère, alors que, à Alger, a lieu un attentat. Puis il rassemble les souvenirs qu'il a de son enfance, de sa très pauvre famille, de ses différents parents, de l'école, du lycée, de ses premières expériences d'homme.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "CAMUS, "Le premier homme"".

En 1996, après cinq ans de recherches, Olivier Todd publia "*Albert Camus, une vie*".

En 2000, dans "*Le siècle de Sartre*", Bernard-Henri Lévy hésita entre Sartre et Camus. Il choisit «Camus, bien sûr», pour la générosité et la noblesse, qui valent mieux que «cette violence, cette volonté de faire mal» avec lesquelles Sartre attaqua l'auteur de "*L'homme révolté*" ; pour sa lucidité devant la barbarie totalitaire. Mais, en se plaçant sur le plan strictement philosophique, il choisit Sartre en affirmant : «Il n'y a pas d'antitotalitarisme possible sans un antinaturalisme puisé aux sources juives et chrétiennes et préservant entre l'homme et le monde une étrangeté définitive» ; il opta pour «les illuminations noires» de Sartre plutôt que pour «les orgies cosmiques» du Camus de "*L'été*". Mais, pour l'essayiste, il existe un second Camus, sceptique celui-là, qui affirme que, «même si d'aventure, les hommes en finissaient avec l'aliénation sociale, il resterait l'autre aliénation, métaphysique, radicale, qui fait corps avec l'espèce», ce second Camus restant dans «l'un des meilleurs antidotes au "mauvais" Sartre, au Sartre compagnon de route [du parti communiste].»

2002
"Réflexions sur le terrorisme"

Recueil de textes

Voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion".

2006 et 2008
"Œuvres complètes"

L'édition, établie par Jacqueline Lévi-Valensi et Raymond Gay-Crosier, et qui constituait un bloc de deux mille pages, parut dans la "Bibliothèque de la Pléiade", Camus rejoignant, dans cette sorte de Panthéon de la littérature, d'autres écrivains français contemporains morts ou vivants : Gide, Valéry, Bernanos, Martin du Gard, Malraux, Montherlant...

Jean Grenier avait écrit une préface qui est un juste portrait de l'écrivain et le plus profond résumé de sa pensée En ces seize pages, tout est dit, avec simplicité, amitié, droiture. Elles s'ouvrent sur ces deux termes : «La rigueur et la force». On lit aussitôt ensuite : «L'importance d'une œuvre ne vient pas de l'intelligence de son auteur - l'intelligence d'Albert Camus était une des plus amples qui fût et d'un accueil universel - mais de la force de son caractère, de la capacité qu'il a dire "non" et de dire "oui".» - «Camus a non seulement lutté contre la paresse de l'intelligence (son œuvre est comme l'ivresse de la lucidité), il s'est encore plus opposé à la paresse du cœur.»

On trouve dans cet ouvrage “*Éléments pour “Le premier homme”*”, dossier de travail qui accompagnait le manuscrit inachevé, qui n'avait pas été déchiffré pour l'édition de 1994, qui est venu s'ajouter aux “*Notes et plans*” pour former les “*Appendices du “Premier Homme”*”.

2007

“Correspondance Albert Camus, René Char”

De leur rencontre en 1945 jusqu'à la mort de Camus le 4 janvier 1960, ils échangèrent quelque cent quatre-vingt-quatre lettres, la dernière lettre étant datée de décembre 1959. De par leurs obligations et le fait qu'il se voyaient de temps en temps (beaucoup plus dans les dernières années) leur correspondance est irrégulière, importante à certains moments, sporadique à d'autres. Elle diminue quand, à partir de 1956, Camus loue à Paris un pied-à-terre rue de Chanaleilles, dans le même immeuble que René Char.

Ces relations étroites amènent Franck Planeille, le présentateur de cette correspondance, à s'interroger : «La fraternité est-elle possible entre les créateurs?». C'est sans doute plus difficile quand les artistes, «incertains de l'être mais sûrs de ne pas être autre chose», ont tendance à se protéger. À l'âge de la maturité, l'influence réciproque est plutôt un enrichissement. «Le paysage comme l'amitié, est notre rivière souterraine. Paysage sans pays.» écrivit René Char.

Ils ont suivi des itinéraires parallèles, luttant avec la gauche pour le Front populaire puis dans la Résistance. Ce qui les caractérisa alors, «c'est un engagement et des prises de position au nom même de ce qu'affirment et défendent leurs œuvres encore en maturation.» Au sortir de la guerre, ce qui définitivement les rapprocha, ce fut le regard qu'ils portaient sur leur époque, une époque de démesure où l'être humain se devait d'équilibrer la violence, «ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif» dans chacun.

La conjonction se produisit quand Camus voulut publier “*Feuillets d'Hypnos*” dans la collection qu'il dirigeait chez Gallimard, se retrouvant dans ce texte qu'il aimait parce que René Char, ayant écrit : «Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté», montrait la préoccupation que lui-même avait manifestée : «Oui, il y a la beauté et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais n'être jamais infidèle ni à l'une ni aux autres.» (“*Retour à Tipasa*”). Pour tous deux, leur travail d'artiste, leur œuvre et leur engagement d'homme étaient intimement liés.

René Char confia à son ami : «Notre fraternité - sur tous les plans - va encore plus loin que nous l'envisageons et que nous l'éprouvons. De plus en plus, nous allons gêner la frivolité des exploiteurs, des fins diseurs de tout bord de notre époque. Tant mieux. Notre nouveau combat commence et notre raison d'exister.» Et Camus lui fit écho, lui confiant à son tour que, dans les moments de doute, «il faut bien s'appuyer sur l'ami, quand il sait et comprend, et qu'il marche lui-même du même pas.» (Lettre du 21 juillet 1956).

Cette correspondance retrace leurs engagements réciproques, leurs doutes, leurs joies et leur proximité.».

En 2007, avec la commémoration de l'anniversaire de l'attribution du Prix Nobel, se manifesta une «industrie Camus» qui s'était développée depuis la fin des années soixante-dix : livres, films, BD, expositions, colloques. L'écrivain était devenu l'un des plus sûrs segments de marché de l'édition française, l'histoire de sa postérité étant aussi celle d'une mythification et de l'élaboration d'une légende qui transforma un artiste profond, honnête dans sa quête de sens, en un parangon de vertu.

En 2009 parut “*Albert Camus, Solitaire et Solidaire*”, un album-récit biographique écrit par Catherine Camus. Elle distingua plusieurs étapes :

- "Genèse 1913-1936", chapitre qui présente d'abord des textes à caractère autobiographique renvoyant à cette époque, et où Camus évoquait la pauvreté de sa famille ; ce sont essentiellement "L'envers et l'endroit", "Le premier homme" et le tome I des "Carnets", ainsi que quelques citations tirées de "Noces". Mais Catherine Camus puisa aussi dans des textes moins connus comme celui paru dans la revue "Évidence", ou des extraits de lettres adressées à Louis Germain, à Jean Grenier, à ses amis (Jean de Maisonseul ou René Char), ou des éléments empruntés au questionnaire de Carl Viggiani. Elle sélectionna des photos de la jeunesse de Camus ou de sa famille (dont certaines inédites). Elle produisit également des fac-similés de documents (actes de l'état civil...), des photos du "Racing universitaire d'Alger", des cartes postales d'époque ou des coupures de presse.

- "Éveil et action 1937-1945", chapitre qui présente aussi des textes autobiographiques : on y retrouve "L'envers et l'endroit", "Le premier homme", avec le tome II des "Carnets" ou des références tirées de "Noces", de "L'été", d'"Actuelles III". Mais le chapitre contient d'autres textes intéressants tirés essentiellement des correspondances de Camus avec Jacques Heurgon, R. Hadrich, Marcel Aymé et Pascal Pia, le "Manifeste du Théâtre de l'Équipe", des articles d'"Alger républicain" ou de "Combat". Il contient, outre des photos de Camus avec sa femme, Francine, avec Pascal Pia, beaucoup de fac-similés et d'articles de journaux.

- "Révolte 1946-1951", chapitre qui présente des citations contextuelles de "L'homme révolté", de "La peste", de "L'état de siège", de "L'exil et le royaume" ("Jonas ou L'artiste au travail", "La femme adultère") ainsi que le tome III des "Carnets", des références à des œuvres moins connues comme "Réflexions sur la guillotine" ou "Pluies de New York". Il contient aussi des extraits relatifs à ses amis, René Char (lettre au sujet de "La postérité du soleil" où on lit : «On parle de la douleur de vivre. Mais ce n'est pas vrai, c'est la douleur de ne pas vivre qu'il faut dire. Et comment vivre dans ce monde d'ombres? Sans vous, sans deux ou trois êtres que je respecte et chéris, une épaisseur manquerait définitivement aux choses.»), Louis Guilloux, et des témoignages de Maria Casarès. Les illustrations s'appuient sur des photos de la famille Camus : Albert, Francine, les jumeaux, ainsi que des photos de Camus avec Louis Guilloux et René Char, avec la troupe du "Théâtre Marigny" (Jean-Louis Barrault, Maria Casarès...)

- "Solitaire, solidaire 1952-1960", chapitre qui présente aussi des références autobiographiques (à travers "Le premier homme", le tome III des "Carnets" ainsi que "Actuelles II") ou tirées de "L'été", de "La chute", de "L'exil et le royaume" ("Jonas ou L'artiste au travail", "Les muets", "L'hôte"). Il contient d'autres textes moins connus tirés d'articles de "L'express", de "Calendrier de la liberté", de "Désert vivant", d'une lettre à Mohamed Aziz Kessous, des extraits de ses discours à l'occasion du Prix Nobel. On trouve aussi des appréciations d'écrivains comme Roger Stéphane ou Jacques Laurent, des aperçus sur l'activité de l'homme de théâtre (des textes et des photos venus du "Festival d'Angers" [une répétition du "Chevalier d'Olmedo" où Camus est avec les jumeaux], de "Requiem pour une nonne" [Camus et Catherine Sellers], des "Possédés" [des photos de Catherine Sellers, Pierre Vaneck, Pierre Blanchard]).

Les 7 et 8 mai 2009 se tint au "Collège militaire royal du Canada", à Kingston (Ontario), un colloque bilingue intitulé "Camus à la scène / Camus on stage".

En 2009, le président de la République française, Nicolas Sarkozy, dans ce qui semblait bien une tentative de récupération politique, proposa, sans avoir pris le temps d'obtenir l'accord de ses proches, que Camus entre au Panthéon à la date du centenaire de sa naissance, affirmant : «Ce serait un symbole extraordinaire». Lors d'une grande cérémonie, Camus aurait rejoint Voltaire, Rousseau, Hugo et Malraux, dans ce sépulcre glacial. Mais cette proposition provoqua une polémique, et la bataille fit rage ! Le philosophe Michel Onfray marqua son opposition, estimant qu'«Albert Camus est un libertaire irrécupérable» qui «proposait un hédonisme tragique» et «voulait la justice et la liberté». Jean Daniel s'opposa aussi : «Le caractère écrasant de la consécration me paraît contraire aux notions que Camus a approfondies. Pour moi, Camus c'est l'auteur de "L'homme révolté". [...] Camus a été totalement libertaire. Jamais le reniement du totalitarisme ne l'a fait

rejoindre le centre ou la droite». Alain Finkelkraut accepta : «Pourquoi pas? C'est l'un des très rares penseurs du XXe siècle qui ont posé des limites à l'empire de l'Histoire, c'est-à-dire de l'Homme.» Finalement, les descendants de Camus refusèrent de le voir quitter le petit cimetière de Lourmarin. Leur réponse aurait-elle été différente si l'initiative était venue de la gauche? Probablement.

Il reste que Camus, qui a été méprisé par les intellectuels, détesté par la gauche, tenu à l'écart par la droite, qui a cheminé longtemps en solitaire, semble, aujourd'hui, faire l'unanimité, tout le monde s'accordant pour célébrer sa grandeur. Même si son corps doit demeurer au cimetière de Lourmarin, il est désormais «panthéonisé». On peut même, après la béatification, craindre la sanctification, car il existe aujourd'hui un complexe intellectuelo-éditorial qui a tout intérêt à ce que l'on érige un Camus exemplaire, tant sur le plan professionnel que sur le plan privé.

En 2010, on marqua le cinquantième anniversaire de la mort de Camus, avec :

- des biographies, l'une par Virgil Tanase ("Camus" où fut mise en valeur l'importance pour lui du théâtre et des comédiennes), l'autre par Alain Vircondelet ("Albert Camus, fils d'Alger", ouvrage qui se démarque en dévoilant une dimension peu étudiée, soit ce qui le rattache à son lieu natal) ;
- la republication de "La postérité du soleil", un ouvrage coécrit par Camus et Char, agrémenté de photographies d'Henriette Grindat ; de plusieurs de ses œuvres en livres de poche ;
- un numéro de la "Nouvelle Revue française" contenant des lettres inédites de Camus à Michel Gallimard ;
- "Camus", un téléfilm français de 1h40 retraçant les dix dernières années de sa vie, réalisé, avec Stéphane Freiss (qui fut criant de vérité), par Laurent Jaoui, qui s'était appuyé sur la biographie écrite par Olivier Todd, ce qui entraîna des protestations de la part de Catherine Camus ;
- divers événements dont une «caravane Camus» qui, lancée depuis le "Centre culturel algérien de Paris", dirigé par l'écrivain Yasmina Khadra, devait traverser l'Algérie pour honorer la mémoire de l'écrivain de Belcourt ; mais, comme fut lancée une pétition intitulée : "Alerte aux consciences anticolonialistes" publiée par quelques journaux, où on considérait que l'objectif de cette initiative dépassait le cadre de la simple célébration de l'œuvre littéraire, que c'était une campagne du «lobby néocolonialiste», nostalgique de «l'Algérie française», que cela constituait une réhabilitation du discours colonial, la venue de cette caravane à Alger fut empêchée. Cependant, la polémique semble avoir suscité, après une période où il était difficile de trouver les livres de Camus en Algérie, un retour de l'intérêt pour lui !

Dans "Le JDD" du 31 janvier 2010, Sollers écrivit : «À force de commémorer Camus, de le panthéoniser, de le transformer en fantôme abstrait, on a réussi à le rendre ennuyeux. Comme toutes ces histoires avec Sartre, le communisme et "Les temps modernes" sont poussiéreuses ! C'était il y a longtemps, dans l'obscur XXe siècle. Le Camus vivant (par pitié, qu'on le laisse dormir tranquille au soleil de Lourmarin !) est, pour moi, celui de "Noces" et de "L'Été". Camus ne dit pas que "tout est bien", puisqu'il y a la misère et l'absurde. Mais il fait confiance, sur fond de tragique, à ce qu'il sent de plus physique et de plus animal en lui, ce qu'il nomme "l'orgueil de vivre"».

En 2011, Ève Morisi publia, avec une préface de Robert Badinter, "Albert Camus contre la peine de mort", un recueil de notes de ses "Carnets", d'articles, de discours, de lettres et d'extraits de ses œuvres ("Noces", "L'homme révolté", par exemple), qui montrent qu'il y avait là, chez lui, un principe fondateur. S'inscrivant dans la lignée de Hugo ("Le dernier jour d'un condamné à mort" [1829]), il avait exprimé sa révolte contre la persistance, à l'époque contemporaine, de cette barbarie qu'il jugeait «cruelle, inhumaine et dégradante».

En novembre 2011, au "Théâtre de Colombes" (Hauts-de-Seine), Stéphane Olivié-Bisson présenta la première version de "Caligula".

Le 23 janvier 2012, on a, en Algérie, à Drean, l'ancien Mondovi, village natal de l'écrivain, dévoilé une plaque portant ces mots : «Ici est né Albert Camus prix Nobel de littérature le 7 novembre 1913». Mais, au lendemain de la cérémonie, la plaque fut déboulonnée et volée anonymement, comme pour protester contre la glorification d'une personnalité appartenant, dans le sentiment majoritaire local, au «parti colonial». Cela découragea toutes les tentatives d'intellectuels algériens et français de pérenniser le nom de Camus sur les lieux de sa naissance.

En 2012 sortit un film de 52 minutes intitulé "*Albert Camus, le journalisme engagé*", basé sur de nombreuses archives (publiques et privées) qui balayaient trente ans d'actualités, construit autour de ses articles souvent visionnaires, de témoignages de ses proches et d'historiens. Fut employée une narration qui peut agacer parce qu'on interpelle directement Camus (ce qui donne des phrases telles que : «Vos positions, jamais banales, n'auront qu'un seul credo : l'humanisme» ! on dirait un hommage rendu par un académicien à un autre !).

En 2012, Michel Onfray publia "*L'ordre libertaire*", essai sous-titré "*La vie philosophique d'Albert Camus*", où, animé d'une espèce de fièvre fusionnelle qui le fit s'identifier totalement à l'écrivain, il raviva une fois de plus l'opposition entre lui et Sartre, répara l'injustice qui lui était faite, le réhabilita en hédoniste libertaire et anarchisant, en prophète antitotalitaire, en philosophe qui ne réduisit pas le vivant à des concepts, qui ne se livra pas à de pures opérations de l'esprit, en «philosophe de la joie de vivre» qui permit «la sculpture de soi pour quiconque souhaite donner un sens à sa vie». Ce faisant, Onfray mit aussi au rebut tous les malentendus accumulés contre son héros par la fainéantise ou la mauvaise foi germanopratine, et ne manqua pas de se comparer à Camus, se disant, comme lui, fils de femme de ménage et d'ouvrier agricole, resté fidèle aux siens, voulant «écrire pour être lu et compris afin d'aider à exister», étant, de ce fait, mal vu par les mandarins universitaires.

En 2013, fut publié en France le roman de l'Algérien Salim Bachi, "*Le dernier été d'un jeune homme*" où, ayant suivi la biographie de camus, s'étant inspiré de sa correspondance, de témoignages et de documents, il raconte les souvenirs présumés de son voyage vers le Brésil, en 1949, alors qu'il écrivait "*Les justes*".

En 2013, pour le centenaire de sa naissance, on rendit à Camus un hommage unanime et consensuel : les colloques, les expositions, les publications et les commémorations ne se comptèrent plus, de Paris à New Delhi, en passant par la Jordanie, le Mexique, l'Argentine, le Brésil, la Hongrie, le Portugal et les États-Unis.

Le célèbre moteur de recherche Google lui consacra son «doodle».

À Cerisy-la-Salle fut tenu un colloque intitulé "Camus, l'artiste".

À Aix-en-Provence, une exposition intitulée "*Albert Camus, l'étranger qui nous ressemble*" était pilotée par l'historien Benjamin Stora, spécialiste de la guerre d'Algérie ; mais il fut évincé, Catherine Camus refusant de collaborer avec lui ; Michel Onfray proposa alors une autre exposition intitulée "*Albert Camus, l'homme révolté*", mais il fut désavoué par la ministre de la culture !

Au "Théâtre du Jeu de Paume", à Aix-en-Provence aussi, fut présentée une création, "*L'étranger*", une chorégraphie de Pieter C. Scholten inspirée du roman. Dans ce spectacle très lumineux, Emio Greco, accompagné d'un chanteur anonyme qui lance des appels tel un muezzin en haut d'un minaret, symbolise «la liberté de choisir sa propre voie» dans un monde qui lui reste étranger, un monde qui se réduit peu à peu, rétréci par des parois de lumière qui évoquent le soleil de plomb qui écrase Meursault, sous la chaleur de l'été algérien.

Au même "Théâtre du Jeu de Paume", le Palestinien Mehdi Dehbi monta "*Les justes*", la pièce étant entièrement en arabe, avec des sous-titres en français ; considérant que Camus «est un exemple

éclatant de la poésie révolutionnaire», il fit jouer deux comédiens palestiniens, une comédienne syrienne et une autre jordano-franco-irakienne.
Au "Théâtre du Gymnase", à Marseille, Dominique Bluzet présenta la première version de "Caligula".

Il est difficile d'imaginer une gloire littéraire plus complète : Camus était devenu une icône, et s'était déployée toute une industrie de sa commémoration, avec le danger que cela comporte : celui de dissimuler l'œuvre derrière le personnage.

En 2013, on publia la "Correspondance" entre Camus et Martin du Gard, qui avait une dimension affective car elle était fondée sur la confiance, le partage des mêmes valeurs, l'engagement dououreux au service de la paix, de la justice et de la dignité, de ces deux êtres fraternels, dont les angoisses et les espoirs sont aussi les nôtres. En Martin du Gard, Camus apprécia l'expérience d'un généreux aîné apte à conseiller, à comprendre sans condamner, en garde permanente contre «*la fascination des idéologies partisanes*». Et Camus illumina les dernières années du vieil homme qui était si prompt à douter de lui-même. Par sa révolte lucide et la riche variété de sa palette, il lui prouva qu'on peut s'inscrire sans en rougir dans la lignée d'une bienveillance dont "Jean Barois" et "Les Thibault" avaient naguère été les illustrations.

En 2014 fut jouée à Montréal, à la "Salle Fred-Barry" du "Théâtre Denise-Pelletier", la pièce "L'énigme Camus. Une passion algérienne" de Jean-Marie Papapietro, mise en scène par lui. Sous forme de théâtre-documentaire fondé sur une recherche dans plusieurs textes de Camus ou de ses pairs, il étudia le rapport passionnel que l'écrivain entretint avec sa terre natale, sa pensée politique sur les troubles qui agitèrent l'Algérie. La pièce, dont la forme est éclatée, présente quatre comédiens et un metteur en scène qui répètent un spectacle consacré à Camus. Tour à tour, le journaliste, le dramaturge, le romancier et tout simplement le témoin de son temps sont convoqués à la barre du tribunal de l'Histoire pour s'expliquer et se faire entendre. On s'interroge sur la position controversée, imprécise et parfois même paradoxale de l'écrivain par rapport à la question algérienne : était-il réactionnaire? était-il utopiste? La progression se fait en crescendo, par glissements successifs, avant de se nouer autour du débat qui agita Camus, ce qui permet d'aller graduellement vers une tonalité d'abord plus intimiste, puis plus poétique. Le spectateur se trouvait dans la position de l'arbitre des enjeux évoqués, mais se lassa de voir les comédiens scruter des livres, fouiller des dossiers, brandir des fiches ou encore ergoter à propos de tout et de rien !

En 2016 fut publié "**Albert Camus, André Malraux, Correspondance 1941-1959**".

En 2016, du samedi 26 mars au mardi 19 avril, à New York, un festival intitulé "Camus : a stranger in the city", organisé par l'historien et conservateur de musée Stephen Petrus, en conjonction avec la succession de Camus, afin «de stimuler la conversation en examinant ses idées sur la liberté, la responsabilité et l'engagement civique», comprenait toute une série d'événements culturels dont plusieurs sur les lieux même qu'il avait visités à New York. Ils incluaient la lecture à "Columbia university" de son célèbre discours intitulé "The human crisis" ("La crise de l'homme") qu'il y avait prononcé ; une intervention par la chanteuse / compositrice Patti Smith sur l'influence de Camus pendant ses années d'étudiante au "Graduate Center" de "New York university" ; une discussion réunissant l'écrivain new yorkais Adam Gopnik, et l'historien Robert Zaretsky ; la représentation, par Ronald Guttman, d'une pièce en un acte basée sur "La chute" ; la lecture d'une sélection des écrits de Camus sur New York, par Stephen Petrus et le chanteur Eric Andersen qui présenta aussi des chansons de son album "Shadow and light of Albert Camus", tandis que le pianiste et compositeur de jazz Ben Sidran joua des morceaux de son album "Blue Camus", ainsi qu'une chanson inspirée par "Le mythe de Sisyphe".

En 2017 fut éditée la "**Correspondance**" entre Camus et Maria Casarès, qui réunit 865 lettres intimes, datées de juin 1944 au 30 décembre 1959, échangées en particulier lors des longues semaines de séparation qui étaient dues à leurs engagements artistique et intellectuel, comme aux obligations familiales. Ces «*rations de bonheur*» sur fond de vie publique et d'activité créatrice (les livres et les conférences, pour l'écrivain ; la Comédie-Française, le T.N.P., les tournées, pour la comédienne), forment la trame et le récit d'une sorte de roman intime qui palpite et fascine tant fut exceptionnellement intense la passion amoureuse qui les unit, qui s'éprouva dans le manque et l'absence autant que dans le consentement mutuel, la brûlure du désir, la jouissance des jours partagés, les travaux en commun et la quête du véritable amour, de sa parfaite formulation et de son accomplissement. Ce couple paraît être le modèle idéal d'un nouveau rapport entre homme et femme, où s'unissent respect, liberté, intransigeance dans l'engagement, égalité jusque dans le donjuanisme.

Dans ces lettres souvent vives, lumineuses et incandescentes, on constate qu'ils voulaient «*être transparents l'un à l'autre*». Mais, si elle était intense et franche, si elle l'aimait à l'espagnole, sans calcul, en s'abandonnant ; si, pour sa part, il citait Stendhal (celui-ci, dans une lettre de 1835 à Romain Colomb, s'était exalté : «Mon âme est un feu qui souffre s'il ne flambe pas»), et ne reculait devant aucun des grands clichés de l'ardeur et de la passion : «*J'ai soif de toi*» - «*Tous mes sens te savourent et te caressent*» - «*Il me faudrait deux vies pour t'aimer comme je le veux*», etc. ; s'il admirait sa maîtresse, s'il louait son courage, sa droiture, son talent, sans oublier l'amour sans limites qu'elle lui portait, il était en fait plus emprunté à cause de sa situation conjugale : «*Je ne peux vivre sans ton amour, mais je ne peux vivre sans m'estimer...*», cette «estime» lui interdisant de divorcer. Au retour en France de son épouse, la relation entre l'écrivain et la comédienne connut un hiatus de quatre ans, avant de reprendre par hasard autant que par nécessité le 6 juin 1948. En 1949, un conflit entre eux lui donna l'envie de se suicider sur le bateau qui le conduisait au Brésil, d'où il lui manifesta son désir de possession exclusive : «*Celui-là n'a pas aimé qui n'a pas rêvé d'une prison perpétuelle pour celle qu'il aime.*» Le 4 juin 1950, il affirma la force de leur union : «*Également lucides, également avertis, capables de tout comprendre donc de tout surmonter, assez forts pour vivre sans illusions, et liés l'un à l'autre par les liens de la terre, ceux de l'intelligence, du cœur et de la chair, rien ne peut je le sais, nous surprendre, ni nous séparer.*» C'est l'une des plus belles correspondances amoureuses du siècle, pour la France, et un éclairage singulier sur la vie et l'œuvre de ces deux icônes du XXe siècle.

Dans un avant-propos, Catherine Camus s'exalta : «Leurs lettres font que la terre est plus vaste, l'espace plus lumineux, l'air plus léger simplement parce qu'ils ont existé.» Difficile de ne pas lui donner raison !

En 2017, le bédéiste Jacques Ferrandez, qui avait déjà adapté le roman "*L'étranger*" et la nouvelle "*L'hôte*", publia un autre album, "*Le premier homme*".

En 2018, les "*Carnets*" de Camus, adaptés par le comédien et metteur en scène Stéphane Olivié-Bisson, qui avait travaillé avec l'accord de Catherine Camus et avec l'aide de Bruno Putzulu, furent lus au "Festival Off" d'Avignon, puis, en 2019, à Paris, au "Théâtre Le Lucernaire".

En 2018, toujours à Avignon, dans la cour du "Musée Calvet", Isabelle Adjani et Lambert Wilson prêtèrent leur voix à Maria Casarès et Albert Camus en lisant des extraits de leur correspondance passionnée. Le public fut bouleversé par la délicatesse, l'évidence de leur amour et aussi la manière dont ces deux très grands comédiens l'incarnèrent (accompagnés par le violoncelliste Raphaël Perraud). La petite-fille de Camus, Élisabeth Maisondieu, indiqua : «Il est désormais complètement

intégré dans notre famille que Camus ait aimé Maria Casarès. Elle fait partie de notre vie, de notre imaginaire. Il n'y a pas du tout de jugement. C'est une relation passionnelle qui est magnifique.»

En 2018 encore parut "**Conférences et discours (1936-1958)**", volume qui réunit les trente-quatre textes connus des prises de parole publiques de Camus, s'achevant sur la transcription inédite de son allocution au dîner de "L'Algérienne", le 13 novembre 1958 à Paris. D'une conférence à l'autre, l'écrivain diagnostiqua une «*crise de l'homme*», s'attacha à redonner voix et dignité à ceux qui en avaient été privés par un demi-siècle de bruit et de fureur.

En 2019, l'écrivain italien Giovanni Catelli assura, dans son livre, "*La mort de Camus*", avoir découvert, dans le journal du poète et traducteur tchèque Jan Zábrana, que celui-ci disait avoir rencontré un Russe, proche du K.G.B., qui prétendait que, le ministre soviétique des Affaires étrangères, Dmitri Chepilov, ayant personnellement demandé la tête du Prix Nobel français, pour se venger de l'article paru en mars 1957, où il l'avait attaqué directement au sujet de la violente répression en Hongrie, le service d'espionnage avait trafiqué les pneus du véhicule dans lequel il voyageait le 4 janvier 1960 (or l'éclatement d'un pneu a été considéré comme la cause de l'accident).

Le 22 janvier 2020 fut diffusé, sur France 3, un documentaire de Georges-Marc Benamou consacré à la vie de Camus, qui donna à (re)voir la cavalcade d'un fils d'orphelin et d'illettrée du quartier de Belcourt à Alger, tuberculeux, admis au «saint des saints» de la maison Gallimard, avant d'être la voix, dans "Combat", de la nouvelle France issue de la Résistance, rêvant d'un monde égalitaire, antitotalitaire, européen. Le réalisateur, en faisant alterner les images arrêtées d'une vie figée désormais en destin avec les commentaires du chœur : l'ami algérois Max-Pol Fouchet ; le mentor admiratif Pascal Pia avec lequel Camus entretint une correspondance de 1939 à 1947 ; la fille, Catherine Camus ; le dernier amour, la jeune Franco-Danoise, Mette Ivers, qui revécut devant les téléspectateurs l'annonce qui lui fut faite de la mort accidentelle de l'écrivain, réussit à redonner vie à la multiplicité d'existences d'un des destins français les plus fascinants du siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com